

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Lutte, 1^{ère} année, Bruxelles, Avril 1895 – Mars 1896 (n°1-12).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>







50 fr. l'an. Vn numéro 5 fr. c.

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.

Sommaire:

Notre programme . La Rédaction

Les Pinsons aveugles R. Halloys

Fleurs de tombe —
heure de prière . A. Lomairo

Veillée d'Orient . G. Ramaekers

Bravo! E. Drumont

Regrets de Pierrot . Pierrot

Çà et là - Mgr Meurin et les gredins satanisans de Port-Louis G. Ramaekers

Les livres: Les villages illusoires . R. Halloys

Les salonnets . . Pictor

Parait: chaque mois.

Rédaction et Administration:
15, Place Van Meysel, Bruxelles

Bruxelles

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIERS

Supplément illustré :

Mgr MEURIN, Archevêque de Port-Louis

Les Salonnets

AU CERCLE ARTISTIQUE jusqu'en fin mars ont afflué les admirateurs — à bon droit — des *Velasquez* et des vivants portraits du sympathique jeune artiste Herman Richir « dont l'éloge n'est plus à faire » pour employer l'heureuse vérité d'un cliché bien vieux.

Cela fait du bien, rencontrer enfin un trop rare vrai peintre émergeant du grouillement des nullités assassines de notre peinture nationale.

Admirés surtout : *Portrait de M. G. de L...* et le superbe *portrait en pied de M^{me} ...*, déjà vu au salon passé. — *Le modèle*, pastel d'un beau velouté, outre quoi quatre « sanguines » où se décèlent la puissance de dessin du maître bruxellois.

Co-exposait la aussi M. Émile Van Doren, épris — comme notre admirable paysagiste E. Beernaert — des landes maritimes et campinoises aux désolances si poétiques ; mentionnons

Soir calme — *Le vallon*, où le « chez soi » de l'ombre, percée d'un rire de soleil, vous invite à vous asseoir... n'était la dimension de la toile.

Citons enfin *Derniers rayons* expirants rouges dans le zinzolin d'un soir estival.

PICTOR.



Notre Programme

Nouveau né de la jeune génération littéraire *La Lutte* doit à ses premiers lecteurs — ses premiers amis l'exposé net et franc de son programme.

En art notre revue, *littéraire surtout*, sera *La Lutte* — et vigoureuse! — aux outrances folles de ces certains écervelés qui posent à la fantasmagorie, au faire fou, à l'excentricité voulue;

Montagnes d'insenséisme vaniteux qui accouchent à grands cris d'un charabia nègre ou de croûtes... immortelles;

Dont jamais nous n'eussions voulu devoir nous occuper, si, sous l'égide sainte de l'Art — qu'ils baffouent en s'affublant d'elle — ils n'attiraient en les abusant par leur clowneries, l'unanime risée des jugements sains sur même les généreux efforts de la vaillante jeunesse artiste d'à-présent.

Disons le bien vite pour que les jeunes — dont fièrement nous sommes — nous entendent bien. A côté de nos jeunes aînés, des premiers nous nous élevons et non moins contre les grâces à Dieu de jour en jour plus rares encroûtés dans l'exclusivisme.

De toute notre âme enthousiastes de la liberté dans l'Art, nous certes crions aussi :

Assez de ces enamourés *mordicus* du système de l'admiration obligatoire!

Assez de tous ceux-là qui prétendent assigner l'état de leur étroitesse d'esprit pour l'unique carrière des talents, et rabâchent sans répit leur « *non ultra* » à nos oreilles eufin lassées!... Assez de ces dogmatisants qui des altitudes de leur gâtisme s'opiniâtrent à vinculer les juvéniles



élans, les envois plus osés vers les étendues inexplorées de l'idéal!...

Oui! montrons à toute âme altérée du Beau que, n'en déplaie à ces doctes et séniles « *laudatores temporis acti* », et sans leur permission (ô crime!) pourraient bien être éclos des talents réels et très hauts ailleurs que dans Rome païenne ou chez Louis XIV!

Au diable les fabricants d'Art tiré au cordeau, et vive les artistes Belges : les Van Hasselt, les Pirmez, les Gallait, les Tinel, les Verhaeren et tous ces autres — et ces illustres — que nous taisons!...

Mais, pour l'amour du Beau! la Liberté dans l'Art est-ce donc synonyme de liberté de la folie?

Oui, l'Art doit être libre.

Mais l'Art, pour être, veut qu'à l'idéal géniteur soit pour guides ces Mentor qui sont le *bon sens* et la morale.

Et ne voyez-vous pas que cette recherche de la bizarrerie, cette aberration qui fait se pâmer devant d'ineptes sottises prises pour de nobles hardiesses, cette épidémie d'incohérence et de préciosité ridicule (dont la contagion et c'est là précisément ce qui nous attriste, déjà gangrène nos plus magnifiques jeunes talents) bientôt, si l'on ne se hâte de la conjurer, amènera la « Restauration », plus tyrannique sur le retour, de la vieille école réactionnaire?

Voilà pourquoi combattre, pourquoi inexorables, bannir de nos rangs toute extravagance est le meilleur apport pour le triomphe de l'Art nouveau!

Cet apport sera le nôtre.

* * *

Sur le terrain social, sans nul système préconisé, ardemment démocratique, notre Revue sera aussi *La Lutte* à tous les égoïsmes. Nous lancerons à cette veulerie, à ces criminels non-vouloir (mais à ceux-là seuls) leur condamnation, qui est dans la doctrine de l'unique vrai chef socialiste : l'ouvrier charpentier le va-nu-pieds Jésus!

Nous montrerons à la jeune génération chrétienne, la nôtre, le péril Hébreux, ce premier péril social.

Enfin, nous suivrons un peu nous aussi la mode qui est à « l'esotérisme » en démasquant à plein ciel le but réel mais inavoué de ces péladanesqueries soi-disant littéraires, et de vrai : maçonniques et satanisantes.

Voilà notre programme.

Y applaudis-tu lecteur ?

Si *oui*, si tu nous approuves, ami lecteur, lecteur ami, la main dans la main.

Aide-nous à faire triompher en Art comme en sociologie notre Idéal le Christ.

Et vive le Christ . . .

Mais si *non*, si tu ne nous approuves pas en tout ou du tout, sache que sont ouvertes les pages de *La Lutte à tout* sincère idéal d'Art ou d'économie sociale.

Nous sommes des convaincus ; comme nous dois-tu l'être pour tes idéals, viens les exposer ici au grand jour si tu ne redoutes pour eux les coups de la critique.

Que si suspecte t'apparaît tant grande tolérance chez gens approbateurs — oui Monsieur ! — de la Ste-Inquisition romaine et des Jésuites,

Cette tolérance est un défi.

Relève le lecteur, tu verras.

Pour nous, par dessus la coterie de Revues ou d'Écoles nous saurons reconnaître le Beau où qu'il se trouve : Fleurs découvertes au sein du fumier d'Ennius ou larges moissons, gerbées aux champs sans bornes de l'Idéal chrétien.

LA RÉDACTION.



Les Pinsons Aveugles

« Kori! kori!... » Chant embaumé de sons et de parfums....

Que c'est gai de voir le sautil vif d'un pinson dans la branchée....

Dans la rue déserte où j'habite — c'est en province — vit un savetier-marchand de pinsons. Dès le matin il attache leurs petites cages carrées et vertes tout le long du jardin de l'hôpital qui chauffe au midi ses vieux murs lézardés ; et desqu'au printemps le soleil risque un rayon, de toutes les petites cages part un clair bonjour à l'astre qui naît, tous les pinsons chantent, rient et crient avec un entraînant ensemble au réchauffant soleil. Ce sera ainsi tout l'avant-midi jusqu'à ce que vers les 10 heures, l'homme, de peur des chaleurs trop fortes, vienne enlever les petites cages qui chantent. — Parfois, le dimanche, ce sont de longues discussions sous le mur, près des oiseaux. C'est un mineur venu du pays noir pour acheter un de ses oiselets qui chantera tout le jour près du corot. Il hésite, écoute, regarde les cages étroites où les oisillons s'agitent et fringottent à qui mieux mieux. Il veut en avoir un bon, très bon qui battra tous les autres au concours. Le cordonnier, dans un argot mi flamand mi wallon, — c'est sur la frontière des langues — conclut avec lui le marché de ce petit oiseau qui ne voit pas, de ce pinson aveugle.

Aveugle? Oui ils le sont tous, les pauvres, privés de voir, dans leur étroite prison où une augette leur sert l'eau près des graines nourricières.

Voici comment cela s'est passé. Un matin l'homme a emporté tout une charge de mâles pétulants et vifs dans des cages plates, il est parti à l'aurore d'un jour de printemps quand les oiseaux chantent l'amour. Et dans un

blanc verger plein de pommiers en fleurs, il a déposé ses cages sur l'herbe humide du pré. Lors entre les branches de neige ont surgi de pépientes femelles appelant l'amour ; les mâles se sont enivrés de cette musique éclose dans la candeur matinale, ils ont vu des ailes vibrantes voler dans les fleurs et tous chantent, chantent à se casser la voix.

Libres, les amoureuses oiselles de toutes parts sont venues chantant l'appel entre les branches... entre les branches fleuries dont la troublante senteur effleure les captifs.

Puis le méchant homme est venu, a jeté un voile sur toutes les cages, et revenu chez lui, d'une aiguille rougie au feu, a brûlé les yeux, leurs pauvres yeux de petits pinsons !

Tout est fini, ils conserveront l'image dernière de ce verger, de ce printemps, de cette aurore, de cet amour. Ils chanteront toujours maintenant, leur vie entière ! Aveugles, ils chanteront près de mes fenêtres, loin du verger, au mur d'hôpital, croyant toujours à l'amoureux appel entre les branches des pommiers fleuris.

Ils s'en iront mettre un peu de vie à la maisonnette du mineur, là bas, au pays noir en trillant le cantique d'amour : kori, kori... et vieux, ils chanteront encore, mais ce sera bientôt une plainte sénile, chevrotante, qui redira par instant l'appel entre les branches des pommiers fleuris, par une aurore de printemps...

Tiens, il y a une larme sur mon papier...

ROBERT HALLOYS.

FLEURS DE TOMBE

HEURE DE PRIÈRE

*Le jour s'enfuit et meurt; l'église devient sombre;
le tabernacle d'or déjà s'éteint dans l'ombre...
A travers les vitraux qui s'allument du soir,
dans le bleu fugitif qu'a laissé l'encensoir —
et qui flotte et qui monte en un nuage pâle
azur teinté de nacre et nacre fait d'opale —
les Saints nimbés d'argent, frappés par le soleil
se dressent dans les plis de leur manteau vermeil,
fantômes lumineux sur la muraille blanche
où s'accroche la nuit dans l'ogive qui penche...
Le chœur s'éclaire encor des flammes du couchant :
un bouquet de rayons s'élance triomphant
et s'éteint dans la nef... Tout se fait solitaire :
le Seigneur est tout seul au fond du sanctuaire*

*

*O cette heure divine! O cette heure d'amour
où commence la nuit et s'achève le jour!...
O ce moment béni, propice à la prière!...
C'est l'instant où vers Dieu, de la nature entière
monte un hymne de gloire en la fraîcheur des nuits;
où tout chante et repose; où se fondent les bruits;
où le Ciel et la terre adorent; où dans l'ombre,
des astres inconnus apparaissent sans nombre!...
C'est l'heure où l'on entend dans le parvis obscur
des ailes en frôlant passer le long du mur;
où l'on sent l'Être vivre et — dans l'air de l'église,
sous la voûte étoilée où la nuit s'est assise,
dans le bleu de l'encens qui fume et plane encor,
derrière les piliers, sur le cinabre et l'or,
dans les vitraux plombés, mosaïques étranges
que forment les habits de la Vierge et des anges —*

*ineffablement doux, calme et mystérieux,
quelque chose tomber de l'Infini des cieux*

*

*Perdu dans la douleur, abimant ma pensée,
je cherchais le repos pour mon âme blessée
et j'accourais Dieu — car nul dans l'univers
n'aurait su mesurer ce que j'avais souffert...*

*Près de l'autel, là-bas où la veilleuse tremble
nous venions autrefois souvent prier ensemble...
et sa place aujourd'hui, je l'occupais en deuil!...
Quand on vient de fermer pour toujours un cercueil
il fait si bon prier! Quand sous la froide terre,
dormant son grand sommeil, on sait que dort un père
il est si consolant de rencontrer un lieu
pour pleurer sa douleur — et de parler à Dieu...
Le monde n'est plus rien, tout y croule et succombe;
la gloire passe; l'homme aboutit à la tombe;
le temps marche toujours... Que mettre dans le cœur
pour relever l'espoir devant la mort vainqueur?...
Un vide affreux se fait qui rappelle et poignarde,
à peine le passant vous plaint-il et regarde!...
Connaissant notre mal, Dieu seul le peut guérir
dans l'âme qui s'endort ne sachant plus souffrir.*

*Voilà pourquoi j'aimais le calme et le silence
pourquoi je m'en venais demander l'espérance,
le courage, la force, auprès du Christ en Croix
et surtout le prier de pouvoir à ses lois
me courber résigné... La demande était dure!...
mais je sentais dans mon insondable blessure —
ô baume salubre! ô surhumain rayon —
du Christ descendre un peu de résignation...
O prière! ô soutien! quand de notre demeure
part quelqu'un pour toujours... puisqu'il faut que l'on
meure!...*

*le deuil se fait moins lourd ; au cœur l'espoir revient ;
un instant la douleur s'oublie : on se souvient !...*

*
* *

*Pendant qu'à l'autrefois j'abandonnais mon âme
et qu'au cœur s'éteignait une dernière flamme,
j'entendais au dehors, ô contraste brutal !
la foule qui passait : c'était le carnaval !...
Insouciante et folle, elle allait en délire
semant sur son chemin de grands éclats de rire :
j'entendais sa rumeur qui montait à l'autel
comme un sombre ricanement : à l'Éternel,
moqueuse, elle jetait le bruit de son passage
et mon malheur croyait y trouver un outrage :
c'est que — quand près de nous comme de tristes fleurs
s'entr'ouvrent des tombeaux où dorment dans nos pleurs
ceux là que nous aimons — l'amusement des autres
en répondant aux deuils, vient raviver les nôtres ;
c'est qu'on semble esseulé pour gémir et pleurer,
c'est qu'on prête aux passants de vouloir torturer*

*

*La foule ainsi ce soir, ironique et bruyante,
paraissait insulter à ma prière ardente.
Pourquoi penserait-elle aux morts dans leur linceul ?
Le tombeau, c'est l'oubli...*

*Qu'elle me laisse seul
car je n'entendrais plus dans les ombres étranges
doucement voleter des âmes et des anges ;
leurs harpes s'éteindraient et j'ouvrirais les yeux...
et pour l'obscurité, j'échangerais les cieux...
Qu'elle ne vienne point pour éloigner le rêve
qui berce mon esprit : je sens qu'il me relève !...
Qu'elle laisse écouter ! De même qu'autrefois,
il vient joyeux !.. C'est lui !.. Mon père !.. Je le vois !..
Qu'importe la pensée !..*

*Elle est poignante et sombre
mais c'est le souvenir qui s'éveille dans l'ombre !*

*C'est ce que le Seigneur m'a laissé du bonheur,
ce que comme un trésor j'enferme dans mon cœur!...*

*

*Passez foule! tout seul je ferai mon calvaire :
le prix de mes sanglots, c'est d'aller à mon père...
Passez! laissez moi seul! je prierai bien mieux :
mon cœur est dans la tombe et mon âme est aux cieux...*

ALF. LEMAIRE.

Mardi gras - 26 février 1895.

VEILLÉE D'ORIENT⁽¹⁾

*Sur la terrasse où darde un soleil rubescend,
Des éventails tout grands ouverts de palmiers sombres,
Comme sur un fond d'or, en dentelles, les ombres
S'étendent, pour prélude au soir frais qui descend.*

*Tout à l'heure viendra l'ouvrier — là s'asseoir
Pour admirer, le front suintant encor la peine,
La plaie au flanc du ciel ensanglantant la plaine
Alors qu'il n'est plus jour et n'est pas encor soir ;
Et quand dans Nazareth tout bruit sera fini
Pour nombrer, sous la paix qui tombe de la lune,
Les étoiles, rêveusement l'une après l'une
Ouvrant leurs pâles yeux de feu dans l'Infini.*

*Mais tout soudain voici dans la sanglance astrale
La jeune épouse, belle!.. O plus qu'un ange aux cieux!
Idéale beauté, douce et baissant les yeux,
Ses yeux flammes d'amour, ses yeux d'orientale...
A l'ombre toujours plus croissante des palmiers*

(1) De *Verbum caro*, œuvre en préparation.

*Elle étend le tapis chatoyant, met les urnes
Selon la loi servant aux ablutions nocturnes,
Cependant que sur son épaule les ramiers
Familièrement se posent, quêtant d'elle
Le mil accoutumé, le mil de l'Orient
Qu'elle leur jette par poignée en souriant,
Naïve et contemplant leur fol battement d'aile...
Là-bas serpente igné le contour du Tabor...*

*Et voici que la jeune femme s'agenouille
Pour remercier Dieu, là près de sa quenouille
De ce jour qui s'exhale en un dernier jet d'or!...*

*Enfin! les revoilà harassés des chaleurs,
O! ses pauvres aimés! épuisés à la tâche...
C'est trop faire!... et tout tendrement elle se fâche
Leur versant le vin frais qui remet des labeurs.*

*Son fils en souriant, pour tout merci l'embrasse,
O combien amoureux nul ne dira,
Disant : " Mère, le Dieu du Ciel vous bénira. "
L'époux l'embrasse aussi; puis là, sur la terrasse,
Dans la nuit constellée ombrant tout à l'entour,
Tous trois bercent leurs cœurs aux saintes rêveries
Scandant de loin en loin, de brèves causeries
Ces longs silences, pleins de vibrants chants d'amour!..*

*C'est ainsi que Joseph et la Vierge, vêtue
D'une robe couleur de lys oriental
Sous un manteau d'azur coupé du ciel natal,
— De l'extase céleste, idéale statue
Qui fit l'esprit divin s'éprendre à sa beauté, —
Contemplant tout ravis leur enfant, qu'entourent
Dans l'obscur de blancs jets de flamme et que couronnent
Les astres proclamant là-haut sa Royauté!...*

GEORGES RAMAËKERS.

Supplément à LA LUTTE du 10 avril 1895.



M^{GR} MEURIN

ARCHEVÊQUE DE PONT-LOUIS
(ÎLE MAURICE)

Auteur du livre : « La F. M. : Synagogue de Satan »

Dessin à la plume
de M. G. RAMARKERS.

Monsieur et cher Confrère,

J'applaudis de grand cœur à votre courageuse entreprise et je fais des vœux bien sincères pour le succès de votre journal *La Lutte*.

Votre œuvre m'intéresse doublement : elle est l'œuvre de jeunes et c'est la nouvelle génération, la génération à laquelle vous appartenez ainsi que vos amis, qui aura la gloire de faire passer dans les faits les idées que nous nous efforçons de répandre et de propager.

Votre œuvre, en outre, va naître sur la terre de Belgique et je n'ai pas oublié, croyez le bien, l'aimable et bienveillante hospitalité que j'ai reçue pendant quelques mois chez un peuple qui a vraiment le goût et les mœurs de la liberté. Je ne puis que vous adresser tous mes souhaits pour votre succès et toutes mes félicitations aussi pour votre courageuse initiative.

Veuillez être mon interprète près de vos amis et les assurer de toute ma sympathie et agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

EDOUARD DRUMONT.

REGRETS DE PIERROT

(ÉCHO DE CARNAVAL)

*Je me rappelle, ô Colombine,
du carnaval un certain soir -
C'était ... c'était on le devine
quand tu riais sous ton loup noir.*

*Comme en ce soir, aussi riieuse
Souvent encore dans mon sommeil
Je te revois, frêle danseuse
et tu t'enfuis à mon réveil!*

*Pourquoi t'enfuir quand vient l'aurore?
Il fait si bon au sein du bal
Un seul instant dansons encore...
S'en sera fait du carnaval...*

*Je rêve hélas ! ô ma mignonne
Je crois te voir encore toujours
Et comme au bal je t'abandonne
Chaque moment de tous mes jours.*

*Où, je rêve depuis la fête
Qui m'apparaît aux yeux parfois
J'ai le cœur gros, l'âme inquiète
Je te recherche en vain, je crois !*

*Bien peu d'espoir berce mon être :
Je t'ai perdue avec regret
Comment vouloir te reconnaître
Au bal, ton loup était discret*

*Il ne laissait voir ton visage
et le cachait à tous les yeux
mais sous ce loup, c'était je gage
un minois jeune et gracieux...*

*Où donc es-tu, ma Colombine
depuis ce soir, depuis ce bal ?
Un mot, un rien, que je devine...
Ne parais-tu qu'au carnaval ?*

*Qu'il était doux sur mon épaule
de te sentir bien doucement
poser ta tête aimable et folle
et l'y laisser pour un moment*

*Qu'il était bon après la danse
de te savoir prendre mon bras
ou partager en confiance
ton frais bouquet de mimosas.*

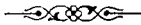
*Tout fut fini quand les étoiles
expirèrent au firmament
et quand la nuit plia ses voiles
se termina l'enchantement.*

*S'en était fait de ton sourire
tu t'en allas avec le jour
et moi, je pus alors me dire :
Colombine, c'est sans retour!*

*Et j'ai dit vrai. Depuis la fête
je te cherche mais bien en vain
Une chose je me souhaite
C'est de te voir sur mon chemin.*

*Fais donc en sorte, ô Colombine
Qu'au carnaval un prochain soir
Toujours fraîche je te devine
A tes yeux bleus sous ton loup noir!*

PIERROT.



ÇA ET LA

DE L'AVEU MÊME des rares Hébreux que l'athéisme n'a
n'a pas faits indifférents tout à quelqu'idée religieuse, le
Talmud — non plus la Bible, est la norme, la loi « sainte »
à qui se conforme leur conduite :

Car n'est-il pas écrit :

« Si un rabbin te dit que ta main droite est la gauche et que la gauche est la droite, il faut ajouter foi à ses paroles. »
(*Rasi, ad. Deuteronomion XVII, 11*).

Or çà, Chrétiens, écoutez ce qu'enseigne cette loi tal-mudique aux Juifs qui vivent au milieu de nous, et de nous : « L'étranger est celui qui n'est pas circoncis et l'étranger et le païen sont synonymes. »

* *

A LA MÉDITATION de ces excellents bons FF. : athées et matérialistes ces quelques mots *textuels* du discours du F. : Joseph Van Schoor 33^e 1^{er} g^d. : Surveill. : ffons de g^d. : M. : (1) afin qu'ils sachent dorénavant qu'on ne les accepte dans les LL. : qu'en communion de haine contre l'Église autant presque qu'en amour de leur porte-monnaie et que jamais ne leur sera dévolu le grade de Kadosch ni les grades à lui supérieurs pour l'initiation desquels il faut connaître le secret des secrets, savoir : que Lucifer-Satan est le Dieu qu'adore la Haute-Maçonnerie.

« Le chevalier Kadosch a trois croyances : *Dieu unique créateur et conservateur de toutes choses, l'immortalité de l'âme* et les perfectionnements de l'esprit humain.

« *Cette sublime institution n'accepte pas d'athée et repousse le matérialisme.* »

Est-ce clair? dites...

* *

On nous apprend qu'une « chapelle » du culte protestant sise à Anvers est toute à la joie.

Le motif?

Son ancien prédicant qui fut quelque temps — en compagnie de son frère — le voisin de villégiature du capitaine Judas-Dreyfus à l'île de Ré, vient de recevoir son congé de M. Félix Faure.

(1) Ce discours fut prononcé lors de la cérémonie funèbre célébrée au g^d. : Orient de Bruxelles en mémoire du F. : Léopold de Saxe Cobourg, premier roi des Belges, chevalier Kadosch, 30^e degré et protecteur de la Maç. : belge.

Manifestes sont, en effet, les preuves de son innocence. N'est-ce donc pas, de vrai, le fait de tout honnête homme, de tout qui n'a rien à se reprocher de prendre tour à tour les faux noms de Georges Du Vernier ou de Rorique quand on s'appelle de son vrai nom Léonce De Graeve?

Oui oui, nous savons il s'est bien trouvé outre le cuisinier Mirey, MM. Chasier et Pasquier... mais, vois-tu lecteur, ceux-là ne sont pas comme les journaux philoprotestants et maçonniques belges à même de trancher de la chose.

Que si tu me fais observer :

Pourquoi donc ne s'est-il pas formé pour l'abbé Bruneau comme pour les frères De Graeve 250 sociétés de défense?

Le malheureux pourtant n'est-il pas mort dans le plus croyablement vrai des repentir, dans l'aveu spontané et public de toutes ses excessives fautes à l'exception de celle-là seule — non la plus grande — pour laquelle il montait sur l'échafaud?

D'où vient que — contraste étrange — la foule, cette paisible foule des campagnes, rit bestialement, applaudit à voir rouler sa tête sous le tranchant!

Je te répondrai que Léonce De Graeve fut prédicant protestant tandis que l'abbé Bruneau était prêtre catholique. Alors...

*
*
*

Mgr MEURIN

et les gredins satanisants de Port-Louis

Nous donnons dès ce premier numéro, un portrait à la plume de Mgr Meurin, archevêque de Port-Louis, capitale de l'île africaine de Maurice, bien que nous eussions compter parler plus tard et spécialement de l'éminent et courageux auteur de *La Franc-Maçonnerie synagogue de Satan*, ce livre que tous les catholiques intellects devraient se procurer.

Là, ils se convaincront de la trop réelle exactitude des

divulgations de *notre* J.-K. Huysmans, le romancier de l'occultisme, dont au numéro prochain, nous donnerons aussi le portrait.

Mais les infâmes qui sont les élus de Satan *là-bas* dans l'île africaine viennent de faire éclater leur rabisme sacrilège, tisonné soudain par les révélations du vaillant prélat, en des atrocités telles et si récentes qu'encore ignorées de la masse elles donnent à cette sympathique et grande figure de pontife, hélas comme un surcroît d'actualité!...

Voici ce que les journaux nous ont froidement appris :

« Neuf églises (1) ont été pillées à l'île Maurice dans la nuit antérieure au départ de la dernière malle. Les tabernacles ont été défoncés, les vases sacrés enlevés, les divines espèces jonchaient le sol, donnant des traces certaines de pètinement. Les gredins satanistes, dans la capitale ont rempli du sang d'un chat trouvé mort sur l'Autel le Saint Ciboire après avoir renversé les Hosties que leur épilepsie infernale a lacérées ensuite de coups et souillées d'ordure!...

Catholiques, vous entendez d'ici les cris de porcs écorchés qui demain révolutionneraient les cinq parties du monde, si nous allions nous en manière de riposte, — irruptant soudain dans quelque antre luciférien — flanquer à bas de son piédestal à coups de pieds l'idole du Baphomet, cette hideuse et bien démoniaque caricature devant quoi s'agenouillent ces maîtres idiots et ces parfaits coquins!... N'importe! il serait intéressant en plus d'un point le rapport que feront au suprême directoire satanique de Rome les FF. de Maurice, grands anathémiseurs d'inquisitions : les Horace de Cayla (souverain sous-directeur), les Edouard Virieux, les Edgard Mayer, les Pastourel et les Smith, sur ces nobles exploits, sur cette prédication en acte des vrais apôtres de la Tolérance.... satanique.

GEORGES RAMAËKERS.

(1) Ce nombre 9 est significatif; 9 est nombre sacré chez les satanisants.

CUEILLI dans *Stella* (qui vient de disparaître!) ces
« perles » de M. Charles-Louis Philippe :

« Car les a glacés vers lui — hors Dieu, du soir monte! Le glacis
lavé frais de l'heure, qui s'en va Là où, oh! lent de ce mal! un
silence va etc. (!!!!!?)

Si après ça on ne nomme pas ce monsieur président
d'honneur de la Grande Harmonie! c'est que l'on entend
rien à l'Art en Belgique « trou de l'air »!...

LES VILLAGES ILLUSOIRES

(1 volume, collection du Réveil.)

En vers libres, étonnamment fantastique la récente œuvre de
M Emile Verhaeren. Quelques Parnassiens s'émeuvent; ne verrait-
on plus le triomphant poète des *Moines* revenir aux coupes magis-
trales de l'alexandrin, qu'il mania superbement. Quoi qu'il soit,
dans les « Villages illusoires », l'auteur tortionne souverainement ces
campagnes qu'on devine campinoises. Le poète les a vues horribles,
par à travers les rouges éclairs de l'incendie « des meules qui bru-
lent ». Parfois on croirait voir de ces verrières de ces tableaux sinis-
tres et naïfs peints par un moine halluciné à la mystique lueur du
moyen-âge :

Au coin du bois est un cerueil
Avec un mort qui tient son œil
Avec un mort qui tient son cœur
Comme une pierre en sa main droite

Le passeur d'eau est

« Comme quelqu'un d'airain
planté dans la tempête blême »

La pluie « racle les carreaux verts avec ses ongles gris »

Les pêcheurs et les cordiers sont prodigieux.

Le meunier demeuré seul

se mit à coudre son linceul
au tic-tac dur du moulin noir
qui fait sa croix sur fond de soir.

Le silence est colossal, la Ferme ardente vous écrase.

Le sonneur sonne si fort qu'il peut

comme si les flammes brûlaient son Dieu !

Le Forgeron énorme et gourde croit dans l'avenir où

Les sacs ventrus de l'or seront saignés
Un soir d'ardente et large équité rouge.

N'est-il pas affligeant de trouver chez un tel talent des « machines »
comme celle-ci :

... l'âme
infâme de sa femme. (!!!)

R. HALLOYS.

Minne a orné (?!!) le texte de quatre « dessins » au manche-à-balais.
(N. D. L. R.)

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : G. RAMAËKERS

Belgique, 5 francs l'an. — Etranger, port en sus (5 fr. 60)
50 centimes le numéro.

ANNONCES : 20 centimes la ligne — Réclames à forfait.

BRODERIE ARTISTIQUE

Jeune homme désire donner des leçons de BRODERIE D'OR. —
S'adresser pour conditions, rue du Cercle, 8, Etterbeek-Bruxelles.

AU PROCHAIN : *Portrait de J.-K. Huysmans*, et une
étude sur l'œuvre occultiste et littéraire du grand roman-
cier belge.

Nos LECTEURS comprendront que le restreint de notre
Revue nous oblige à négliger dans ce premier numéro
quelques points capitaux de notre programme. La partie
sociologique sera dédommée au numéro prochain.

IL SERA RENDU COMPTE de tout ouvrage dont un exem-
plaire sera communiqué à la Rédaction.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

5 frs. l'an. — Un n° 50 cent.

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.



Sommaire:

- Déclaration de Foi. J. Huysmans
Dans le Blanc . . . G. Ramaekers
Fleurs de Tombe -
Rêverie . . . A. Lemaire
L'Idéal . . . P. Mordac
Foris - Karl Huysmans . . . G. Ramaekers
Veu . . . P. Mordac
Çà et Là . . . Uylenspiegel
Revue des salons . Pictor
Portrait de J.-K. Huysmans . . G. Dubcuchet

Paraît chaque mois.

Rédaction et administration :
15, place Van Meÿel, Bruxelles

Bruxelles

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIERS



Revue des Salons

Le 29 avril se clôturait l'exposition de MM. Franz Courtens, Karel de Kesel, M. et M^{me} Is. de Rudder et L. Wolfers en la grande salle du Cercle Artistique. Du paysagiste Courtens : beau contingent de toiles ; concepts variés, faire assuré et vif toujours. Parmi : Soleil couchant, effet — superbe — du disque astral rouge et presque à fleur d'horizon, dans les lointains morts d'un brouillard neigeux. Même thème, plus répondant encore : ce paysan, découpé noir sur le fond clairdeluné du ciel, côtoyant l'eau reflé. tante sur son large cheval de labour à robe blanche, mais couleur d'ombre dans le soir.

Deux chefs-d'œuvre — d'ailleurs connus — du sculpteur De Rudder : *Maternité* et le *Nid* (original). O ! cette béatitude rieuse de la mère, cette exubérante santé naïvement avide des mioches, combien tout cela est vécu !

Des panneaux brodés de M^{me} De Rudder ; nombreux bustes, maquettes, céramiques, dessins, admirables orfèvreries de MM. Wolfers et De Rudder.

Mais venons-en à l'œuvre magistrale de Karel de Kezel, de toutes, sans contredit, la plus sensationnelle. Et d'abord bravo chaleureux à l'artiste pour le choix *belge* de son sujet : *Ambiorix en embuscade attendant les Romains*. Il est là, farouche et fier campé, le héros Eburon, la chevelure hirsute et rouge dessous son casque ailé, la lame prête, et du geste, arrêtant la fougue sauvage de ses guerriers. Le décor de cette scène grandiose est un site raviné : et le soin autant que la justesse de ses détails — surtout les troncs moussus et les racines vermiculaires — disent assez que Karel de Kezel, bien que tout à ses personnages, n'en néglige pas pour cela les accessoires. Le maître n'exposait que cela, mais tout cela.

PICTOR.

DÉCLARATION DE FOI

Nos lecteurs lirons, avec le plus vif intérêt certes, cette réponse de Joris-Karl Huysmans — le grand écrivain récemment converti — aux remerciements que lui avait adressés pour l'envoi de son récent ouvrage « *En route* », notre ami Georges Ramaekers :

Paris, 24 avril 1895.

Mon cher confrère, je vous remercie et de bon cœur vraiment, de votre bonne lettre.

Vous me dites qu'après la lecture d'*En route* vous ne comprenez guère comment une partie de la presse peut suspecter la bonne foi de son auteur — Je ne le conçois pas plus que vous.

J'ose le dire très carrément, jamais livre n'a été plus clair et plus net que celui-là.

Que faut-il dire alors pour qu'on vous croye? Ce qui n'est pas moins étrange, c'est que toute la presse religieuse et profane qui a bien voulu consentir à ne pas me considérer comme un farceur, dit en chœur :

« Ça ne durera pas, il lâchera l'Église. »

En vérité, je me demande de quel droit tout ce monde là, préjuge ce qui m'arrivera, et surtout, à ce point de vue, les desseins de Dieu?

Mais je suis, au fond, sans grand étonnement, je m'attendais à pis que celà.

Surtout du côté catholique français qui a une haine inextinguible de la mystique et de l'Art. C'est triste à dire, mais c'est ainsi.

Et, à ce point de vue, vraiment j'admire la Belgique qui a des revues catholiques jeunes et aimant l'Art.

Chez nous, rien.

La débilite lecture des gommés tièdes servies par les librairies ecclésiastiques a tout énérvé, tout abruti. Les mots sont pour eux un jeu d'osselets diaboliques et l'Art est un péché.

Qu'ils lisent donc Saint Bernard et Odon de Cluny et ils verront si ceux-là étaient prudes et bégueules et s'ils avaient peur des expressions énergiques, des mots forts.

Une remarque : je ne suis pas Belge, mais d'origine hollandaise, mon père étant né à quelques pas de votre frontière, à Bréda, et moi étant originaire de Paris. Mais vous direz que c'est la race flamande quand même et vous aurez bien raison.

Merci cher confrère, pour vos prières; elles ne me seront pas inutiles, et c'est, au fond, ce que l'on peut faire de mieux pour moi. Merci et bien à vous.

J. HUYSMANS.

DANS LE BLANC

(SOUVENIR D'HIVER)

*Que c'est beau par matin de gel
Les toits rustiques!
Rouges dans le blanc : archipel
De mers arctiques;
Avec, bien clos, les volets verts
Et les serpentins de fumée
Qui monte, riant aux hivers,
De sarments toute parfumée;
Et le vieux clocher, assez vieux
Pour porter chevelure blanche —
Avec sa croix de fer qui penche
Bien triste aux cieus.*

*Fraiche gaité! ... Les gars là-bas
Lancent des boules
Aux garses qui pressent le pas
Comme des poules...
Les plus petits — roses de froid
Et de santé — font des glissades,
Leur gai printemps tance du doigt
Le ciel pleureur des jours maussades.
Ils sont les seules fleurs qu'Hiver
Épargne, attendri par leurs charmes ;
Car pour eux craignant d'être amer
Il a des larmes !*

*Mais hélas aux petits oiseaux
Tes mains cruelles
Hiver, ont de leurs froids ciseaux
Coupé les ailes!
Pour réchauffer leur doux sommeil
Ces marmots ont du feu dans l'âtre
Pourquoi prendre leur chaud soleil
Aux oiselets, saison marâtre?
Blottis — les pauvres! — en la nudéur
D'un hallier qui mal les protège
Ils somnolent avec lourdeur
Tout blancs de neige !*

*Tout blancs de neige les oiseaux!
Et la nature!
Blancs : le ciel, les champs, les hameaux
Et la ramure!
O que c'est beau les hivers blancs
Au panorama des campagnes!
Et la glace des grands étangs
Où les gars mènent leurs compagnes
Pendant les chômages du gel,*

*Tout bas, leur disant que peut être,
L'an prochain un « Petit-Noël »
Leur pourrait naître!*

GEORGES RAMAEKERS.

FLEURS DE TOMBE

RÊVERIE

*Dans l'étrange de la quiétude
Dont ma chambre, rêveuse s'emplit,
Souvent aux heures d'étude
Loin du travail évague mon esprit...*

*A l'orphelin vaines sont toutes choses ;
Le souvenir, — lui seul, — veille à son seuil ;
Son cœur est où les morts dans l'oubli noir reposent,
Agenouillé près d'un cercueil...*

*Et ma mémoire alors toute surprise
S'arrête, en retrouvant sa chère vision
Plantée en la page apprise
Comme une évocation....*

*C'est le rêve qui passe égrenant tout l'espoir
C'est l'astre qui descend dans le calme d'un soir...*

*Dans son fauteuil, tandis qu'il coulait l'heure
Presque muet, de peur de me troubler,
La besogne, ô combien meilleure !
Je la trouvais — près de lui — s'envoler !*

*Il est donc vrai qu'au déclin de la vie
On aime auprès des siens se reposer*

*Qu'on part l'âme plus ravie
Dans l'amour de leur baiser !*

*Il est donc vrai qu'on veut, quand l'heure sonne
De quitter l'Ici-bas pour l'Avenir,
Lier ses fleurs de couronne
Et laisser son souvenir ?*

*Le regardant alors en dérobée
Je le voyais incliner son grand front,
Puis je voyais — parfois — une larme tombée
De son œil triste et profond...*

O pleurs!...

*Qui me dira sur cette terre
Ce « pourquoi? » qui mouillait son œil!
Était-ce ton Dieu mon Père?
Ton amour?... ou ton cercueil?*

*Était-ce le regret de l'existence?
Les adieux que ton cœur disait tout bas?
Ou la mort?... ou l'espérance?
Père, ne réponds-tu pas?*

*Tes yeux se sont fermés à la lumière,
Ces pleurs qui les lustraient et que j'ai bus
Sont taris sous ta paupière :
Père! est-ce vrai que tu n'est plus?...*

*Serait-ce lui qui parle?... On vient... j'écoute
Une canne, en trainant, bat l'escalier
Oh ! non, ce n'est pas lui sans doute
Et pourtant... oui, sur le palier...*

Mon Père!... En le rayon de la fenêtre

*Je le vois, devant moi, pâle, indécis,
Oh ! le voila qui pénètre
Comme naguère en mon logis*

*Il vient, souffrant, distraire un peu sa peine
Mon cœur !... Je laisse tout mon cœur le recevoir
— O travail ! pourquoi ta chaîne ?
Pourquoi tes liens, ô devoir ?*

*Il vient heureux, voulant à mon étude
N'apporter aucun bruit, aucun émoi,
Mais là, tout seulement, selon son habitude
Se retrouver auprès de moi.*

*Hélas, je rêve ! ah ! sans retour, ces pauvres heures
Avec la mort ont fui pour à-jamais !
Mon pauvre logis tu pleures !
J'ai perdu ce que j'aimais...*

22 avril 1895.

ALF. LEMAIRE.

L'Idéal

*L'âme blessée au flanc du mal de l'Infini
Va douloureusement aux navrantes chimères
Sans trêve ni repos. Furtif comme un banni,
L'homme marche au chaos obscurci de mystères*

*Cependant qu'il gravit vers le sommet hautain
Dont la cîme est là-bas perdue en les nuages
Il sent, oui, que ce but ne sera pas atteint ;
Tous gravissent pourtant, ils vont à tous les âges :*



J. K. Huysmans

Portrait de J.-K. Huysmans

Dessin de M. Dubouchet.

Gravure extraite du livre : *Le Diable au XIX^e siècle.*

*Hommes jeunes; vieillards pantelants et blessés,
Grimpent vers le sommet en accrochant leur âme
Aux ronces du chemin. O combien d'enlizés
Aux borbiers de la route et dans le mal infâme!*

*L'homme va par le monde, immense, noir, profond.
Scrutant les avenir, les sépulcres, les astres;
Et toujours le problème insoluble, sans fond,
Le frappe au flanc sans fin au milieu des désastres*

*O pauvre Juif-Errant assoiffé d'Idéal!
Quand donc cesseras-tu tes marches vagabondes
Entrainé pour toujours dans un cycle fatal,
Ne cesseras-tu pas de parcourir les mondes?*

*Que de rêveurs troublés du problème incompris
Portant le grâce à l'âme nostalgique
De ce mal souverain dont tout cœur est épris.
Le Vrai, le Bien, le Beau, l'union hypostatique!*

PAUL MORDAC.

Joris-Karl HUYSMANS

Je ne sais si les autres sont comme moi : D'une personne encore non vue, mais dont les œuvres et la renommée m'ont rendu sympathique et familier le nom, je me forge toujours — dans quelque coin de l'imagination — « un type », « une représentation physique », selon le tempérament qu'elle décèle en celles-là ou que celle-ci lui prête.

Eh bien, je dois vous dire : « mon type » de Huysmans imaginé était bien autre que le Huysmans du réel. Et je m'explique cela...

Vous même l'eussiez vous rencontré naguère, à Paris, installé, rêveur, derrière un pauvre méchant bureau de sous-chef du ministre de l'intérieur, à le voir maigre, plutôt petit, barbe carrée, cheveux en brosse, machinalement penché sur quelque grimoire administratif, dans l'environnant déluge de paperasses vétustes et jaunies, jamais auriez-vous deviné l'éminent artiste, l'auteur à la fois délicat et vigoureux d'*A Rebours* et de *Là-bas*?

Pourtant, peut-être, ses yeux, levés profonds et scrutateurs vers vous, vous auraient-ils dit que souvent, le soir, ils s'échinaient à déchiffrer autres hiéroglyphes que ceux des liasses ministérielles, et envisageaient plus sinistres figures que celles du bon public bourgeois et badaudant, dont la file processionnante — durant les interminables heures réglementaires — emplissait, puis, au fur-à-mesure, quittait son modeste bureau...

Je vous avouerai tout de suite que je suis fort embarrassé — on l'est toujours — pour résumer, et le faire sensément en ces quelques lignes, l'œuvre, tant considérable déjà, de J.-K. Huysmans.

Mais je m'y veux et m'y dois astreindre : d'abord, parce qu'ainsi je l'ai décidé, que nous l'avons promis à nos lecteurs dans notre premier numéro, et que l'auteur a eu la gracieuseté de m'envoyer, avec autographe, un exemplaire de son dernier chef-d'œuvre *En Route*; enfin, parce qu'on parle volontiers toujours d'un écrivain de renom et de son œuvre, surtout quand, — comme, et à un tel degré que J.-K. Huysmans — il s'offre à nous avec les titres d'*artiste*, de *flamand* et de *catholique*.

Si c'est indice de perfection d'entendre des lèvres de la critique, en fermant le livre, tomber irrésistible un : « que c'est vécu ! », parfaite est bien l'œuvre de Huysmans.

Son œuvre, elle est en effet l'histoire des états d'âme de lui-même, sous les traits de Durtal.

Durtal, le sceptique inquisiteur du satanisme moderne dans *Là-bas* ;

Durtal, le néophyte — ô combien sincère ! — de *En Route* ;

Durtal, le sensitif et le poète toujours tourné vers les facinations du Mystère, humant à pleins poumons l'âme de ce moyen-âge artiste et mystique au possible, que l'avachissement et le crétinisme anti-clérical ont, depuis Luther, magnifié par leurs insultes...

Le savant ami d'Edouard Drumont, le Docteur Favre, nous a excellemment montré dans *La Libre Parole* (1) l'écrivain se narrant dans son héros :

« Durtal, artiste de fibre déliée et souple, s'achoppe de façon assez désobligeante aux tenants plus que vulgairement raides de la cléricature quotidienne de l'Église officiante.

» Huysmans, *reporter* véridique, mais impassible, relate avec la plus stricte impartialité les émotions diverses du dilettante religieux dont il s'institue le truchement attentif et autorisé.

» Ainsi se détermine l'impression de Durtal, Huysmans la transcrit, l'édicte telle qu'elle lui arrive et qu'il la saisit. Que l'impression change et, en la même sincérité de rendu Huysmans nous fera part de la répercussion qui en arrive à la fine pointe de sa plume du plus inflexible acier.

» Durtal est-il dans le ravissement ? Huysmans est ravi dans l'influence de la même exaltation pieuse.

» Rien de plus saisissant, de plus merveilleux que cette association harmonique des notes à demi-voix de Durtal et des sons à pleine poitrine de Huysmans... »

Nombreuses étaient déjà les productions antérieures du Maître quand l'apparition — encore récente — de *Là-bas* attira définitivement sur lui l'attention de tous les intellectuels.

Comme il arrive toujours à ceux qui parlent franc, ce livre déchêna contre son auteur bien des tempêtes. Mais écoutez d'abord comme dans les premières pages il expose

(1) « Au pays des mystiques — En Route. » *Libre Parole* du 10 mars 1895.

avec l'habituelle netteté de son dire, son idéal nouveau de la forme, et les motifs qui l'ont fait s'écarter de l'auteur de *l'Assomoir* et de *Nana* avec lequel il avait écrit en ses débuts littéraires *Les Sœurs Vatarid*.

« Le Roman, si cela se pouvait, devrait se diviser de lui-même en deux parts, néanmoins soudées ou plutôt confondues, comme elles le sont dans la vie : celle de l'âme, celle du corps, et s'occuper de leurs réactifs, de leurs conflits, de leur entente.

» Il faudrait, en un mot, suivre la grande voie si profondément tracée par Zola, *mais il serait nécessaire aussi de tracer en l'air un chemin parallèle, une autre route, d'atteindre les en-deçà et les après; de faire en un mot UN NATURALISME SPIRITUALISTE*; ce serait autrement fier, autrement complet, autrement fort !

Ce qui valut à Huysmans la haine de ses confrères, fut la réciproque qu'il leur manifesta carrément à travers tout le volume.

Une à une, il gifle leurs Écoles de son jugement, brutal, mais juste :

« Ce que je reproche au naturalisme ce n'est pas le lourd badigeon de son gros style, c'est l'immondice de ses idées; ce que je lui reproche, c'est d'avoir incarné le matérialisme dans la littérature, d'avoir glorifié la démocratie de l'Art ! »

Ainsi parle dans *Là-bas* à son ami Durtal le Docteur des Hermies, et, poursuivant :

« Oui, tu diras ce que tu voudras, mon bon, mais tout de même, quelle théorie de cerveau mal famé, quel miteux et étroit système !

« Vouloir se confiner dans les buanderies de la chair, rejeter le suprasensible, dénier le rêve, ne pas même comprendre que la curiosité de l'Art commence là où les sens cessent de servir !

Voilà pour les méticuleux disciples des Champfleury, des Homais et du crapuleux auteur de la *Terre*, prince de la *Mouquette*...

Et maintenant, les autres :

« En France, à l'heure présente, dans le discrédit où sombre la recette corporelle seule, ils reste deux clans, le clan libéral qui met le naturalisme à la portée des salons, en l'émoussant de tout sujet hardi, de toute langue neuve, et le clan *décadant qui, plus absolu, rejette les cadres, les alentours, les corps mêmes, et divague, sous pré-*

texte de causette d'âme, dans l'inintelligible charabia des télégrammes. En réalité celui-là se borne à cacher l'incomparable disette de ses idées sous un alourdissement voulu du style (1).

Le monde des lettres ne fut pas seul à s'émouvoir de cette dernière œuvre où s'affirmait de plus en plus son étrange et tout personnel talent.

Le clan de la magie noire, dont l'auteur de *Là-bas* avait vulgarisé les hontes et les crimes, le voua dès lors à tous les monstres de l'au-delà infernal.

Huysmans qui avait prit fait et cause à cette époque, proche encore, de son égarement, pour l'ex-abbé démoniaque Boullan qu'il avait dépeint sous un jour très favorable dans Jhoannes, trouva bon accueil dans la secte des *Paracletistes*, genre Jules Blois.

Aidé de celui-ci, il fit bonne contenance vis-à-vis des mages noirs Joséphin Pelladan et le marquis Stanislas de Guaita, qui eux suivaient un quelconque chanoine Docre en chair et en os; et la bataille s'engagea à coups d'envoûtements.

A vrai dire, de Docre ou de Jhoannès, le meilleur était détestable.

Jules Blois a retranscrit dans le *Gil Blas* (janvier 93) une lettre de J.-K. Huysmans, alors en plein enlèvement de démonomanie, où se remarquent ces mots qui feront sourire tous les ignorants des arcanes du Satanisme :

« Ce que je puis vous dire pour ma part, c'est que Pélladan, ce Bilboquet du Midi, a tout tenté contre moi, avant et surtout après mon roman de *Là-bas*. Tous les honnêtes gens ont été de mon côté, quand j'ai dévoilé les agissements sataniques des Roses-Croix de Paris; mais les magiciens noirs me battent chaque nuit le crâne par des coups de poing fluidiques; mon chat lui-même en est tourmenté; peu m'importe, je ne les crains pas... »

Enfin, le littérateur et le poète sortit éccœuré, blasé, de ces querelles de sacristies sataniques.

(1) *Là-bas*, page 7. — Nous connaissons en Belgique des farceurs littéraires qui feraient besogne utile pour eux-mêmes en méditant cette appréciation d'un de nos plus illustres maîtres contemporains.

Puis, brusquement, poussé par cette dilection du contraste et des extrêmes qu'ont les esprits primesautiers, il se met *En Route* vers la Mystique du catholicisme !

En Route, ce livre incomparable où geint, puis aussitôt, exulte toute son âme d'artiste, Huysmans eût pu justement l'intituler : *Histoire de ma conversion...*

« Comment était-il redevenu catholique? Comment en était-il arrivé là?

» Et Durtal (lisez : Huysmans) se répondait : je l'ignore, tout ce que je sais, c'est qu'après avoir été pendant des années incrédule, soudain je crois (1) ... Durtal avait été ramené à la Religion par l'Art (2).

» Plus que son dégoût de la vie même, l'art avait été l'irrésistible aimant qui l'avait attiré vers Dieu.

» Le jour où, par curiosité, pour tuer le temps, il était entré dans une église et, après tant d'années d'oubli y avait écouté les Vêpres des morts tomber lourdement, une à une, tandis que les chantres alternaient et jetaient, l'un après l'autre, comme des fossoyeurs, des pelletées de versets, il avait eu l'âme remuée jusque dans ses combles. Les soirs où il avait entendu les admirables chants de l'octave des trépassés, à St-Sulpice, il s'était senti pour jamais capté; mais ce qui l'avait pressuré, ce qui l'avait mieux asservi encore, c'étaient les cérémonies, les chants de la Semaine Sainte(3).

» Ah! la vraie preuve du Catholicisme, c'était cet art qu'il avait fondé, cet art que nul n'a surpassé encore! C'était en peinture et en sculpture, les Primitifs; les mystiques dans les poésies et les proses; en musique c'était le plain-chant, en architecture, c'était le roman et le gothique. Et tout cela se tenait, flambait en une seule gerbe, sur le même autel; tout cela se conciliait en une touffe de pensées unique : vénérer, adorer, servir le Dispensateur, en lui montrant, réverbéré dans l'âme de sa créature, ainsi qu'en un fidèle miroir, le prêt encore immaculé de ses dons!

» Alors, dans cet admirable moyen-âge où l'Art, allaité par l'Eglise, anticipa sur la mort, s'avança jusqu'au seuil de l'éternité; jusqu'à Dieu, le concept divin et la forme céleste furent deviné, entr'aperçus, pour la première et peut-être pour la dernière fois par l'homme. Et ils se correspondaient, se répercutaient d'arts en arts (4).

(1) *En route*, p. 26.

(2) id. p. 33.

(3) id. p. 36.

(4) id. p. 10 et 11.

Qu'ils se nomment donc, à présent, ces déloyaux ou ces aveugles incompréhensibles qui, croyants, deviennent incrédules à la nouvelle que l'incrédule est devenu croyant; qu'ils osent donc encore bafouiller dans leurs journaux leurs craintes et leurs réticences imbéciles, devant l'*alleluia* de l'artiste converti!

Et pour qu'aucun doute ne soit plus possible, qu'ils relisent cette lettre écrite de sa main, à la première page, puis, nous verrons combien auront la pudeur de se rectifier.

Oui, malgré les sottes appréhensions des uns, malgré les dépités mal dissimulés des autres, Joris-Karl Huysmans restera, dans cette fin du XIX^e siècle, le témoignage à toujours glorieux de l'Art chrétien se redressant devant la négation et la moquerie de l'incrédulité, pour se faire convertisseur des âmes d'élite qui vivent comme en dehors de la bassesse ambiante, les bras tendus vers l'Idéal!...

Lisez, lisez ce livre, tous, catholiques et incroyants, lisez!

Ainsi que Durtal et Huysmans, vous aussi mettez vous *En Route*. Et lorsqu'après y avoir prié, comme eux vous quitterez la Trappe de Solesmes, si votre lecture s'est trouvée sincère, avec eux, je vous le promets, vous vous écrierez à votre tour :

« Ah! vivre, vivre à l'ombre des prières de l'humble Siméon, Seigneur! »

GEORGES RAMAEKERS.



VŒU

*Pure! ô je la voudrais comme le sont les anges
Avec, en ses yeux bleus, un reflet de perrenches,
Un chaste front d'enfant nimbé par le soleil,
Nimbé par des cheveux tombant en flot vermeil
Dessus son col marbré;*

*Fraiche!... ainsi ces ondines
Que je crois voir la nuit sur les eaux argentines
Et quand viendrait le soir on irait par les bois
Se perdre aux carrefours, et les Faunes sournois
Oùblieraient leurs ébats la voyant à la brume.
O! pâle luciole éclore au clair de lune!
Larme d'astre défunt, douce soit ta clarté
Lorsque tu la verras au vallon écarté!
Rossignol chante d'or! Des fleurs de scabieuse
Parfumeront ta voix! O Belle soit rêveuse!
Ruisselets coulez bleus sur les cailloux luisants!
Fleurettes embaumez! ô soyez blonds enfants!
Rustiques troubadours chantez vos villanelles!*

Et crois en Dieu surtout ô Belle entre les belles!

PAUL MORDAC.



ÇA ET LA

Toute lettre *Pol-je Dema-n-de* réponse.

D'aucuns, — des médecins — semblent l'oublier.

Et nous en savons bien deux qui pourraient en vérité
dire : « De ceux-là, j'en suis... »

*
* *

Reçu :

Le Caducée — Anvers — n° 4. Mars.

Essais de Jeunes (Toulouse — n° 5; avril). Directeurs : MM. A. et M. Magre, les poètes appréciés des *Eveils* avec, de Maurice Magre, une bonne poésie : *Histoire pour être rêvée*; sincérité, facture très goûtée de l'alexandrin. Et, signée Jean Picard, *Prend mon âme*, « amourette à cadence belle. »

Aux anarchistes qui s'ignorent par Charles-Albert; opuscule de propagande anarchiste où nous relevons cette phrase à bien retenir : *Vous étiez trop justes pour rendre une idée responsable des serviteurs infidèles qui la trahissent. pour répudier une idée, parcequ'au nombre de ses prêtres s'en trouvaient de sacrilèges.*

Le cinquième volume de l'*Année des poètes* (édition du *Semeur*) morceaux choisis et réunis par Charles Fuster; où nous remarquons des vers de nos amis Thomas Braun et Paul Crokaert.

La Chronique Estudiantine — Liège — n° 13.

La Revue Littéraire Indépendante — Genève — n° 1.
Tous nos souhaits!

En Route, de Joris-Karl Huysmans.

* * *

Pauvres nous! qui croyons qu'en bon français *azur* désignait la couleur bleue de l'atmosphère! Tartigrades donc! C'était vrai, oui, au temps lointains de Littré et de La Rousse, mais depuis!... Depuis, — comme Sganarelle — M. Toisoul (Arthur) a changé tout ça.

Oyez le bonnes gens badauds vous narrant sa découverte de l'*azur blond* (azur Toisoul) en des vers où les idées sont en raison inverse de la foulditude des mots (mais, — ça en moins, — forts beaux ma foi) :

- « La nymphe au doux visage
- » Cueille la belle fleur qui rêve comme d'azur (??)
- » Au bord de l'onde **blond azur** (???!!!)

(si cette histoire vous emb...)

» Au bord de l'onde *blond d'azur*

» Elle cueille la belle fleur qui rêve comme d'azur(1).»

Du moins vous êtes vous, Monsieur, heureusement inspiré en intitulant cette découverte précieuse : *Médail-lon*. Parole d'honneur, la trouvaille atmosphérique de l'*azur blond* (azur Toisoul) méritait quand même bien un cadre!

Faudra exhiber un peu de votre *azur blond*, en fioles, chez Castan, cher poète.

UYLENSPIEGEL.



Faute de place, nous ne pouvons, malgré notre vif désir, publier dès ce présent numéro un article abondant la question économique ainsi que nous l'avions promis. Dédommagement — certain cette fois — au numéro prochain.

* *

Notre supplément illustré est extrait, d'un volumineux, mais très intéressant ouvrage du Docteur Bataille, de Paris, *Le diable au XIX^e siècle*. L'auteur qui est un courageux et un grand chrétien a lui-même exploré jusqu'aux plus hauts grades le culte secret que rendent les arrières loges maçonniques à *Lucifer-Dieu-Bon*. Son œuvre est en outre une inquisition minutieuse et vaste à travers tout le satanisme contemporain. Est-ce assez dire qu'elle doit trouver un accueil enthousiastes chez les catholiques militants?

* *

Les abonnés qui n'auraient, par oubli, pas reçu le premier numéro de La Lutte, sont instamment priés de nous le faire savoir sitôt après réception du présent.

(1) Textuel; *Art Femme*, avril 95.

Exposition W. Sigling et Van Wickvoort - Crommelin. — Salle Clarembaux, rue du Congrès. M. Sigling ferait bien, croyons nous, de s'en tenir exclusivement au portrait, genre dans lequel il excèle. *Une tête de vieille femme.* — *Portrait de M. C.* — *Portrait, en pied, de M. le major S.* méritent (principalement le dernier) mention pour naturel et pour vérité du coloris.

Que dire des aquarelles de M. Van Wickvoort-Crommelin? Que le piètre de leur dessin et le disparate des tons jamais ne feraient admettre une commune paternité — si la signature n'en faisait foi — aux charmants paysages à l'huile tels que *Solitude* où l'artiste fait mouvoir les reflets du couchant dans l'esseulement des grands arbres tristes et nus; et *Brume*, cette autre solitude mélancoliquement estompée au sein du brouillard...

Salon des Beaux-Arts. — Ouvert le 1^{er} mai. Beaucoup de toiles. Rien de neuf. De petits et de grands riens, telle est l'impression générale à la sortie.

Au hasard citons parmi les aquarelles: *Un canal à Bruges* de Henri Cassiers qui tient décidément le record dans le genre. Et, *Gibier et accessoires* de M^{lle} Berthe Art. C'est très, très bien, Mademoiselle, mais ne pourriez-vous pas vous inspirer de concepts plus neufs, plus vastes, que ces éternels bibelots qui font de nos salons picturaux comme des catalogues de maisons de fantaisie? — Quoi! des scènes historiques à l'aquarelle! — Pourquoi pas?.. Toujours admirés les paysages de M^{lle} Euphrosine Beernaert: *Domburg, île de Walcheren* et *Environs de Domburg*.

De Bonnat: le portrait d'*Alexandre Dumas* incroyable de mouvement, de vie. — *La Houle*, belle marine, avec éclaircie, de M. Bouvier. — Léon Frédéric, deux portraits superbes quant au faire et à la vivacité, fonds horribles. *Les grandes ombres*, idem. — Jacques de Lalaing deux beaux portraits. Etranges, les *Sombres pensées* d'Émile Motte. Pour finir, parmi ces toiles hâtivement citées.. ou oubliées, je décernerais la palme à M. Macaulay Stevenson avec ses trois paysages crépusculaires: *By the Mill Pond*. *Fantaisie* et *Réverie*. Rien de plus vrai dans un thème si faussement rabâché.

PICTOR.

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : G. RAMAEKERS

Belgique, 5 francs l'an. — Etranger, port en sus (5 fr. 60)
50 centimes le numéro.

ANNONCES : 20 centimes la ligne — Réclames à forfait.

BRODERIE ARTISTIQUE

Jeune homme désire donner des leçons de BRODERIE D'OR. —
S'adresser pour conditions, rue du Cercle, 8, Etterbeek-Bruxelles.

IL SERA RENDU COMPTE de tout ouvrage dont un exem-
plaire sera communiqué à la Rédaction.

La LUTTE est en vente :

A **Bruxelles**, chez La Rose, rue des Paroissiens;
chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue de Longue-
Vie, etc.

A **Gand**, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A **Liège**, chez Gnusé, rue du Pont d'Ile, 51.

A **Louvain**, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A **Paris**, chez Chérié, Boulevard Montparnasse, 166.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

5 frs. l'an. — Un n° 50 cent.

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.



Sommaire:

— 22 pages de texte —

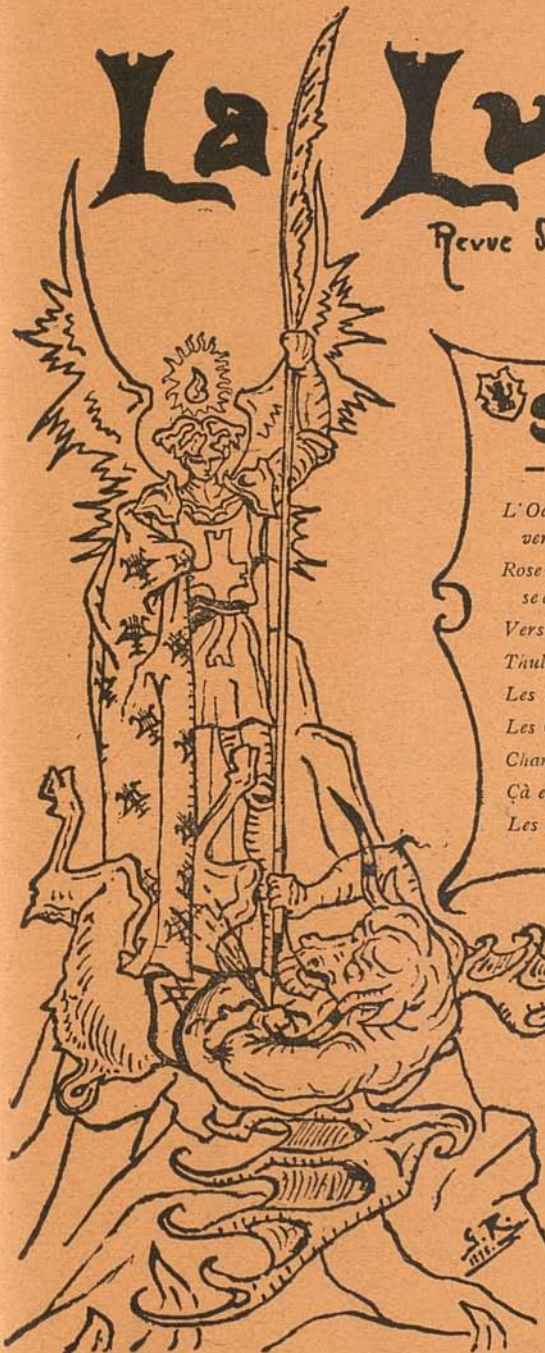
- L'Occultisme convertisseur.* . . . J. Delville.
Rose-Croix, réponse à M. Delville. G. Ramaekers
Vers pour Zola. . . . P. Mordac
Tiulia A. Cousin
Les Violettes . . . G. Blème
Les Cerises . . . G. Blème
Changeons de mode G. Ramaekers
Ça et Là. . . . Uylenspiegel
Les Livres . . . La Lutte

Paraît chaque mois.

Rédaction et administration :
15, place Van Meÿel, Bruxelles

Bruxelles

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIERS



Ce numéro contient 22 pages de texte.

A nos Amis!

En fondant cette Revue — pourquoi hésiter à le dire? — nous restons étrangers à tout mobile intéressé. Ceux qui nous ont devancés et qui savent combien aride et désillusoire est — en notre pays surtout — une tentative littéraire de ce genre peuvent répondre s'il en pouvait être autrement.

Notre but est avant tout de montrer qu'il existe aussi, venus de nos maisons d'éducatons chrétiennes, de jeunes écrivains qui osent porter haut le drapeau de leur credo et faire de celui-ci la source de leur Idéal.

Merci et bien cordial à ceux qui nous ont encouragés dès la première heure. Amis trop rares il est vrai, car combien d'indifférents! Sera-t-il donc toujours dit que les catholiques se désintéresseront des efforts vers le Beau?

Propagez *La Lutte!* vous surtout les jeunes, les étudiants, et si votre bourse ne vous permettait pas de vous abonner achetez au moins de temps à autre un numéro.

Déjà, comme on peut voir, ce troisième numéro contient 22 pages de texte. Le numéro prochain (juillet) sera double, sans que le prix en soit augmenté. Nous ferons mieux encore, mais *il faut* pour cela que les nôtres nous soutiennent. Nous comptons sur nos amis; puissions nous dire à bref délai que notre confiance n'a pas été trompée.

LA RÉDACTION.



L'occultisme convertisseur

Forest, 16 mai 1895.

Mon cher Confrère,

Dans le numéro 2 de la *Lutte* que vous m'avez fait parvenir, j'ai lu votre si enthousiaste article sur *En Route*, ce récent *credo* de J.-K. Huysmans, le converti. A ce propos, voulez-vous m'honorer en insérant dans votre prochain exemplaire ces hâtives réflexions? Elles auront, je pense, leur raison d'être dans la *Lutte*.

Vous savez combien la conversion de l'auteur de *En Route* a fait clabauder le monde littéraire, le monde journalistique et même le monde scientifique, catholique ou non. La presse française — et même la presse belge! — s'est emparée de *En Route* et ne comprenant pas — comme toujours! — cette puissante et logique envolée vers l'Église d'une intelligence qui, jusqu'alors, roula sous les plus douloureux saccagements du doute, elle ne trouva rien de mieux que d'attribuer à une anomalie héréditaire et à des prodromes de dégénérescence l'état d'âme rédempteur du nouveau converti. C'est vite fait de *maxnordaniser* pour les besoins de la cause! Le journalisme se livre maintenant à la psychie avec la même bonne foi qu'il met à lancer ses *canards*. J'ai particulièrement étudié à la parution de *Là-Bas*, l'état d'esprit de Huysmans; il n'avait rien de pathologique; il entraît dans un ordre d'investigation très spécial et d'où l'on ne revient qu'avec au cœur, de troublants frissons de Foi : la Magie. Je disais alors dans mon étude sur *Là-Bas* : *Huysmans tourne autour de l'Occulte comme il tourne autour de la Religion catholique*. J'avais la certitude que ses curieuses maraudes finiraient par le mettre un jour sur son chemin

de Damas. En effet, *Là-Bas*, attestait le trouble incitateur et fécondant ressenti par le curieux psychologue à flairer les étranges relents de la *magie noire*. Il reçut une telle stupéfiante bouffée d'*occulte* que son esprit s'orienta, forcément, malgré lui, et définitivement cette fois, vers la Mystique. L'évidence de l'Au-delà et de l'Invisible anéantit son scepticisme. Un voile se déchira ; l'art, ce miroir réflecteur des splendeurs divines, aidant la vérité du mystère entrevu et pressenti décida la conversion devenue inévitable. Huysmans, on le sait, ne fut jamais un adepte ni de la *Magie noire* ni de la *Magie blanche* ; il n'a fait que passer, en curieux d'abord, en obsédé ensuite, à travers la *Science Occulte*, mais cette providentielle traversée l'a sauvé. Au bout de son périple, l'Église lui ouvrit toutes grandes ses immenses portes de lumière, pour le plus grand bien de son âme en ce monde et dans l'autre !

Voilà donc, cher confrère, ce que je désirais affirmer : l'indubitable influence, la cause primordiale de la conversion catholique de Huysmans, c'est l'*Occultisme contemporain*, point sur lequel personne n'a insisté et que, en ma double qualité d'adepte et de chrétien, je me plais à mettre en évidence dans votre vaillante revue.

A vous, et longue lutte...

JEAN DELVILLE.

ROSE CROIX ET ORTHODOXIE

Réponse à M. Jean Delville.

Avec vous, cher confrère, j'affirme et je dis « que Joris-Karl Huysmans n'a fait que passer, en curieux d'abord, en obsédé ensuite, à travers la *science occulte*, mais que cette providentielle traversée l'a sauvé » ; oui sauvé, mais

comment sauvé?... Selon vous, la magie aurait été la chaloupe salvatrice qui « forcément, inévitablement », le ramena à l'Église « lui ouvrant toutes grandes au bout de son périple, ses immenses portes de lumière. »

Vous entendez donc faire de la magie, de la kabbale l'indéviale voie, le vestibule du Dogme catholique! Ah! que non! cher confrère, ce n'est pas ainsi que l'occultisme a reconduit Huysmans jusque dans le Port du salut où la grâce d'en haut lui fit aborder la barque de Simon-Pierre, le pêcheur de Galilée. Il l'y a reconduit, oui, ou mieux, il l'y a poussé — comme la saturation pestilentielle d'une atmosphère d'hôpital vous pousse vers le dehors pour y respirer à bouffées pleines l'air vivifiant et pur — et par ce seul chemin qui ramène droit du mal à la vertu : Le dégoût.

Sans nul doute « l'évidence de l'Au-delà et de l'Invisible anéanti son scepticisme » mais à cela se borne l'opération de l'occulte sur l'âme de Georges Huysmans. Une fois vaincu le sceptique, où forcément, logiquement, l'occultisme devait conduire son romancier, c'était à la *messe noire* d'un chanoine démoniaque comme Docre ou à la *messe rouge* d'un défroqué satanique comme Boullan; en un mot, à l'un quelconque des autels de Satan déifié.

Avouez tout de même qu'il y a loin de la à la vérité christianique.

Les vrais convertisseurs de Georges Huysmans — ne l'a-t-il pas lui même assez dit? — sont, avec la grâce dont ils furent les instruments : Le dégoût, l'écoeurement, envahisseurs de son âme, trop saine, même dans son égarement, pour ne pas vomir bien vite les excréments de la contagion satanique qui de toute part l'environnait, et surtout, avant tout, *l'Art chrétien*, qui soudain, réveillant un passé de foi enfantine et l'âme flamande — je veux dire croyante — d'un vol l'emporte des bas-fonds de l'occultisme au haut du Calvaire.

Vous voyez par là combien différent nos conclusions.
D'où vient cela?

C'est que vous êtes adepte de la Rose † Croix, cher confrère, tandis que moi, voyez-vous, je me « contente » — ainsi que je crois vous l'avoir déjà écrit — d'être *chrétien tout court* et adepte de personne autre que Dieu-le-Christ, j'aime mieux ça... Mais, quelle cécité est la vôtre!

Dans une lettre ultérieure vous me manifestiez « combien grand avait été votre étonnement de me voir mettre en doute votre catholicisme qui *éclate* (selon vous) dans votre *Dialogue*.

J'ai depuis lu et relu votre livre, Monsieur, et dussé-je vous peiner en disant cela, (la vérité l'exige) j'y vois éclater... mettons : rien moins que du catholicisme.

J'ouvre et je lis :

« La constitution fondamentale de l'homme est ternaire ; il est *corps, âme et esprit* (1) ».

Qui donc oserait un seul instant soutenir cette doctrine conforme à celle de cette Église dont vous prétendez être?

« L'homme est binaire ; il est *corps et âme; âme et esprit* ne sont qu'un. » Voilà l'orthodoxie!

Relisez donc, cher confrère, l'admirable livre — toujours trop peu lu — qui s'appelle le catéchisme.

Et plus bas : (2)

« La mort n'est pas plus une fin que la naissance n'est un commencement... Lorsque l'homme meurt, l'âme cesse son incarnation **passagère** et monte vers des sphères impénétrables aux yeux charnels, **jusqu'à nouvelle réincarnation**.

Ah! la voici bel et bien ressuscitée la vieille erreur des forêts druidiques la *métempsycose* qu'ont « modernisée » en ces derniers temps les spirites et les satanisants de

(1) *Dialogue entre nous*. — Daveluy, Bruges. — P. 12.

(2) id., pages 12 et 13.

toutes couleurs, avec, à leur tête, le lyonnais Denizart-Rivail, sous le pseudonyme d'Allan-Kardec.

La métempsycose, les doctrines spirites, est-ce là ce que vous appelez *votre catholicisme*, cher confrère?...

Mais il y a plus fort; comme toujours je cite textuellement : (1)

« Oui, l'âme, dégagée de son enveloppe, peut entrer en communication avec les hommes... La Magie, la Kabbale, en un mot tout ce qui est science occulte, sont la source où les rares initiés puisent l'évidence de cette vérité. La psychurgie professée dans les sanctuaires de l'Antiquité, était cette science extraordinaire par laquelle les adeptes évoquaient l'âme des morts, appelée en termes ésotériques, *image astrale*. Quand un vivant vient à mourir, aussitôt après sa disparition une image identique à sa forme, mais lumineuse, se reflète dans la région occulte appelée « plan astral ». Cette image de l'être disparu s'y produit, par exemple, comme un reflet dans une glace avec cette différence que l'*image astrale* est indépendante de l'image physique. *Au moyen d'un rituel secret*, l'homme initié peut, grâce à sa seconde vue, apercevoir le défunt, et, même plus, peut entrer en communication avec celui-ci. Ceci est une affirmation formelle : l'âme du mort peut être évoquée.

A nous d'en rechercher le pouvoir et la possibilité. »

De mieux en mieux! et voici qu'à présent — ou je m'abuse fort, — votre prosélytisme « de catholique ardent » se dépense en faveur de la nécromancie!

Ignorez vous donc, cher confrère que « *d'après la doctrine chrétienne*, si les bienheureux se communiquent parfois, c'est par la seule permission divine. On ne peut donc correspondre avec ceux qui ne sont plus, que par l'invocation, par la prière. *Si on a recours à des conjurations, aux pratiques de la nécromancie, qui est proscrite par tous les règlements de l'Église, on est hors l'Église.* »

Qui parle ainsi? Non moi, mais bien un apôtre de ce spiritisme, qui, tout comme votre orthodoxie (???) Rosi-Crucienne préconise la métempsycose et les pratiques nécromanciennes(2); je ne le lui ai pourtant pas fait dire....

(1) *Dialogue entre nous*, page 26.

(2) LOYS DE REMORA. *Les doctrines et les pratiques du spiritisme.*

Vous vous défendez d'être Franc-maçon, mon cher confrère, je vous en félicite. Ce qui tenterait d'ailleurs à confirmer votre dire (si je pouvais jamais mettre en doute votre loyauté) c'est cette phrase de votre seconde lettre où il est dit : « La R † C — ce symbole l'indique suffisamment je pense! — fut catholique dès son origine. »

Si vous aviez eu quelque jour sous les yeux un diplôme maç. de Prince Rose-Croix, (18^e degré du rite écossais) vous ne parleriez pas ainsi, car j'aurais de bons motifs pour vous répondre : « La R † C — ce symbole l'indique suffisamment je pense! — fut maçonnique dès son origine! »

Notez que je n'entends nullement établir d'accointances entre *votre* Rose-Croix, celle des Joséphin Peladan et des Stanislas de Guaita, et le grade maçonnique de P. R. †, mais seulement vous montrer que votre argument ne tient pas debout, puisque ce même signe par lequel vous prétendez prouver « l'orthodoxie » de votre secte, se retrouve dans la paperasserie symbolique des loges. Tout au moins me permettez vous de trouver la « coïncidence » assez... bizarre.

En cette seconde lettre encore, vous m'apprenez — car vraiment, mon cher confrère, j'ignorais — que Hugues des Paiens, Joseph d'Armathie (disciple de Jésus) et Dante étaient Rose † Croix; à mon tour peut être aussi vous apprendrais-je que Luther — vous savez, saint Martin Luther, l'évangélique patron des concubins et des pendus — en était pareillement(1); pareillement encore — et ceci vous paraîtra trop fort — les sept fondateurs de la Franc-maçonnerie... (que vous détestez tant) Anderson, Calvert, Desaguliers, Elliot, King, Lumden-Madden et Payne, mages tous sept de la Rose-Croix comme Luther... et vous!

(1) CHARLES VILLERS. *Influence de la Réformation de Luther.*

Pour un ennemi des Franc-maçons, pour « un catholique ardent » en quelle vilaine compagnie êtes-vous là tombé, cher confrère!

Entre-nous, me permettez vous de vous confier que vous professez quand même dans votre livre une animosité... extrêmement « mitigée » pour vos ennemis de La Loge. Cette animosité va même jusqu'à recommander à vos lecteurs leurs œuvres et leurs doctrines; à preuve ce passage : (1)

« Je vous conseille spécialement les traductions littérales de la Cosmogonie de Moïse par Fabvre d'Olivet (2) et par Joséphin Peladan, et les études ésotériques de Papus et Stanislas de Guaita. »

Ceci serait tout à fait réjouissant, si ce n'était profondément triste de voir le phénoménal aveuglement qui enlize dans l'erreur la plus grossière, une intelligence d'artiste, de la valeur de Jean Delville.

Un homme qui se dit *catholique ardent* conseiller la lecture de Papus et Guaita!!!

Papus! le grand maître des **loges** Martinistes de France!

En voilà un du moins qui n'est pas aveugle du tout; écoutez-le: « Alchimistes, Templiers, *Rose-Croix* ou *Francs-maçons* ne tendent qu'à la reconstitution de cette unité d'enseignement figurée sous le symbole de l'édification d'un temple universel. »

Qu'en pensez-vous cher confrère?

Et Guaita!

Ceci est le comble : se prétendre — comme vous faites — fils dévoué de l'Église, et prôner le plus abomi-

(1) *Dialogue entre nous*, p. 35.

(2) Le lecteur sait bien que l'Église défend la lecture en langue vulgaire de la sainte Bible, si la traduction n'en est pas *approuvée*. Celle que conseille M. Jean Delville (*catholique ardent*) est du protestant Fabvre d'Olivet.

nable blasphémateur qui puisse être; dois-je ici reproduire les horreurs que la plume de ce possédé a écrite dans son livre infâme *La muse noire* (mars 83)!

Écoutez :

« S'il est vrai Dieu puissant, ô toi que j'adorai
Qu'en paradis, où dort ta muette indolence
Tu te laisses bercer au soupir qui s'élançait
De mon corps maladif et de mon cœur navré!...
... Monstre, sois anathème!

Quant à toi, Lucifer, astre tombé des cieux
Splendeur intelligente aux ténèbres jetée,
Ange qui portes haut ta colère indomptée
Et gonfles tous les seins de cris séditieux;

Par toi seul, j'ai connu le mépris oublié,
Du Seigneur et de sa puissance détestée;
J'ai ressenti — sceptique et railleur, presque athée, —
Les plaisirs inouis de l'amour radieux!

Tu m'ouvris l'océan des voluptés profondes,
Dont nul n'a su tarir les délirantes ondes;
Tu m'appris à goûter les charmes de l'Enfer
On y souffre, il est vrai, l'on y jouit quand même
Puisqu'on y peut baver sa bile — O Lucifer
Mon bourreau de demain, je t'honore et je t'aime. »

Un peu « suspectes » n'est-ce pas lecteurs les sources des « vérités magico-chrétiennes » que nous propose le catholicisme de M. Delville?

De vrai, mon cher confrère, votre orthodoxie (?!!) de Rose † Croix (ne vous en déplaie) pue son hérésie et son satanisme à deux lieues!

GEORGES RAMAERKERS.

VERS POUR ZOLA

*Es-tu content Zola? Dans tes nuits sans sommeil
Ne vois tu point surgir confusément dans l'ombre
Les hauts spectres vengeurs de tes crimes sans nombre
Zola, homme damné, ternisseur de soleil!*

*Ils se doivent dresser devant tes yeux infâmes
Tous ceux que tes écrits ont voués pour toujours
Aux crimes abhorrés empoisonnant leurs jours
Zola, homme maudit, o vil corrupteur d'âmes!*

*Quels effroyables rangs conduits par Lucifer :
Pâles adolescents fatigués par les veilles
Des filles de seize ans qui semblent déjà vieilles,
Regarde les passer, Zola, suppot d'enfer!*

*Il te faudra courber le front sous l'avalanche :
Voici ceux qui t'ont lu dans le secret, goujat,
Il te faudra prêter ton visage au crachat,
Zola, homme pervers qui n'a pu voir un ange!*

.

*Zola, le torse en deux, les yeux hagards, tremblait ;
C'était le défilé des vierges et des mères :
Elles pleuraient leurs fils, elles pleuraient leurs frères
Et chacune en passant lui donnait un soufflet!*

*L'homme voyait grandir leurs longues théories
Sentant son cœur broyé se fondre dans son corps
Sentant ardre sa chair sous le feu des remords
Et ses muscles craquer au sein des agonies!*

*Il voyait procéder les horribles visions :
Tous les Rougon-Macquart, un à un, pleins de joie
Superbement vengeurs en insultant leur proie
Jeter le cri vibrant de leurs malédictions !*

*Zola, les os rompus et de crachats livide
Vers le Christ bafoué tendit alors les bras,
Mais son geste fut vain, car Dieu ne voulut pas
Ouvrir à ce maudit un ciel qu'il disait vide !*

*Et la foule en furie avait ce bruit des flots
Quand en sommets géants les soulève la houle,
Et voici que surgit du sein de cette foule
Un spectre colossal porté sur des sanglots !*

*Et lui, de ses deux poings crispés masquant sa face
Quel es-tu ? Parla-t-il. Je suis ton assassin
Et la Vengeance, hurla le spectre sybillin.
Se débattant encor, le maudit clama : Grâce !*

*Lors à travers la nuit, l'éclair d'un coutelas
Zébra sinistrement ces instants d'anathème :
Or il vomit la vie avec un noir blasphème,
S'abattit, hoquetant la mort d'entre ses draps !*

*Et son âme immortelle à l'enfer destinée
Dans un cri violent, et blême, s'envola
Vers le gouffre du Dante et nié par Zola
Parachevant ainsi sa vile destinée !*

PAUL MORDAC.



THULIA

A la Senorita MARIA C.

*Sur ses longs cheveux noirs, sombre voile de nuit,
Tranche ton blanc visage, alcée adamantine,
Et sa lèvre rieuse, ardente cornaline
Qui paraît, comme au ciel une étoile qui luit.*

*Autour de son beau bras un cercle d'or reluit;
Dressé sur son front blanc, un saphir bleu fulmine;
Pour entourer sa taille, une pourpre crépine
Eploie en plis sanglants, le voile qui séduit.*

*Quand Thulia paraît, le rude guerrier Celte
Sent s'éclairer son âme et s'allumer son sang
Au glaive du Romain pour cette forme svelte,*

*Sans crainte et sans douleur il offrirait son flanc.
Mais tous sont dédaignés, Thulia la très belle
Ne veut que Mérové : lui seul est digne d'elle.*

ALFRED COUSIN D'ON.

Les Violettes

Pour Georges BOSTERHAUT.

*Elles nous sont réapparues
Premières fleurs du renouveau,
Dans les grands paniers en berceau
Des marchandes au coin des rues.*

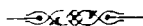
*Sur les corsages aux contours
Riants et clairs de satin mauve,
Les violettes au cœur fauve
Mettent leur baiser de velours.*

*Sous le grand soleil qui rougeoit
L'on va bras-dessus, bras-dessous,
Et l'on achète pour deux sous
De printemps, de fleurs et de joie.*

*Et les timides, les peureux
Donnent à la fleur parfumée
Pour les redire à leur aimée
Leurs confidences d'amoureux.*

*Car les parfums ont des paroles
Enivrantes de volupté
Montant en leur subtilité
Des lèvres chaudes des corolles.*

GASTON BLÈME.



Les Cerises

A Joseph GEORGES.

*C'était l'an dernier au temps des cerises ;
Avec Marguerite aux longs cheveux noirs
Aux grands yeux rêveurs comme les beaux soirs
J'allais écouter les doux chants des brises.*

*Dans les cerisiers sans se laisser voir
Les petits oiseaux dinaient au comptoir
Au temps des cerises.*

*C'était l'an dernier au temps des cerises ;
L'arbre tombait bas, grand'père était loin
Nous choisimes vite un bon petit coin,
Ce fut pour Margot les premières prises.*

*Je les lui cueillais tout en ayant soin
De prendre un baiser qui venait à point
Au temps des cerises.*

*C'était l'an dernier au temps des cerises,
Le temps de bonheur pour les amoureux...
Depuis lors, l'hiver, triste oiseau frileux
Emporta Margot dans ses serres grises*

*La pauvre ! Elle dort aux champs bienheureux...
Ah ! Nous n'irons plus au verger, à deux
Cueillir les cerises !*

GASTON BLÈME.



CHANGEONS DE MODE !

S'ils étaient moins superficiels, beaucoup ne s'étonneraient pas autant de l'incohérence apparente où nous patageons. Les fins de siècles se ressemblent un peu toutes.

Avant de frapper à la porte de l'Avenir, la Société jette aujourd'hui un simple coup d'œil sur son vêtement, et elle se dit :

« Cent ans je me suis crue bien belle ainsi ; on m'adulait... Hélas ! ma robe est toute pleine du sang de boucheries idiotes ! Sous prétexte de laver les premières taches d'autres m'ont éclaboussée, puis d'autres, puis d'autres..

» D'où vient que hier encore, grande insensée ! je m'en

glorifiais? tandis qu'à présent ces taches me font horreur?...

» Et mes mains? voyez donc! elles sont pleines d'injustices... Dans ma poche s'est changé en boue l'or de honteuses concussions...

» Dieu! que ma robe est crasseuse et usée! Comment n'ai-je pas vu cela plus tôt? Il est absolument indécent que je me présente au XX^e siècle avec ces hideux haillons là, on me chasserait — à bon droit — sans pitié.

» Soyons sages, changeons de mode.

» Avant que la violence ne nous y contraigne en nous affublant d'une robe nouvelle, mais comme l'ancienne — plus peut être — maculée de sang, allons demander aux jeunes, les hommes du XX^e, de nous faire un vêtement nouveau, un vêtement selon leurs aspirations et leurs besoins, un vêtement de Justice, qui nous métamorphose en jeunesse, comme eux, non pas d'habit seulement, mais de tendances aussi et de cœur surtout! »

Voilà ce que dit la Société par la bouche de ses membres clairvoyants; tel, ce vieillard que le prophète d'Armagh (1) appelait déjà — voici passés sept siècles — *Lumen in celo*. Malheur aux chrétiens qui ne l'entendent point!

Les escargots sont innocentes bêtes, ne voulant noise à personne; hélas! leur coquillage les préserve bien mal et le pied du passant, quand ils rentrent apeurés la tête, les écrase.

Vous faites avec vos lois des digues de fétus de paille pour arrêter la houle déferlante de l'exaspération populaire! Sortez votre drapeau! Suivez Jésus, l'ouvrier de Nazareth, entendez l'appel de son Vicaire... ou rentrez vos yeux aveugles dans votre coquille, jusqu'à ce que la Révolution vous broie sous ses roues...

GEORGES RAMAEKERS.

(1) St-Malachie.



ÇA ET LA

Bien merci à M. Pol Demade pour son aimable lettre.

*
* *

Serait-ce en manière de repoussoir? que l'un de nos plus sympathiques confrères français, à côté d'une foison de belles et bonnes œuvres, laisse s'imprimer ceci :

« Un soir tu vins m'apporter trois fleurs,
elles étaient bleues,
puis ce furent des lézards sans queues,
des cigales que tu tenais par la patte
et d'autres fleurs...

Nous nous promenâmes par la main
Entre les buis du vieux jardin,
puis une fois
on sonna à la porte vers trois heures
et nous allâmes ouvrir nous tenant par la main

Et dire qu'il faudra mourir et que tu meures! »

HENRI DE RÉGNIER.

Heureusement que l'auteur a donné pour titre à son chef-d'œuvre : *Vers*. Ah! oui, fallait le dire pour qu'on le sût!...

*
* *

M. Arthur Toisoul a l'épiderme chatouilleux, mais chatouilleux! et puis M. Arthur aime tant voir son nom dans le journal!

C'est là ce qui explique pourquoi M. Arthur nous envoie une lettre recommandée!

Ah! mes amis quelle épistole!

Bien que possédant de bons motifs — ainsi qu'on va voir — pour ne rien publier du tout, nous ne sommes vraiment pas si égoïstes que d'empêcher nos lecteurs de

se désopiler la rate à la lecture de cet incomparable morceau d'éloquence :

DROIT DE RÉPONSE.

A M. Georges Ramaekers.

Au temps de la... Rousse, ah oui! peut-être n'était-il pas permis d'écrire correctement, mais, depuis lors, est venu Larousse (Pierre), et même aussi Van Hollebeke, ce dernier, auteur d'une grammaire française où vous trouverez, au paragraphe 430 une bonne recette pour l'ignorance qui vous mine. (1)

Mais soyez plutôt tout yeux, M. le colporteur de « blond d'azur » et « d'azur blond » — et aussi, malheureusement, de fumier potachique — car voici la bonne recette en question :

« **430.** Lorsqu'un nom est suivi de deux adjectifs dont
» le premier est modifié par le second, le premier adjectif
» est un véritable nom masculin singulier, et le second ad-
» jectif doit par conséquent rester invariable. Les deux
» adjectifs sont souvent unis par un trait d'union :

» Des robes	} (qui sont d'un)	} <i>bleu foncé.</i>
» Des étoffes		
» Des yeux		
» Des cheveux		
» Quand on se couche on a des pensées qui ne sont que <i>gris brun.</i>		(M ^{me} DE SÉVIGNÉ.) »

Tartigrades, donc!... Pardon tardigrades, (2) comme

(1) Nous ferons remarquer à ce gentilhomme que dans le droit de réponse ne se confondant pas le droit (?) de l'insulte, ni le droit de faire intervenir - avec intention méchante - un tiers nous avions nous celui de jeter son papier au panier.

(2) Que d'esprit Monsieur! que d'esprit! De grâce modérez donc! faut épargner les méningites à votre précieuse cervelle; car quel deuil ce serait, Bon Dieu! dans les lettres belges, si jamais lui prenait fantaisie à la dite cervelle de divaguer, hors votre boîte crânienne, vers les âmes régions du blond-azur!

vous dites si bien, ah! oui Monsieur, vous en êtes assurément de cette grande famille! (Ici nous **supprimons** une page « d'esprit » à l'adresse d'un tiers. M. Arthur parle de notre ignorance, mais oublie qu'en ce qui concerne le droit de réponse, tout comme dans sa réponse... à côté de la question, il fait preuve d'une crasse malice).

Je vous somme, en vertu du droit de réponse (*sic*) d'insérer **intégralement** cette lettre en le prochain numéro, à l'endroit même où vous m'avez si spirituellement (1) attaqué.

ARTHUR TOISOUL.

Ainsi donc, pour nous prouver que très réellement l'azur (synonyme, en français, de **bleu-de-ciel**) est **blond**, la vaste intelligence qui a fait cette précieuse découverte nous renvoie... au paragraphe 430 de la grammaire de M. Van Hollebeke.

Si après ça, vous n'êtes pas convaincus que du **bleu** c'est du **blond**...

*
* *

Petite fable dédiée à M. Gribouille

Quand l'absurde est outré l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur
Renchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

J. DE LA FONTAINE.

(Dans l'atelier). *Le peintre* : — Eh bien, mon bon, que dis-tu de ma jeune nymphe pour le prochain salon?

L'ami : — Mais, malheureux! tu lui as fait des cheveux bleus!

Le peintre (furieux) — Ça, ça du bleu! mais soyez donc tout yeux Môtsieu! c'est du blond vous dis-je, et du blond d'azur encore!

L'ami (ahuri) — Hein?

(1) Trop du moins pour votre esprit, cher Monsieur, puisqu'il n'a rien compris à notre critique.

(Cramoisi, le peintre s'élançe vers un tiroir, en retire la grammaire de M. Van Hollebeke et s'écrie :)

« Ah vous doutez, faut-il donc une bonne recette pour l'ignorance qui vous mine, môsieu! une preuve écrasante, eh! bien, lisez là!!

L'ami (lisant) § 430 : Lorsqu'un nom est suivi de deux adjectifs...

UYLENSPIEGEL.

Les Livres

EN SYMBOLE VERS L'APOSTOLAT

par *Max Elskamp*

Lacomblez, éd., Brux.

Le triptyque de la Louange à la Vie, selon l'Amour, l'Espérance et la Foi, s'achève par « *En symbole.* » La source de l'inspiration première du poète est la Religion.

En elle il a puisé cette divine candeur du verbe, dont il semble qu'à lui seul Elle ait, en récompense sans doute de sa grande foi, révélé les précieux secrets.

Oh! les petits vers naïfs, inachevés dirait-on, à l'allure drôle et découvrant des horizons charmeurs!

Dans leur forme archaïquement moderne ils ressuscitent la vieille chanson d'Antan; son livre c'est en effet :

*les ornements de tout son cœur
dits en le simple et vieux langage
qui nomme les saints par leurs fleurs.*

Ah! les litanies, les églisettes de Flandre! les canaux! les carillons! tout y est.

Mais surtout ses matelots! « ses bons cousins les pêcheurs » ainsi qu'il les appelle.

*Et lors chantez, Sainte Cécile
Et dites nous en fêtes claires
Jésus acquis aux gens de mer,
lors, hosanna, Sainte Cécile,*

*.
Car déjà les flots en concert
Disent aujourd'hui mes paroles,
Et les voiles font des étoiles
à Christ en marche sur la mer.*

Il y a des choses exquisés dans ce livre, des cantiques à citer en entier :

*Marie pleine de grâce ! Étoile de la mer !
Car ma route est finie et voici mon pays
Avec l'air peint en bleu au-dessus de mes villes
Comme si l'on vouait tout le ciel à Marie.*

Pour louer la vie, le poète s'adresse aux cinq sens, avec une simplicité de texte évangélique :

*Mais joie de mon cœur réjoui
Elle est si bonne cette année
Mais joie, pour la faim, j'ai des fruits.*

*.
Comme aux fêtes ici l'on mange
Les jeunes à côté des vieux
Pour que vos cœurs n'aient plus de doute
Et que les mots que je vous dis
Soient vraiment ceux que l'on écoute.*

Las ! voici la fin du livre admirable !

S'écartant soudain de la note coutumière, la religion de l'artiste se réveille fièrement à la pensée que le crétinisme incroyant bavera sur son chef-d'œuvre :

*Car, à présent c'est en pâture
Mon âme à tous et sans merci
Pour les pauvres mots que j'ai dits
Dans ma croyance aux joies futures,*

Déjà entend-il d'avance :

... les bouches haut qui s'exhortent

à rire, dans leurs entretiens,
de sa foi simple qu'on apporte
à Pilate qui, sous sa porte,
l'ayant jugé, lave ses mains.

Plus triomphale est la strophe du III^e cantique aux
mains :

*Et lors voici sur mon église,
Au milieu des oiseaux de joie,
Ma tour, enfin, avec sa croix
Chantant sa foi sur mon église.*

Oui, Max Elskamp se peut à bon droit enorgueillir de
son : « travail où tout est bien, depuis le toit jusqu'aux
assises. »

Honneur à l'écrivain qui a enrichi de *En symbole* les
lettres belges en honorant la foi catholique.

Son livre ne s'analyse pas, il se sent.

P. M.

PAR LES CHEMINS

par Paul Arden.

Lacomblez, éd., Brux.

De menues historiottes cueillies de ci de là ; trop sou-
vent peut-être le dénouement n'est... qu'en lacunes. Peut-
être aussi le style n'est-il pas assez travaillé ; pourtant le
livre de M. Paul Arden n'en contient pas moins de petites
pièces admirables, tel *Le Déserteur* et *Les adieux de la St-
Pierre* ; comme morale, ce dernier conte est un peu repro-
chable. En lui se synthétise — malheureusement, disons-
le — les qualités maîtresses de l'œuvre : la vie, l'obser-
vation, et surtout le décor wallon de la scène.

Espérons retrouver bientôt M. Paul Arden dans une
œuvre plus personnelle et dès maintenant souhaitons
bonne venue à la *Vie littéraire* que l'auteur de *Par les
chemins* va bientôt publier avec quelques confrères de
wallonie.

G. R.

REÇU :

Les journaux

Durandal (Bruxelles), numéro d'avril, avec un excellent article de Pol Demade sur Huysmans.

La Chronique estudiantine (Liège), nos 14 et 15.

La Revue littéraire indépendante (Genève) n° 2.

Le Caducée (Anvers), n° 5. Bien reconnaissants pour l'article si bienveillant sur *La Lutte*.

La Justice sociale (Bruxelles), nos 15, 16 et 17. Au n° 15 une très juste et préemptoire réponse à la question : Pourquoi une fédération démocratique autonome?

Les Temps nouveaux (Paris), nos 1, 2, 3, 4, 5. Pleine de déductions très... suggestives cette notule du n° 3, sous l'article d'Elisée Reclus, l'*Anarchie*. « Le travail que nous publions devait former le sujet d'une conférence qui devait être faite, l'année dernière, dans un *loge maçonnique*. »

L'Escholier (Bruxelles), n° 14. Bravo Cimmy! tapé ça!

Essais de jeunes (Toulouse), mai n° 6. Une fois de plus Maurice Magre s'est montré bien digne de soi dans son admirable pièce : *Poète*.

Galerie contemporaine (Bruxelles), publication biographique récente, magnifiquement illustrée; texte de Georges Bosterhaut. Brillante carrière au nouveau né!

Les livres :

De Max Elskamp : *En symbole vers l'apostolat*.

De Jean Delville, l'artiste peintre de mérite et l'écrivain des « Horizons hantés » : *Dialogue entre nous*.

De Paul Arden : *Par les chemins*.

De Henri Maubel : *Ames de couleur*.

De Th. Braun : *Le congrès des poètes*.

De Victor Remouchamps : *Vers l'âme*.

De F. Sevrin : *Un chant dans l'ombre*.

(Compte-rendu de ces quatre derniers ouvrages au prochain).

Nous pouvons dès à présent annoncer pour notre numéro **double** du mois de juillet la collaboration de notabilités littéraires belges et françaises.

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : **G. RAMAEKERS**

Belgique, 5 francs l'an. — Etranger, port en sus (5 fr. 60)
50 centimes le numéro.

ANNONCES : 20 centimes la ligne — Réclames à forfait.

BRODERIE ARTISTIQUE

Jeune homme désire donner des leçons de BRODERIE D'OR. —
S'adresser pour conditions, rue du Cercle, 8, Etterbeek-Bruxelles.

IL SERA RENDU COMPTE de tout ouvrage dont un exem-
plaire sera communiqué à la Rédaction.

La LUTTE est en vente :

A **Bruxelles**, chez La Rose, rue des Paroissiens;
chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue de Longue-
Vie, etc.

A **Gand**, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A **Liège**, chez Gnusé, rue du Pont d'Ile, 51.

A **Louvain**, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A **Paris**, chez Chérié, Boulevard Montparnasse, 166.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

Ce n° double : 50 cent.

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.



Sommaire:

- Crépuscule . . . G. Rodenbach
Vers les couchants. Léon Rycx
Capoue . . . Ch. Fuster
Les yeux. . . G. Bième
Illusions. — Danse
macabre . . . A. Cousin
Profession de foi d'un
chrétien-occultiste J. Delville.
A propos du livre de
J. Bois. . . J. Huysmans
Les mendiants . . P. Mussche
Le sphinx du Nil . G. Ramaekers
Solitude . . . F. Ansel
Les Livres . . . La Lutte

Paraît chaque mois.

Rédaction et administration :
15, place Van Meyel, Bruxelles

Bruxelles

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIERS

A présent que le temps des expositions est passé, nous nous proposons de donner en place des compte-rendu défectueux quelques « instantanés » de nos maîtres, peintres, musiciens ou sculpteurs. Nous ouvrons la série par :

ALFRED VERWÉE.

Tous ceux qui s'intéressent quelque peu aux productions picturales belges n'ignorent certes pas ce nom.

Elève de son père Louis-Pierre Verwée, artiste lui-même, Alfred Verwée se sentit bientôt une disposition toute spéciale pour la peinture des animaux.

A l'époque de ses débuts un changement dans les tendances de son art commençaient à se manifester chez nous; les goûts se tournaient vers l'observation scrupuleuse, plus qu'auparavant, des beautés rustiques.

Peu peindront jamais avec autant de vigueur et de réalisme nos superbes chevaux des Flandres, les grands bœufs blancs et roux de nos fertiles glaises flamandes.

Alfred Verwée excelle aussi dans le décor où *vivent* sur ses toiles ses bêtes de labour. Ainsi, il donnait à Bruxelles en 1863, *Animaux dans la prairie*; à Paris en 1874, *Attelage de bœufs dans une ferme*; à Paris encore en 1878 *Etalon flamand, Bords de l'Escaut et le Verger*.

Ces titres de quelques uns de ses meilleurs tableaux l'attestent assez. Même il exposa des paysages où les animaux étaient secondaires. Là surtout il se révéla paysagiste aussi consommé qu'animalier.

A Bruxelles en 1868 : La maison en Flandre; à l'exposition artistique de 1880 : L'embouchure de l'Escaut, la Meuse à Dordrecht en Zélande. Coin de Prairie en Flandre et les chardons à Paris (1882 et 1883). Le beau pays de Flandre au musée de Bruxelles (1884).

La maison d'art, avenue de la Toison d'Or, expose encore une excellente toile du maître.

Alfred Verwée est né à Bruxelles, en 1838.

PICTOR.



CRÉPUSCULE

*Le soir tombe ; le vent tièdit, édulcoré
Par la calme fraîcheur des pièces d'eau voisines ;
On sent dans l'air du lilas neuf et des glycines,
Tandis qu'un astre vieux, d'or détérioré,
Emerge, puis un autre un peu moins incolore...
Or les jeunes étoiles ont aussi jailli ;
Alors, honteux du premier astre trop vieilli,
Voilà le ciel soudain qui le réincorpore !*

GEORGES RODENBACH.



Vers les couchants

A un poète préraphaélite.

*Dans la blancheur insigne et candide des lys
O poète, ton rêve erre et se divinise
Et vers les couchants d'or dont la splendeur s'irrise
Nage dans la douceur chaste des cieux pâlis.
Ton rêve dans la paix de l'ombre solennelle
Rode au seuil des couchants, dont le voile embrasé
Te cache le pays d'où tu vis se dresser
La vision tenant tout bonheur sous son aile.
Et ton cœur s'est ancré dans l'inlassable espoir,
Et tu vois resplendir des gloires et des palmes
Dans la sérénité sainte des couchants calmes,
A l'heure de prière et d'extase du soir.
Et quand viendra le jour où s'éteint toute chose
Ton âme s'en ira par les feux du soleil,
Par delà les splendeurs de l'occident vermeil
Où dans l'apaisement tout rêve se repose.*

LÉON RYCX.

CAPOUE

*Lorsque, avec la victoire en selle,
Le butin lassant le cheval,
A Capoue où l'or étincelle
Où l'ardente pourpre ruisselle,
Vinrent les soldats d'Annibal,
Le rouge du vin à la joue
Chacun pilla, dormit, mangea
On les imite, on chante, on joue :
Dans les délices de Capoue
Notre race est ivre déjà.*

*Vivat ! Ils ne songeaient plus, certes,
Aux épieux aigus des Romains
Aux dures misères souffertes
Dans les solitudes désertes
Où la neige brûlait leurs mains !
Oh ! la ceinture qu'on dénoue
Aux sons clairs du rire éclatant !
Oui... Mais le char tournait sa roue...
Dans les délices de Capoue
On oublie — et le mort attend.*

*Le char du Destin qui se venge
Descendait sur eux dans la nuit.
Pas d'armes ; on se vautre, on mange ;
Soudain quelle clameur étrange !
Les soldats d'Annibal ont fui.
Aux feux des torches qu'on secoue,
Le lâche et misérable sang,
Le sang gâté fait de la boue...
Dans les délices de Capoue
Nous rions, et le char descend.*

CHARLES FUSTER.

LES YEUX

Dans le jardin des morts plane un lourd silence de recueillement.

Lescyprès mornes penchent vers la terre grise comme des vieillards leurs fronts chargés de tristesse, et dans leurs branches qui pleurent, le vent doucement gémit chantant les élégies des morts. Tout est sombre. Je vais frôlant les mausolées, m'arrêtant à chaque bruissement de feuilles mortes sous mes pas, écoutant avec épouvante le hululement lugubre des hiboux qui de leur envol noir raient le ciel gris... Des frissons comme des lanières me cinglent le corps... J'ai peur, seul dans ce jardin qu'habitent les fantômes, où l'on entend gémir les âmes des trépassés, où le moindre bruit semble un appel d'outre-tombe. Et je vais toujours, haletant, m'accrochant aux grilles, cherchant sa tombe à Elle... car c'est pour elle que je suis venu. Oh! la revoir! Voir seulement la place où on l'enterra! Ne viens-je pas tous les soirs depuis huit jours... huit siècles! hélas! Alors que tout dort, que tout repose. Je viens, moi l'amant, sous le voile épais des ténèbres, lui demander si elle, aussi, immobile, repose, si la couche dure et froide de terre humide ne blesse pas ses membres délicats, ses chairs roses et tendres comme un bijou de rêve. Loin des miens, loin de tous, qui tâchent de me distraire, de m'enlever à ce deuil, abîme insondable où je m'affale, je reviens... On veut que je l'oublie! Jane... que je comble la place qu'elle avait prise dans mon cœur où maintenant béant est un vide affreux qui me torture, me cause une douleur atroce... On veut que j'en aime une autre.. Sacrilège! Arrière tentateur! Je le lui ai promis : je n'aimerai jamais qu'Elle... Je ne veux pas être parjure.

Et je vais toujours, un poids énorme comme une montagne sur le cœur, je vais cherchant parmi les tombes la sienne.

Je la revois comme en rêve : la rutilante toison de ses cheveux tombant en une ondulation de blés mûrs sur la candeur liliiale de son cou de cygne, ses formes marmoreennes de vierge grecque s'esquissant en une nébuleuse et artistique apparition de fantôme, la diaphanéité rose de ses chairs d'où, comme des bouffées d'encens pur d'Arabie, s'échappent et montent en mon cerveau qu'ils emplissent et grisent, des effluves d'ivresse chaude et affolante. Et ses yeux, dans lesquels comme en les lacs orientaux l'azur est tombé, ses yeux plus bleus que le bleu lotus, brillants et doux, m'attirent... me fascinent...

Je la revois comme en rêve, faisant une tache blanche dans le ciel gris.

Et je vais toujours, les yeux rivés à ma vision, un poids énorme comme une montagne sur mon cœur brisé, je vais cherchant parmi les tombes la sienne.

Tous les cyprès sombres dans le cimetière chantent de lentes symphonies, de célestes harmonies de harpes sous les doigts effilés du vent et c'est sa voix qui pleure ainsi des notes cristallines assourdies, vêtues de crêpe... les cyprès chantent mon deuil... Les roses que j'ai aperçues ce matin encore belles et fraîches levant orgueilleusement vers le ciel leurs têtes de reines orientales, maintenant baissent vers la terre grise leurs fronts tout pleins de navrances muettes inconsolées et pleurent des larmes comme des perles... les roses aussi pleurent mon deuil... Le ciel hier si bleu en la magnificence irradiée de son soleil d'été, s'est couvert d'un vaste manteau noir sur lequel apparaissent comme des larmes d'argent, rares et funèbres quelques nuages blancs... le ciel aussi porte mon deuil.

Et la vision extatique, à laquelle se rive comme au pied du forçat sa chaîne, mon regard fasciné, grandit... C'est

Elle... Oh ! c'est bien Elle cette apparition fantastique aux blancheurs d'aube, encadrée de nuit. Elle étend vers moi ses bras modelés comme ceux d'une nymphe, je revois son sourire aimé perlé de nacre... Je cours...

Plus rien...

Je l'ai vue redescendre là... là... oh ! cette tombe fraîchement remuée ! C'est là qu'elle dort... Dieu lui avait permis sans doute de se montrer encore une fois à moi dans le vague de l'espace comme une buée lumineuse qui s'élève de la terre pour y retourner ensuite... Elle a pu franchir les portes infranchissables, briser les liens de la tombe que brisent de rares âmes privilégiées, venir se bercer aux cantiques mélancoliquement tristes, doux quand même, des fleurs du cimetière en laquelle passent les âmes des trépassés. Elle savait que j'allais venir. Je le sens. Son âme aimante ne m'a pas quitté. Ce que je pense en mes rêves de joies ou de désespérances, elle le pense avec moi... Elle veut encore ce que je veux... Elle aime encore ce que j'aime.. Les longues promenades que nous faisons ensemble dans la solitude charmeuse des grands bois, à l'ombre des grands chênes géants, écoutant religieusement les séraphiques mélodies des oisillons trillant dans la ramée des notes cristallines et vibrantes, alors que sous un ciel d'azur tendre nous nous aimions, brisés de baisers affolants, elle les refait encore avec moi ; mais le décor hélas ! n'a plus la magnificence des beaux jours : les cieus sont mornes et gris... les cyprès pleurent près de nous, les oiseaux... Dieu ! ce hululement lugubre des hiboux qui de leur envol noir raient le ciel gris !...

Et c'est là qu'elle a disparu... la tombe impitoyable a réclamé sa proie... elle est allée docile en sa tendre âme d'enfant reprendre sa place dans sa bière, sous la terre froide et humide... et c'est là qu'elle a disparu ne laissant à mon âme avide de souvenirs désespérantes rien... rien... rien...

Mais là... près de la croix de bois où est écrit son nom... là où sa tête de vierge repose... qui me regarde ainsi?... Dieu! ses yeux.. ce sont ses yeux.. ses yeux plus clairs que les lacs orientaux où l'azur est tombé, plus bleus que le bleu lotus... ses yeux qui me regardent avec toujours la même douceur compatissante de mes désespoirs.. ses yeux qui brillent comme des tisons ardents, comme deux braises bleues aux clartés séraphiques... ses yeux radieux, souriants, adorables en leur attirance magique...

Oh! cette fascination!...

Bah! tant pis! je serai sacrilège, je violerai le sanctuaire tombal... j'enlèverai à la mort ce qui lui appartient. Je les veux, ces yeux, ils sont à moi, je les veux... je les veux, vous dis-je!

Lentement, mes genoux marquant leur empreinte sur la terre molle et fraîche, la tête en feu je me baisse, et d'un geste fébril, automatique, inconscient de machine, je les saisis et je porte à mes lèvres qui s'y collent en un paradisiaque baiser ces deux yeux qui sont à moi...! à moi...! à moi...!

Arrière! vous autres, les fantômes damnés qui dansez autour de moi une sarabante échevelée, arrière!... les lueurs infernales de vos yeux de démoniaques m'aveuglent et me font mal... Ah! les voilà maintenant qui resserrent le cercle... ils avancent vers moi leurs mains pâles et osseuses que terminent des griffes... Arrière! vous ne les aurez pas les yeux de ma bien-aimée, ces deux joyaux qu'elle m'a laissés pour que je les regarde et que je les adore, et que je puisse me mirer dans leur azur tendre...

Arrière! que je me fraie un passage...

Et fou, hatelant, la poitrine oppressée comme du poids d'une montagne je m'élançai à travers la horde des forcenés qui me poursuivent avec des cris comme des lugubres hululements de hiboux... Je cours tenant toujours sur mes lèvres assoiffées ces deux yeux bleus en un paradi-

siaque baiser qui me grise et fait monter à mon cerveau des buées chaudes et affolantes... Je cours, n'entendant plus rien que les gémissements du vent dans les branchées, ne voyant plus rien que du bleu, du bleu partout qui m'environne et m'auréole, ne sentant plus rien que mon cœur qui bat... qui bat... précipité.

Et j'arrive, le corps suintant la sueur, dans ma chambre où sous la lueur pâle d'une veilleuse qui tremblote et semble pleurer, je vais savourer à nouveau le plaisir immense de sentir par tout mon corps la commotion douce de ce regard électrique, de ce regard tout bleu...

Je regarde et... Dieu! je deviens fou... là dans ma main je tiens serrées étroitement deux fleurs... non ses yeux... ses yeux vous dis-je... deux fleurs... deux pervenches...

GASTON BLÈME.

Illusions

Les fruits du passé, mûrs d'ombre et de songe
Pendent et tombent
Un à un et un encore.

Henri de Régner.

A MADAME H. F.

*Les rêves, les songes d'or,
Sur la jeunesse succombent
Se bercent très lents puis tombent
Un à un et un encor.*

*Illusions, votre essor
A peine un instant surplombe
Et puis, dans l'oubli retombe,
Ce vieux reste du trésor.*

*Mais quand s'avance la mort,
Que sa griffe vous détord ;
Dans les vergers illusoires,*

*Les rêves, les songes d'or,
Tombent, beaux fruits dérisoires,
Un à un et un encor.*



DANSE MACABRE

A GEORGES RAMAEKERS.



*Trois squelettes sur des tombeaux
En cadence sautent et dansent,
Se magnifient et s'encensent
D'une vieille pourpre en lambeaux.*

*A leurs doigts, macabres flambeaux,
Se tordent, rouges, se condensent,
S'éclaboussent et se dépensent
Des crinières de feux beaux.*

*Deux tibias qui vont râclant,
Forment leur orchestre râlant ;
Les os, castagnettes claquantes*

*Y mêlent leur clair crissement
Et les mâchoires craquetantes
S'entrechoquent joyeusement.*

ALFRED COUSIN.



Profession de Foi d'un chrétien-occultiste

Réponse à M. G. RAMAËKERS.

Mon cher Confrère,

Votre réponse à ma lettre est trop grave pour que je la laisse passer sans protester, en toute cordialité, contre ses insinuations et ses arrières pensées déplorables. Soyez tranquille, je ne vous cherche pas querelle, mais je dois cependant vous faire comprendre combien est grande la responsabilité de vos paroles. Je vous pardonne, d'ailleurs, d'avoir été beaucoup trop loin. Vous n'étiez pas calme au moment où vous écriviez ces lignes(1), et un homme qui n'est pas calme est toujours sur le point de se tromper, malgré lui. La polémique exige un tact particulier sous peine de la faire dégénérer en pugilat verbal, c'est-à-dire en coups de poings littéraires. Il y a du vertige à l'état latent dans la polémique, et vous avez cédé à ce vertige. Dès que les nervosités éclatent, la discussion se trouble, s'encolère, prend le caractère de la combattivité et le polémiste n'est plus qu'un instinct qui veut à tous prix tomber son partenaire. C'est un peu votre cas, permettez-moi de vous le dire. Votre réponse intitulée « Rose-Croix et Orthodoxie » est un coup d'épée dans... le vide (2). Vous avez cru un moment que j'étais le diable et que

(1) Je suis fort contrarié pour M. Delville, que la "seconde vue" dont il jouit en sa qualité "d'initié" ne lui ait pas permis d'évoquer "mon image astrale" tandis que j'écrivais ma réponse à sa lettre. Il m'aurait aperçu fumant, paisible, mon cigare, et je puis en toute franchise affirmer, que de nous deux lui seul était "enflammé".

(2) C'est vous qui le dites, cher Confrère, mais la réfutation en est encore **totale**ment à venir, ne l'oublions pas.

vous étiez Saint Michel, toute proportion gardée entre ces éternels adversaires et nous, n'est-ce-pas? C'est au nom du catholicisme et du christianisme que vous m'excommunier, si j'ose ainsi m'exprimer! Votre orthodoxie est vraiment implacable et vos rigueurs n'ont aucune base solide(1). L'Église, cher confrère, ce n'est pas vous... Vous n'avez pas le droit de jeter de la poussière dans mes yeux pendant que, agenouillé fervemment devant Elle, je contemple ses Splendeurs et ses Puissances(2) j'ai sou: i avec bonté à la lecture de vos admonestations, parceque je vous savais dupe de votre passionnalité. Ignorant totalement — c'est compréhensible! — les vérités de la science occulte, vous deviez m'accuser de sorcellerie et de satanisme un peu comme font nos grand-mères dès qu'elles entendent prononcer le mot *magie* (3). Il est vrai

(1) Pardon, mais je n'entends pas bien ce que vous entendez par " mes rigueurs ". Eussiez-vous préféré que je dise à nos lecteurs : M. Delville nous propose à croire : la *métempsyose* et la *nécromancie*. Vous savez comme tout le monde que ce sont là d'énormes hérésies. Seulement, comme je ne veux pas contrarier M. Delville je vous dis que ce ne sont pas des hérésies "? C'eût été moins " rigoureux " sans doute, mais peut être pas aussi logique.

(2) N'intervertissons pas les rôles je vous prie, cher Monsieur, Vous m'avez spontanément envoyé — ce dont je vous remercie — une lettre et votre livre. J'ai jugé le tout selon ma conscience; j'ai dit : "sous un catholicisme apparent, l'entière bonne foi de M. Delville cache dans ce qu'elle lui fait écrire des monstruositées Cent fois condamnées comme la *nécromancie* et la *métempsyose*. Méfiez-vous, lecteurs, de la " poudre aux yeux " prétendument " catholique " de MM. les Rose|Croix ".

C'était user de mon droit; bien plus, c'était acquitter un devoir. Bien au regret si cela vous gêne, mais vous n'avez pas vous, cher confrère, le droit de me le reprocher.

(3) Ce qui est moins compréhensible c'est que vous sembliez ignorer St-Augustin, qui — pour n'être pas "une grand'mère" a écrit là-dessus tout un chapitre dont l'en-tête seul serait fort à méditer par vous : " *De impietate artis magicæ, quæ patrocinio nütitur spirituum malignorum* " (Civ. Dei. Liber VIII Cap. XIX.) Je crains fort que

que c'est un domaine inconnu qui a le don de faire travailler d'une manière bizarre les imaginations les plus orthodoxes et les plus athées. La Rose†Croix, la véritable Rose†Croix, celle qui mêle à sa science spiritualiste la gloire christiannique, n'a rien de commun avec les *satanisants* parmi lesquels vous me classez si aveuglément (1). Luther, le premier anarchiste, n'a jamais été Rose†Croix; il appartenait à une secte d'illuminés qui ont volé les symboles sans les comprendre, n'étant pas *initiés*. Pour le Rose†Croix, toute révolte de l'esprit humain contre l'Église sera fatalement frappée de succès *négalif*, c'est à dire que les courants dirigés contre le Dogme chrétien se retourneront contre les rebelles. La révolution française, l'œuvre franc-maçonnique a été un exemple foudroyant... Les sinistres idiots de la Franc-maçonnerie (2) qui se disent Rose†Croix se contredisent d'une manière hilarante, avouez-le, attendu qu'ils ont comme symbole dogmatique la Croix, la mystérieuse et collossale racine de la Vérité chrétienne! L'immense malentendu qui sépare les catholiques des véritables Rose†Croix consiste en ceci : le mysticisme veut l'absorption totale de l'Humain dans le Divin, ce qui équivaut à nier le droit humain au nom du droit divin; le mysticisme croit à tort que la foi doit détruire la raison

vous n'alliez encore "sourire avec bonté" en me voyant invoquer l'autorité de Saint Augustin que, sans doute, votre "compassion rosi-crucienne" traite de "pauvre grand homme" ainsi que le fait Eliphas Lévi (ou si vous aimez moins : A. L. Constant, prêtre interdit). Pourtant je dois vous avouer que je préfère quand même un tantinet à l'autorité d'un défroqué, celle de ce Père de l'Église.

(1) Oui, faut-il que je sois bien aveugle pour avoir estimé blasphèmes et bavements de démoniaque les pieuses oraisons du **ROSE-CROIX** Stanislas de Guaita, que je citais en finissant!

(2) "Sinistres idiots" donc aussi : Eliphas Lévi et Papus vos docteurs-ès-kabbale, tous deux (je vous défie de me réfuter) chevaliers kadosch 33^e deg. de la F. M. universelle!!!

et il a commis des abus antichrétiens. « *Tout esprit qui divise le Christ est un esprit de l'Antechrist* » a dit un grand hiérophante chrétien. Le Rose†Croix fait siennes ses hautes paroles, parcequ'il sait que Jésus-Christ est l'archi-type de l'humanité régénérée, la divinité rendue humaine, et qu'il est impossible de séparer l'Humanité de la Divinité, le Verbe s'étant fait chair. Le principe de l'individualité ne doit jamais être violé, car nulle part dans le dogme de l'Incarnation la liberté de l'intelligence ne subit une entrave. Nulle part, Jésus n'a maudit la science, si ce n'est la fausse philosophie négatrice de Dieu, et la Rose†Croix, mon cher confrère, c'est la science des sciences, celle qui démontre expérimentalement l'évidence des miracles bibliques et évangéliques, c'est à dire qu'elle prouve aux mécréants la possibilité de l'Au-de-là en action en ce monde. Il n'y a rien d'occulte qui ne doive être manifesté a dit Jésus, et ce qu'on se chuchotait à l'oreille doit être crié sur les toits. N'est-ce-pas le Sauveur qui a dit : « *la lumière n'est pas faite pour être enfouie sous le boisseau, mais il faut la placer sur le chandelier afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison!* » (1) Comme l'a très bien dit Papus, un savant (2) dont vous avez tort de ne pas étudier le spiritualisme, la maison de l'humanité c'est le monde, le chandelier c'est la science, et la lumière c'est la raison vivifiée et immortalisée par la foi. En vérité, mon cher confrère, je vous le dis, vous ignorez autant les profondeurs de l'Église, ce qui est

(1) Tiens, tiens, tiens, mais il me semble que ceci contredit "quelque peu" ce qui se trouve imprimé en toutes lettres dans votre *Dialogue* (p. 52) :

"La magie est cette science qui donne à ses adeptes une investiture mystérieuse... Empire définitif de la suprême élection, ELLE NE LAISSE ENTRER dans ses palais de lumière QUE LES ÉLUS de la perfectibilité... " (??)

(2) Pardon, un "sinistre idiot" ; vous l'avez dit vous même il n'y a qu'un instant. On ne se contredit pas à vingt lignes de distance!

derrière le Voile que les profondeurs de la Rose†Croix, son annexe. Toutefois je tiens à le proclamer, moi catholique, chrétien, j'affirme que l'Église et la Haute science sont indissolubles. Laissons de côté ce vilain mot de « *satanisme* » je vous prie, qui est synonyme de folie. En effet les quelques rares fous adorateurs de la forme abstraite du mal (1) n'ont aucun rapport, croyez-moi, avec la *Sainte Magie*, cette puissance merveilleuse qui affranchit l'être des passions de l'âme et du corps pour lui rendre les pouvoirs dont Dieu l'a doué.

Aux négateurs de l'Au-de-là, positivistes, matérialistes, athées, la science magique donne un démenti formel en démontrant les vérités éternelles que le Christ, le plus surhumain des *initiés*, puisqu'il est la personnalisation de la lumière Divine en ce monde, formula indestructiblement. Quel « *satanisme* » est donc celui qui prend la défense de Dieu et de l'Église, je vous prie?(1) En réalité, le satanisme, c'est le renversement de la logique universelle et des lois naturelles du monde. L'anarchie, le socialisme, la sorcellerie, le fanatisme, sont les seules formes du satanisme, tandis que la Magie, qui vous épouvante si étrangement, si enfantinement, est l'opposé antogoni-

(1) Oh! oh! Voici qui mérite mémoire. Adorer Lucifer-Satan (ces deux noms sont synonymes) ce n'est donc pas adorer une *réalité, un être*, mais seulement « une abstraction ». Ce qui veut dire, au fond, la « petite hérésie » suivante : Satan n'existe pas d'une façon concrète. Satan *n'est pas*.

Elle est bien belle « l'orthodoxie » de MM. Les Rose Croix !..

(2) Tous les *satanismes*, cher confrère, y compris la F. . M. ., prennent la défense de *leur* faux-Dieu commun Satan-Lucifer et de *son* « Église » ; tous s'arrogent le nom de *catholiques* (auquel entr'eux ils attachent le sens purement étymologique de : *universels*) pour en faire un piège à gogos. — Voudriez vous bien dire de ma part à l'ombre du F. . M. . Eliphaz Levi, quand vous l'évoquez, que ces « trucs » là on les connaît à *La Lutte* et que ça ne prend pas.....

que (1). Vous confondez toujours les mages avec les malades, les déséquilibrés que sont les sorciers, de même que les docteurs de l'Église officielle conspuent les mages avec une sottise intolérable (2). Cependant, quels furent les premiers adorateurs de Jésus? Des mages. Le divin berceau du christianisme, par l'intermédiaire de la Providence, fut consacré par des *initiés*; ils offrirent à l'Enfant Rédempteur l'image des puissances magiques. Ils étaient astrologues; ils professaient donc la Magie puisqu'ils étaient les représentants de la Haute-Science. Il y a donc lieu de s'étonner pourquoi l'orthodoxie catholique tolère la présence de ces Mages dans les peintures et les sculptures, ornements pieux des églises. (3)

Au fait, voudriez vous bien me dire, mon cher confrère, quelle différence existe entre votre catholicisme et le mien? Je serais curieux de vous voir démontrer logiquement lequel des deux est le plus près de la vérité, le plus conscient de la vérité. Sur quoi vous base-

(1) La magie, cher Monsieur, ne m'épouvante nullement; si peu que j'ose dire tout haut aux Eliphaz Levi et aux Papus, les mages du XIX^e siècle, ce que St-Kardagh, préfet d'Assyrie, disait déjà aux mages du IV^e, dont la haine lui valut la suprême gloire du martyr: "*Claudite os vestrum, immundi et abominandi ministri Satanae. Taisez-vous, immondes et abominables ministres de Satan*".

(2) "L'Église cher confrère ce n'est pas vous" et j'aimerais vraiment bien savoir de quel droit, à quel titre vous insultez, "avec le tact que demande la polémique", ceux dont Jésus a dit: "*Qui vous méprise me méprise*". Vous croyez-vous Pontife par hasard?

(3) D'abord cela n'est *pas du tout* prouvé. *Mage* veut aussi dire, même en français, "lieutenant du Sénéchal". — Admettant même votre hypothèse, Monsieur, votre conclusion n'est pas logique. Les Mages (dans le sens cette fois d'*astrologues*, de *prêtres du pyréisme*) qui cherchaient Dieu dans la sincérité de leur cœur ont eu les yeux désillés aux pieds du petit Enfant de Bethléem, qui, fugitif, allait bientôt sur son passage *renverser* les simulacres occultes de l'Égypte (votre terre de prédilection), aux pieds de "*l'Agneau dominateur de la pierre du désert*". (ISAÏE.)

riez-vous? Vous, vous faites vos devoirs de chrétien : vous assistez à la Sainte Messe, la confession purifie votre âme et la Communion vous rapproche de Dieu. Moi, je fais la même chose, intégralement. Mais, en plus de mes devoirs de chrétien (1) j'étudie et je professe une science qui non seulement confirme toutes les affirmations de l'Église, mais explique les phénomènes surnaturels relatés dans l'Évangile et la Bible, afin de pouvoir détruire la fausse science, celle qui attaque l'Église, ses pompes et ses œuvres. La concordance catholique avec la magie est complète. Les hommes de foi, mes frères en croyances, oublient trop souvent qu'entre la terrible absurdité des âmes fanatiques et l'orthodoxie romaine il y a place pour la *Science de Dieu* (2). Je sais que les Rose† Croix — et je sais ces choses là mieux que vous — ont restés incompris et persécutés, confondus qu'ils furent avec les *schismatiques* et les *gnostiques*. Des crimes épouvantables, perpétrés par l'ignorance et l'erreur, ces deux tisons du fanatisme, ensanglantent, hélas! les annales de l'histoire religieuse.

Trop souvent, il faut l'avouer, le Crucifix, symbole vivant de l'Amour universel, a été trempé dans le sang d'ignobles supplices au nom de quoi? au nom de l'Église, oh! colossale et monstrueuse stupidité! L'image sacrée de Jésus-Christ présidant aux arrêts meurtriers des brutes sacerdotales, voilà du « satanisme »! C'est le résultat

(1) M. Delville oublie pourtant qu'un des premiers devoirs du chrétien est d'observer ce que dit le cathéchisme touchant la "nécromancie", la "métempsycose" et le respect qu'on doit aux ministres de Dieu, "dont il trouve très humblement "la sottise intolérable" et qu'il appelle même plus loin "brutes sacerdotales".

(2) Ce n'est pas *en dehors* de l'orthoxie mais *dans* l'orthodoxie, cher Confrère, qu'il y a place, et là seulement, pour la *science de Dieu*. La théologie romaine voilà *la seule science de Dieu*. La magie n'y a rien à voir, croyez m'en.

sanguinolent de la bêtise humaine, celle qui tue parce qu'elle ignore superstitieusement(1). Les clergies qui éclaboussent de sang l'Autel et mêlent à leur foi les tragiques serments de la haine font autant la *messe noire* qu'un Docteur ou la *messe rouge* qu'un Boullan. De même ces derniers, comprenaient mal la Magie, puisqu'ils faisaient le contraire de ses purs enseignements, de même les clergies en question comprenaient mal l'orthodoxie, puisqu'elles allaient à l'encontre des prescriptions de la gloire chrétienne. Seuls ces faits que je cite suffisent à prouver la raison d'être de l'Occultisme, science des Normes, science de l'Equilibre, science de l'Harmonie.

(A suivre.)

J. DELVILLE.

A propos du livre de J. BOIS :

Le Satanisme et la Magie.

Quelqu'un de nos amis s'étant étonné de voir M. J.-K. Huysmans, le néophyte et le grand écrivain préfacer le nouvel ouvrage de M. J. Bois, nous avons exprimé cet étonnement, en le faisant nôtre, à lui-même; nous publions ci-dessous sa réponse :

Paris, 18 juin 1895.

Mon cher Confrère,

J'ai fait paraître, en effet, une préface au livre de Jules Bois, sur le Satanisme et la Magie, bien que ce volume

(1) " Qu'en termes bien chrétiens ces choses là sont dites ! " Je rapelle à mes lecteurs que c'est M. Delville Rose † Croix et " catholique ardent " qui parle, et les prie de ne pas croire parfois qu'il s'agit ici d'une citation de Voltaire ou d'Eugène Sue. G. R.

soit rien moins que catholique et exprime même des idées que je suis loin d'accepter, je vous prie de le croire.

Je le dis d'ailleurs, et à deux reprises, dans ma préface.

La question est pour moi celle-ci : mettre au jour les insanités sacrilèges des démoniaques, projeter un pinceau de lumière sur la face qui se dérobe toujours sous un voile d'ombre. Or, si j'avais attendu pour aider à cette besogne, commencée dans *La Bas*, qu'un catholique de talent abordât ces sujets, des années s'écouleraient je le pense bien, encore, et le temps presse, car le satanisme profite de cette placidité que la presse qui se lit lui assure, pour monter et s'emparer, peu à peu, de tout.

J'ajouterai que pour faire un livre documenté sur le démon et la magie, il fallait un écrivain qui consenti à travailler pendant trois ans dans les bibliothèques et dont la probité littéraire fut sûre.

Bois a rempli ces conditions ; il a de plus du talent — peu m'importe dès lors ses idées, s'il combat, en somme, avec nous, le bon combat.

Nous sommes un peu dans tout cela les francs-tireurs isolés d'une armée qui ne bouge pas ; à qui la faute ? — Croyez-vous que je n'aimerais pas mieux préfacier un livre qui fut orthodoxe ? mais, je le répète, où est-il ?

Puis, je dois ajouter qu'en dépit de toutes les erreurs d'opinions, Jules Bois est un très honnête garçon et une âme propre et, par les temps qui courent, c'est à encourager cela !

Voilà, mon cher Confrère, l'explication qui paraissait vous préoccuper de cette préface ; elle est simple, vous le voyez — et juste, je crois.

Bien à vous.

J. HUYSMANS.



LES GRANDS MENDIANTS ⁽¹⁾

*Les miséreux géants sortent du fond des bois
à l'heure où le soleil crache sa bave ultime
aux pourpres du couchant profond comme un abîme
et fait frémir soudain la nature sans voix.*

*Ils vont magnifiés sous l'astre élu qui râle
et semblent les varlets des reîtres assassins
au souvenir défunt avec les paladins
astrant les siècles noirs de leur stature mâle.*

*Ils sont venus trop tard dans ces temps avortés
leurs bras étant forgés pour des choes d'épopée,
des combats sur-humains aux taillades d'épée,
faits de rages, de cris et de glaives heurtés.*

*Quand ont les voit de loin au dolent crépuscule
toujours pérégriner par à travers les champs
on les croirait issus de terre, ces Titans
gourds, pour qui la bruyère immensément recule!*

*Superbes plébéiens, ils ont les gestes grands
de ceux là qu'on a vu clamer la prophétie
lorsqu'ils marchent sans fin vers la nuit obscurcie
carrant sa masse sombre aux horizons mouvants.*

*Marchez encor ! marchez jusqu'au pays d'aurore
où luit un clair soleil sur les labours fumants
où germent les bons grains des bons terreaux flamands
où des appels de voix vibrent dans l'air sonore.*

(1) De *Mendiants*, à paraître.

*Car il viendra le jour de justice et bonheur
quand, relevant soudain vos têtes violentes,
vous serez les gerbeurs des récoltes sanglantes,
les flambeaux d'équité brandis vers la sombreur !*

*Les justiciers sortis des rangs des prolétaires,
les fulgurants éclairs flagellant les cieux tors,
les hérauts advenus pour partager les ors,
« Révolte aux étendards et paix aux vexillaires ! »*



MENDIANTS PIEUX

A Émile VERHAEREN.



*Sous les portails muets, à l'ombre de l'église
les mendiants pieux aux oremus dolents
tiennent encor debout leurs pauvres chefs branlents
murmurant à mi voix la prière indécise.*

*Quand on les voit, le soir, aux niches adossés
leur groupe mort, baigné par la pénombre, semble
les vieux saints du portail, abattus tous ensemble
des socles de granit, et immobilisés.*

*Je pleure à savoir que, la nuit, ils s'en vont mornes
vers les taudis pouilleux perdus dans les faubourgs
s'arrêtant pour gémir au coin des carrefours
ou tombant, ventre creux, au pied cruel des bornes.*

*Leurs cris sont si profonds qu'ils n'ont plus rien d'hu-
que des gens effrayés entr'ouvent leur fenêtre, [main.
pour distinguer, là bas, ce que pourrait bien être
cette chose sans forme et qui s'agite en vain.*

*Car parfois l'un d'entr'eux, crève là dans les fanges
pauvre gueux, affamé de pain et d'oraisons
ne sachant que râler et prier en frissons
vers le Dieu de Bonté pour l'envoi de ses anges.*

*Vous qui priez, soyez heureux, soyez bénis
soyez ceux qu'on attend pour parer au supplice,
car vous avez aussi revêtu le cilice
des pauvretés. Priez pour vos frères bannis !*

*Priez, seule la Foi pourra sauver vos frères.
A genoux ! à genoux ! soyez les résignés,
les doux à qui les pleurs ne sont pas épargnés.
ceux qui courbent, hélas en vain, leurs fronts austères.*

*Quelqu'Un compte, là haut, vos larmes d'ici bas.
Il sait vos deuils peïnants. Il sait la joie absente.
Mais priez pour qu'un jour la mort soit moins poignante
car vous n'irez au Ciel, qu'en ne maudissant pas.*

PAUL MUSSCHE.

Le Sphinx du Nil ⁽¹⁾

A Jean Delville.

Les idoles de l'Egypte seront
renversées devant le Seigneur.
(Isaïe, XIX, 1.)

*Dans l'horreur de l'immensité silencieuse,
entre la plaine aride où s'épandait l'Obscur
et la sombreur des nues sans fin, masquant l'azur,
le Sphinx du Nil campait sa masse monstrueuse,
noire, et se démarquant sur la noirceur de l'air*

(1) De *Verbum Caro*.

comme un orgueil, planté géant dans le désert.
Tout là bas un dattier au bord des eaux lointaines
s'érigeant, maigre et nu, des plaines alentours
seul aussi, découpait - étrange - ses contours
sur l'uniforme nuit des plaines et des plaines.
Le Sphinx du Nil avec son âme de granit
semblait quelque démon de l'au-delà banni,
esseulant sa tristesse au site inabordable ;
Déchu, mais cependant toujours le front hautain,
toujours pour arracher son secret au Destin
ses éternels regards fixés vers l'Insondable.
Et le prêtre d'Isis dans le Temple, narrait
comment jadis, aux voyageurs, le monsre austère
ordonnait de résoudre à ses yeux du mystère
l'énigme indéchiffrable — et puis les dévorait.
Ce qu'avait dit le prêtre au Temple, dans Memphis,
les mères, frémissant, le redisaient aux fils ;
Toi, devant la terreur de ce peuple farouche
o Sphinx, ton vieux dédain plissait aux coins de ta
chaque siècle à genoux grandissait ton orgueil, [bouche,
hélas ! et tu n'étais pourtant qu'un grand cercueil.
Où pourrissaient des rois et pendaient des couleuvres ;
Et les grands lions roux étendus à ton seuil
calmes, s'apitoyaient à voir selon ton veuil
l'Égyptien fier, passer tremblant, devant son œuvre.

Or ce soir l'obscur était encor plus sombre,
plus morne le silence au fond des vastitudes
et parfois, à travers la mort des solitudes,
passait comme un frisson dessus les sursauts d'ombre.

Impassible le Sphinx écoutait ce silence.
Quand, du côté du fleuve, éclatant dans la nuit
un long braiment jeta soudain sa discordance.
Puis, de pas sur le sable alors ce fut le bruit.

*Et bientôt s'approcha, lente, une caravane :
Un homme qui conduit par la bride son âne
portant, docile et doux, la mère et son enfant,
que la mère en extase à baisers fous cajole.*

*Le Voyageur marcha sans crainte vers l'idole,
mais l'idole sembla gronder : « Je te défends
homme, de me braver et d'aller au-delà.... »*

Quand ils furent passés, l'idole s'écroura.

GEORGES RAMAEKERS.

24 juin 1895.

SOLITUDE

*J'errais par les massifs d'automne et les bois roux
Que fleurissaient encor d'ultimes amarantes :
Derrière un mol rideau de brumes transparentes,
Les coteaux rayonnaient sous un ciel clair et doux.*

*Ces forêts où l'avril me vit à tes genoux
Baisant avec transport tes boucles odorantes,
A mon noir abandon semblaient indifférentes,
Et souriaient pour moi comme autrefois pour nous !*

*Retrouvant toute chose à sa place ancienne,
Je te croyais aussi revenue à la tienne ;
Et mes mains se tendaient pour ressaisir ta main....*

*Mais nul corps ne s'offrit à mes tendres étreintes,
Et de tes pas en vain je cherchai les empreintes :
Car mon ombre était seule à couvrir le chemin !*

FRANZ ANSEL.

Octobre 1894.

Polémique de droit d'aïnesse

C'est entendu, aujourd'hui l'on est *jeune* en Art. Dame! c'est suivre la mode et suivre la mode c'est « chic » (*select*, en anglais) (1). Aussi toutes les Revues fondées hier ou l'avant-veille ont-elles claironné à leur apparition dans leur numéro-programme, le *ralliment des jeunes*, prenant des *titres jeunes* et s'en allant partout clamant (air des lampions) : « Vive les jeunes! Hardi les jeunes! A nous les jeunes! Place aux jeunes! » Ces protestations juvénilesques partent — nous n'en doutons nullement — d'un très bon naturel, mais attendons la fin...

La fin, c'est quand un « jeune confrère » se permet de critiquer un « confrère jeune ». (Critique juste ou fausse il n'importe, *la question n'est pas là.*)

Alors il faut entendre tous ces Trisotins contre tous ces Vadius, c'est toujours, avec quelques plus idiots amplifications, « l'aller petit grimaud barbouilleur de papier » que les « chers confrères » se lancent réciproquement à la tête :

« Potache! Use culottes, gavroche de lettres, imbécile confiance de jeunes suffisants, petite revue, infime revue, néants sonores... » Enfin toute la lyre.

Puis, quand tous ces becs « plus ou moins » poillus ont lâché ces spirituelles épithètes, *ayant tout dit*, très fiers et satisfaits, ils se drapent dans leur petit veston, estimant — chacun de son côté — l'adversaire à jamais maté.

Ah! nos grands polémistes!

Qu'un Arthur Toisoul vous traite dans un ineffable

(1) Traduction pour ceux estimant que le mot *chic* ne l'est pas assez.

« droit de réponse » de « colporteur de fumier potachique » parfait! c'est dans l'ordre! (1)

Mais combien c'est d'autre part pitoyable de voir mettre — trop souvent! — d'aussi bêtes procédés au service d'un jugement sain, d'une plume intelligente et d'une très juste cause!

Allons, les confrères, ne voyez vous pas que vous déversez ainsi mutuellement sur vous le ridicule!

Ce qui seul est enfantin et puéril, c'est votre polémique de « droit d'ainesse »...

Laissez donc, dans leur coin, les fats isolés gloutonner à l'aise leur plat de lentilles — et que ça finisse!

LA RÉDACTION.

ÇA ET LA

Le XX^e Siècle, le nouvel organe catholique — auquel nous souhaitons de tout cœur pleine réussite — publie dans son numéro du 25 juin une étude aussi brillamment écrite que bien pensée sur notre admirable poète belge : Emile Verhaeren.

Voilà qui dédommagera les lecteurs intelligents des âneries de quelque Chapus ou Alphonse Allais que la « presse qui se lit » — selon le mot d'Huysmans — s'empresse chez nous de reproduire avec son « bon jugement habituel. »

*
* *

(1) Notre amour de la vérité nous fait cependant avouer que M. Toisoul avait déjà acquis une expérience de dix-huit mois de biberon quand nous nacquîmes, et puis nous reconnaissons encore n'avoir pas déjà non plus l'expérience d'un père de famille.

Une revue *catholique* (!) imprimait naguère la petite infâmie suivante :

« La littérature anti-maçonnique est bien faite pour donner des nausées. Les maçons même convertis demeurent répugnants. Les ex-frères, au lieu de provoquer tant de tapage autour d'eux, à l'occasion de leur conversion, agiraient plus proprement en observant une attitude modeste et moins cabotine. » Un bon conseil à l'auteur : Allez, cher Monsieur, déposer votre « ordure » (1) dans le vestibule de l'immeuble n° 9 de la rue du Persil. On la fera, en hâte et jubilation, insérer au *Bulletin maçonnique*; ça se payera fr. 0.50 la ligne — au bas mot. Seulement, peut-être vous fera-t-on remarquer que le nom de M. J.-K. Huysmans a été omis dans la nomenclature des « convertis écœurants dont la littérature anti-maçonnique est bien faite pour donner des nausées ».

(Pas autant que votre polémique en tout cas.)

*
* *

Suite du précédent : « La paperasserie des Marggiota est écœurante » (*Durandal*, avril 1895.) M. Pol Demade voudrait-il bien nous dire si le *Patriote*, où il collabore — avec son ordinaire talent du reste — mais qui a reproduit la « paperasserie » de M. Margiotta, faisait là, à son tour, une « besogne écœurante » ?

*
* *

De bien belles dans l'*Art jeune* du mois de Juin; voici, c'est *textuel* :

1° « Ta vie est vieille de toutes ses heures!...

(Ah bah!... pas possible!)

Toutes les heures sont vieilles de ta vie » (???)

Signé : H. DE RÉGNIER.

(chantre des lézards sans queue) (2).

(1) Nous demandons pardon à nos lecteurs, mais ne faisons que rétorquer à ce monsieur sa « propre » expression.

(2) Voir *la Lutte* (juin 1895).

2° Il faudrait voir à rire (?) ou, par très longs sanglots
dire sa peur de l'heure, pourtant bien venue,
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14
de ces bai-sers qui font cou-rire des fris-sons dans le dos.
(Brrr! vos vers aussi!!! Ce que Jef Casteleyn doit être
jaloux!)

Signé : GEORGES RANCY. (1)

3° Oh!.. oh!.. oh!.. oh!.. oh!.. oh!.. oh!.. oh!.. oh!
oh!.. oh!.. oh!.. oh!.. oh!.. oh!.. oh!.. oh!.. oh!
oh!.. oh!.. oh!.. oh!.. oh!.. oh!.. oh!.. oh!.. (total 27.)

Signé : ANDRÉ RUYTERS.

Pauvre garçon! faut-il donc qu'il ait la parturition de
sa prose laborieuse pour crier comme ça!...

4° Le Bouquet :

« Et ton âme... la voici qui **se lève** en le **ciel de... ta**
lèvre... O! merveille!... O! merveille!... O! merveille! »

ARTHUR TOISOUL.

J'te crois!

UYLENSPIEGEL.

POUR LE PEUPLE!

Il est toujours intéressant de constater la mise en pra-
tique *par leurs auteurs* de ces belles théories socialistes
que les camelots vendent sur les carrefours des quartiers
besogneux, au coup de midi, alors que leurs rues noires
s'entumulent et que leurs ateliers, plus noirs encore, s'ou-
vrent pour déverser au dehors les livres forcés de la
misère.

Car figurez-vous qu'il est des ouvriers qui ont l'impu-
dence de demander :

(1) Ci-devant Georgette. On ne sait pas au juste en effet le sexe de
cet écrivain ; car il a prétendu lui-même (*Art Jeune*, mai 95) “ être
mâle et femelle tour à tour ” (sic). Voilà une revue qui peut se vanter
d'avoir de jolis rédacteurs!

« Que font ces gens là pour le peuple?

Ce qu'ils font? La question!

« Pour le peuple, dans les meetings nous acceptons, répondent-ils, les applaudissements du peuple.

« Pour le peuple, nous empochons les recettes de nos brochures, de nos journaux payés avec l'argent du peuple.

« Pour le peuple nous touchons les bons ducats de sénateurs et de députés du peuple.

« Pour le peuple plaidant *pro Deo*, nous exigeons de petite honoraires... *pro domo*, du peuple.

« Pour le peuple nous palpons les petits profits de nos coopératives et de nos cabarets dits « maisons du peuple » qui sont le moins en grève... de clients quand, *sur notre ordre*, se font les grèves du peuple.

« Mais c'est sur le terrain de la tolérance religieuse surtout que n'a pas de bornes notre loyauté, notre esprit de tolérance.

« Voyez à Roubaix, notre boulevard socialiste en France;

« C'est par amour de la liberté de conscience que nous avons interdit la procession;

« C'est par amour de la liberté de conscience que nous parodions la communion avec nos « Pâques rouges ».

« C'est par amour de la liberté de conscience que le jour où nous serons les maîtres nous supprimerons l'enseignement public, la fable surannée de l'homme sorti des mains d'un Dieu Créateur et que nous lui substituerons comme autrement glorieuse origine de l'espèce humaine une panse de guenon!

« Et l'on ose demander ce que nous faisons pour le peuple!

« Le désintéressement et l'amour de l'égalité seront donc toujours méconnus? »

GEORGES RAMAEKERS.



Les Livres

HENRY MAUBEL. — *Ames de couleur* (collection du *Réveil*, chez E. Deman, Bruxelles).

Est-il encore besoin de louer ici la phrase brève, alerte et incisive de M. Henry Maubel. En pleine possession de son beau talent l'auteur nous fait apparaître — et aimer — dans « *Ames de couleur* » trois personnages chers Mad, Miette et Christian; êtres diaphanes et tendres que le poète a sculptés dans son cœur aimant et douloureux.

La synthèse? voici: « Mad et Miette sont venus à moi par l'allée des souvenirs.... La présence de Miette c'était le gazouillis fantasque et défaillant des oiseaux dans les arbustes du jardin. La présence de Mad, c'était le chant de la chute d'eau. » Ah les rêveries en demi teintes! les exquises trouvailles d'artiste! les promenades du soir au bord de la mer, ces rives, ces chansons, ces cris fusés au long de l'eau, quel charme!

Mais aussi certaine mélancolie d'automne!

Les contes II et X — le vrai conte pour Maeterlinck — sont des réels petits chefs d'œuvre.

M. H. Maubel procède d'Octave Pirmez. C'est un peu le « solitaire d'Acoz » plus affiné encore, spiritualisé, endolori d'amour et d'Idéal!

FER. SEVERIN. — *Un chant dans l'ombre* (chez Lacomblez, Bruxelles).

Il règne en ta parole un calme évangélique....

Un charme grave et tendre est dans ta voix d'ainé....

Ces deux vers du volume peuvent le résumer.

Ah ! le bon livre de repos que Fern. Séverin vient de nous donner. Comme il continue bien la série ouverte par le « *Lys* » et le « *Don d'Enfance.* » Séverin est un beau poète calme et simple qui écoute son âme frémir sous la brise des soirs, devant les horizons d'automne faits à souhait pour lui et nous traduit ses joies, ses peines et ses amours en des vers souples et doux :

*Et ces soirs violets et ces matins nacrés
pleins de rayons tremblants et d'ombres incertaines
déroberent à demi, sous leurs voiles sacrés
d'harmonieux vallons où chantent des fontaines....*

Cette impression de calme s'intensive encore par la régularité charmeresse et sereine de l'alexandrin, par un souffle, venu du large des souvenirs classiques et dont le parfum fait songer à Virgile, à Chénier. Ces rêveries en demi teintes, ces nostalgies de cœur blessé, ces désirs d'amour et d'oubli, tout cela nous est dit dans une langue et des vers merveilleux de clarté dont

*le bruit mélodieux s'élève ou s'assouplit
si vague, qu'on dirait de la clarté qui chante....*

Multiplier les citations ne serait que mutiler ce livre à lire et dont après lecture, l'on aimerait ouïr encore, longtemps encore, la paisible et bonne chanson.

Comme le poète dit à l'aimée dans « *Chanson douce* » au poète je dis à mon tour :

Ah ! parle, parle encor ! que j'entende ta voix vague, ailée, enfantine, où chantent des voyelles, mourir dans l'air des nuits comme un lointain hautbois !

VICTOR REMOUCHAMPS. — *Vers l'âme* (collection du *Réveil*, chez E. Deman, Bruxelles).

C'est l'irrésistible vertige — parfois presque risible dans son incohérente navrance — d'une âme sincèrement artiste torturée par l'énigme de l'au-delà et qui va titubant

dans la ténèbre du mystère. Souvent heurtée le long de la route sombre par les désespérances du doute, toujours elle franchit l'obstacle sous l'impulsion du désir *de connaître sa destinée*. — Hélas ! ses cris angoissés qu'elle jette dans la nuit, n'ont pour toute réplique que leur écho répercuté sans fin — sans fin, jusqu'au tréfonds de l'ambiance ténébreuse ; car ne l'y précède pas pour lui ouvrir la marche vers le surnaturel l'Ange des Révélations qui tient en ses mains les flambeaux éclairants de la Foi... Et toujours plus avant elle va plus incertaine... Et seule, au milieu de cette nuit inexorable, se demandant : « Dans notre marche vers le Rêve avançons-nous, — reculons-nous ? Je n'ose rien affirmer. Je ne crois qu'au mystère... Nos livres sont vains, nos lèvres sont vaines... Qui nous dira le dernier mot ? Le silence universel... Aucun écho suprême n'arrive ; l'au-delà ne veut pas éclater. »

Ecoutez encore ce cri déchirant :

« Toute fleur que j'ai voulu cueillir est morte entre mes doigts. Ma prière expire sur le seuil du temple... »

Et pourtant, poète tu pleures vers l'Immortalité ! tu t'écries « mon âme, est une flamme qui souffre des'éteindre toute entière et qui s'estimerait assez divine s'il pouvait rester d'elle une étincelle.... Oh ! ne pas connaître le but de nos efforts ! Ignorer pourquoi nous souffrons et si nos souffrances ne sont pas inutiles !... »

N'est-ce pas que cela est navrant ?

Souhaitons, en chrétiens, à « *Réalisations* » l'œuvre prochaine de Victor Remouchamps, avec pour le style, égale perfection au style de : *Vers l'âme*, une petite, toute petite étincelle au moins de notre Foi qui seule donne la certitude dans l'Espoir, afin qu'il banisse bien loin de ses œuvres et de son cœur la désolance fastidieuse de toutes les brumes où s'emprisonnent aujourd'hui les regards de son âme.

THOMAS BRAUN. — *Le congrès des poètes* (chez Siffer, Gand).

« Quel est, selon vous, celui qui dans la gloire comme dans le respect des jeunes, va remplacer Leconte de Lisle? » A cette question de Georges Docquois l'auteur répond : *Personne*; et il en donne, par l'assemblage très habile des divers avis émis par « les jeunes » le bon motif, savoir : Que les jeunes n'ont de respect pour aucun. - Mais ou vous jugerez mieux du talent du sympathique écrivain c'est dans les belles pages qu'il a signées à *Durandal*.

A. & M. MAGRE. — *Eveils* (Toulouse, Vialelle & Perry, éditeurs).

Elle était aimable et il l'aimait,
mais lui n'était pas aimable, et
elle ne l'aimait pas.

Ancienne pièce allemande.

Mes regrets ont pleuré je ne sais quelle absente
qui par un soir très doux d'hiver serait venue
à qui j'aurais offert ma pauvre âme ingénue
et les aveux de ma tendresse adolescente...

Pour elle, j'ai cueilli les fleurs de la montagne...
et comme très longtemps je l'attendais en vain
je suis parti, laissant les fleurs sur le chemin...

Avec elle en aimant je n'aurais pas pleuré.

Le rêve le plus cher est le dernier formé,
le premier rêve est doux comme le crépuscule...
ah ! tu ne fus pas bonne au songeur trop crédule
qui t'aimait en enfant, qui ne sais pas aimer.

Sans doute, j'aurais du me faire mieux comprendre,
Mais je ne savais pas et n'osait pas oser...

Vous n'écouteriez pas si j'appelais quand même
Mais je veux prendre un peu de l'amour de vos yeux...

Et moi je rêve encore aux charmes de tes yeux
et je m'en vais encor parmi les choses grises.
Mon âme de tristesse et de brume se grise,
j'ai bu le vin d'oubli du soir mystérieux.

Je suis venu par un beau soir ingénument,
Et je t'ai dit, voici mon cœur, voici mes rêves,
Ils sont légers, et puérils, mais l'heure est brève,
Vois-tu, sois indulgente à mon amour d'enfant.

Et naïf, je t'offrais mon âme grave et tendre.
— Une étoile, couleur de sang brillait là-bas...
Les arbres frissonnaient sur nous, prompts à comprendre
Et je vis dans tes yeux que tu ne croyais pas...

Oui, c'est vrai, mon amour est trop triste pour vous ;
... si l'amour d'un cœur frêle est un amour très doux,
il lui faut fuir une âme enjouée et rieuse

Viens, oh viens, toi la douce et l'ineffable absente
vers mes rêves d'enfant que la vie a blessés ;
tu seras celle que j'aimai dans le passé
et qui reviens calmer mon âme adolescente !

Nos deux cœurs se seront tard, hélas ! rencontré,
l'oubli n'éteindra pas leurs douleurs anciennes :
s'il faut toujours un peu que l'âme se souvienne,
quand nous nous souviendrons, ce sera pour pleurer.

N'est-ce-pas, ce serait sacrilège de distraire par banales
admiraions l'âme qui pleure, avec les larmes du poète ?

LA LUTTE.



Chaque rédacteur est seul responsable de ses articles.

PROPAGANDE : Toute personne qui nous procurera trois nouveaux abonnés aura droit à un abonnement d'un an.

Reçu : *La Revue littéraire indépendante* (Genève) n° 3, juin. Autant cette revue a tort de dénier tout talent à ce prodigieux talent : Emile Verhaeren, autant a-t-elle raison de flageller l'incomensurable sottise de certains « jeunes », sincères, quoi qu'on en dise, mais terriblement fourvoyés.

Les Essais de jeunes (Toulouse) n° 7. Juin : *La revanche du pauvre* de M. Raymond Marival n'est que trop, dans sa crudité naturaliste, l'ignominie vécue de la réalité. Quant à M. Firmin Verdier serait-il assez bon pour nous dire si c'est par ses dévergondages avec Catherine de Bora que St-Martin Luther « a purifié la foi » (*sic*)?

L'Escholier, n° 15. Bilan de l'année académique.

Les Temps nouveaux (Paris), n°s 6, 7, 8, 9, 10. Au n° 10 de beaux vers de A. Retté.

Pages d'art et de science, n°s 1, 2, 3, 4, 5. Léon Rycx, directeur. Revue sainement jeune et pleine d'avenir.

La justice sociale, n°s 18, 19, 20, 21, 22.

Les Livres :

Eveils de MM. A & M. Magre.

Vocation de M. Georges Rodenbach, magnifiquement illustré par Henri Cassiers le maître aquarelliste belge.

Paroles intimes par M. Léon Paschal.

(Compte rendu de ces deux derniers ouvrages au numéro prochain.)

Notre numéro d'août contiendra en *supplément gratuit* : **un superbe portrait hors texte** de Max Elskamp, le poète anversois.

A bientôt des vers de Max Elskamp et Émile Verhaeren.

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : G. RAMAEKERS

Belgique, 5 francs l'an. — Etranger, port en sus (5 fr. 60)
50 centimes le numéro.

ANNONCES : 20 centimes la ligne — Réclames à forfait.

BRODERIE ARTISTIQUE

Jeune homme désire donner des leçons de BRODERIE D'OR. —
S'adresser pour conditions, rue du Cercle, 8, Etterbeek-Bruxelles.

IL SERA RENDU COMPTE de tout ouvrage dont un exem-
plaire sera communiqué à la Rédaction.

La LUTTE est en vente :

A **Bruxelles**, chez La Rose, rue des Paroissiens,
chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue de Longue-
Vie, etc.

A **Gand**, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A **Liège**, chez Gnusé, rue du Pont d'Ile, 51.

A **Louvain**, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A **Paris**, chez Chérié, Boulevard Montparnasse, 166.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

Première année, N° 5 — AOUT 1895.

5 frs. l'an. — Un n° : 50 cent.

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.



Sommaire:

- Max Elskamp . . . G. Ramaekers
Chansons . . . Max Elskamp
Première heure . . . E. Verhaeren
Réponse (suite) . . . J. Delville.
« Mon » catholicis-
me Eliphaz Lévi
Les chemineux . . . P. Mussche
Les Jalousies . . . G. Blème
L'Orage G. Ramaekers
Çà et là Uylenspiegel
Les Livres La Lutte
Echos d'art Pictor

SUPPLÉMENT GRATUIT :

Portrait hors texte de MAX ELSKAMP

Paraît chaque mois.

Rédaction et administration :
15, place Van Meyel, Bruxelles

Bruxelles

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIERS



N. B. Les abonnements partent du 10 de chaque mois et se font pour un an.

PROPAGANDE : Toute personne qui nous procurera trois nouveaux abonnés aura droit à un abonnement d'un an.

Reçu : PAGES D'ART ET DE SCIENCE (numéro double pour juillet et août). Deux magnifiques poésies : *Poètes*, signé Parsifal et *Au seuil du rêve* que clôt ce vers à citer :

Oh ! tout ce qu'on écoute en cherchant dans son cœur !

et José Hennebicq qui ne manque pas d'y aller de sa petite réclame pour Péladan (et en avant la grosse caisse, barnum !) — LA JUSTICE SOCIALE, n^{os} 23, 25, 26 et 24, où José Hennebicq re-re-cite Péladan (faut garder les bonnes habitudes... parbleu !) — LES TEMPS NOUVEAUX, n^{os} 11, 12, 13, 14. — LA REVUE DES JOURNAUX ET DES LIVRES (Paris) n^o 553 (Juin). — L'ESCHOLIER (collection de) conférence donnée par Mgr d'Hulst à la générale bruxelloise des étudiants catholiques. — LE JOURNAL DES ARTISTES, (Paris), n^{os} 28, 29, 30, 31. Hebdomadaire d'informations du monde artistique, de critiques d'art souvent très justes, d'un style alerte et bien gaulois. Henry Bataille, directeur.

Merci et bien cordial à l'*Avenir du Luxembourg*, qui a consacré un long et trop élogieux article à *La Lutte*.

Les Livres :

De Victor Remouchamps : *Aspirations*.

De Max Elskamp : *En Symbole vers l'Apostolat*.

Salutations, dont d'Angéliques.

Dominical (édit. originale).

(Au prochain compte-rendu d'*Aspirations*, et de *Paroles intimes* de M. Léon Paschal.)





Supplément à LA LUTTE - Août 1893.



MAX ELSKAMP

LE POÈTE ANVERSOIS

May Elskamp

Le Poète anversois

Déjà notre excellent collaborateur Paul Mussche (Mordac) vous a parlé dans la critique des livres, au mois de juin, de cet étrange talent qui peignit avec le si personnel coloris de son verbe :

Dominical — Salutations — En symbole,
les trois livres — comme trois panneaux — du « tryptique selon l'Amour, l'Espérance et la Foi. »

Quand il débuta par *Dominical*. Elskamp n'avait pour se guider que l'audace d'une innovation, comme toute innovation, aux premiers élans un peu outranciers.

Mais depuis — et c'est une grande justice à rendre à l'artiste — dans *Salutations* et surtout dans *En symbole* le style est allé se perfectionnant, au fur et à mesure que l'écrivain s'affermissait, sa voie se démarquant plus nette.

Aussi ne s'y heurte-t-on plus à ces défauts de clarté à ces excès de naïveté parfois risible, qui dans *Dominical* contrastaient si malheureusement avec les grandes beautés essentielles de l'œuvre....

Maintenant si vous voulez connaître le côté psychologique de l'écrivain, lisez ces quelques fragments de sa correspondance avec Paul Mussche :

« Ce que je crois être? un chrétien selon une foi un peu mienne, mais un athée non, et je crois ne l'avoir jamais été... »

» Je suis allé en toute bonne foi, la mienne toujours, admirer ces vies candides des saints et les exalter parcequ'elles sont purement et simplement adorables et meilleures et plus hautes que celles où de notre toute bonne volonté nous voulions tendre, si sincèrement pourtant...

» ... Quand au décor, le culte catholique est le plus merveilleux qui soit au monde; il a la splendeur comme il sait aussi avoir l'humilité, et puis sa symbolique faite toute d'amour et de pitié ne

crains pas d'emprunter ses images aux choses les plus proches de nous et les plus tangibles : Voyez le bon « Pasteur », l'*Ictus* et cette si naïve figuration : *Picis assus, Christus est passus...*

» Mais voici bien des mots, cher Monsieur, pour me justifier de cet athéisme un peu bien hasardé à mon égard, n'est-ce-pas? que l'on m'impute. »

Mais revenons au poète.

Max Elskamp « *le poète anversois.* »

Non, je ne crois pas qu'il lui soit d'appellation plus juste, plus partagée de lui-même. Anvers, c'est bien Anvers et sa province, que chante la naïveté de ses vers.

Anvers, la ville « très port de mer » avec son peuple de marins à la foi flamande, robuste et saine, comme les corps qu'elle anime ; Anvers, avec son culte moyenageux pour « Madame la Vierge » ; Anvers où le poète a aimé, pleuré, fauté, — Anvers où il s'est repenti.

Anvers, hélas ! avec ses plaies aussi : « *ses soldats ivres d'eau-de-vie* » et « *ses juifs de honte à poils gris.* »

Et c'est alors devant l'ignominie de ce spectacle, que l'indignation du poète s'écrie :

« *Je n'ai plus de ville, elle est soûle !
et pleine de cœurs rénégats
aux tavernes du Golgotha !* »

Puis, s'adressant à la bonne Vierge « qui sait rire comme on pardonne » :

*Vierge des dimanches solaires,
est-il un dimanche à venir
pour une ville de plein air
où dans la vie on pourra rire ?* »

Sans doute la Vierge a répondu « oui » car le poète aussitôt :

« *Maçons de ma communion
en œuvre pour la ville-extase,
suites rire la blanche grâce
des églises et des maisons,
maçons de ma communion.*

*« Maçons très doux prenez la neige
pour mortier et n'oubliez point
les bonnes madones aux coins
des ruelles où sont les miens,
Maçons très doux prenez la neige.*

*« Maçons, du revers des truelles
écrasez et juifs et serpents
maçons, en beaux tabliers blancs,
bâtissez au chant des truelles
la ville de mes trois arpents. »*

Dites, cela n'est-il pas délicieux comme les bonnes vieilles ballades du bon moyen-âge très chrétien?

Bientôt paraîtra une nouvelle œuvrette de Max Elskamp : *« Six chansons de pauvre homme, pour célébrer la semaine en Flandre. »* Alors et sans réserve aucune, nous pourrions vous louer de nouveau le poète anversoïis.

Aujourd'hui *La Lutte* a la rare faveur de déjà vous offrir comme un avant-goût de ce petit chef-d'œuvre.

GEORGES RAMAEKERS.

CHANSONS ⁽¹⁾

(FRAGMENT)

CELLE DU VENDREDI

*Or, vendredi, c'est vous alors
vendredi, cher à ceux du nord,
en mémoire de Jésus mort,*

*et puis les barques et les voiles
rentrant de mer à pleine toile,
chacune selon son étoile*

(1) De : *Six chansons de pauvre homme, pour célébrer la semaine en Flandre.*

*pauvre ou riche, mais de retour,
avec des guidons à l'entour
des mats qui fêtent leur grand jour.*

*Car vendredi, c'est saint Christophe,
patron de l'amure et du lof,
et des drapeaux de rouge étoffe,*

*et mer en fête, et terre en joie,
et le poisson, comme au pavois,
porté dans la clameur des voix,*

*puis toutes les mains étonnées
des mannes trop multipliées
pour n'être point miraculées.*

*Mais lors c'est fête, pauvres gens,
et dansez en rond les enfants
au soir venu avec le vent,*

*et vendredi, ardent les couches !
car sonne, enfin, l'heure des bouches,
avec le soleil qui se couche.*

MAX ELSKAMP.



PREMIÈRE HEURE

*Le clair dimanche
Monte au hameau,
Comme un agneau
A toison blanche.*

*L'aube s'épanche
En chants d'oiseau ;*

*Des gouttes d'eau
Choient d'une branche.*

*Sur l'or du foin
L'horizon traîne
Un vent de laine.*

*Pâlit au loin
Comme une empreinte
La lune éteinte.*

ÉMILE VERHAEREN.

Profession de Foi d'un chrétien-occultiste

Réponse à M. G. RAMAËKERS.

(Suite)

Celui qui possède la Foi doit chercher la science; celui qui possède la science doit chercher la Foi. Science et Foi sont deux contraires qui s'attirent parce qu'ils doivent se *complémentariser* pour former la Raison. Ce sera l'œuvre de l'avenir de résoudre ce grandiose problème, et tant qu'il ne sera pas résolu, le monde se tordra dans les terribles convulsions des révoltes fratricides. Allier le savoir d'un Platon aux croyances pieuses d'un St-Vincent de Paul, mêler la science providentielle d'un Moïse aux divines révélations de Jésus pour aboutir à la connaissance et à l'adoration de Dieu, en quoi y voyez-vous du sacrilège, de la profanation satanisante? (1) Torque-

(1) Quand M. Delville m'aura défini, sans détours ni périphrases, ce que lui Rose† Croix entend par « la science providentielle d'un Moïse » je lui répondrai en quoi je vois du sacrilège et de la profanation satanisante.

mada et Escobar révoltent mon sang de chrétien. Je méprise le catholicisme de Veillot, parce qu'il l'a minusculisé (1). Le christianisme de Jésus, je me prosterne devant, le front dans la poussière; le christianisme des bigots, des inquisiteurs, des cléricaux, je l'exècre de toute mon âme et je me dresse contre lui, le fouet au poing, pour le chasser hors du temple puisqu'il est l'erreur et le mensonge. Ma profession de Foi, la voici, toute formulée qu'elle est par Eliphaz Lévi, le grand occultiste français, *mort avec le crucifix sur la poitrine* et que tant de plumes catholiques ont méconnu et vilipendé (2) : « Je crois au sens moral et divin de l'Évangile dont la lettre est imparfaite, mais dont l'esprit est éternel. Je crois en l'Église une, sainte, universelle, **dont l'Église romaine a été le commencement et la figure** (3). Je crois que **les lois de Moïse, des Apôtres et des Papes leurs successeurs, ont été** (sic!) **transitoires**, mais que la loi de charité est éternelle. Je crois à l'esprit de vérité inséparable de l'esprit de charité, et je l'appelle avec l'Église catholique : esprit de science opposé à l'obscurantisme des mauvais prêtres, esprit d'intelligence opposé à la sottise des superstitieux; esprit de force pour résister aux sottises et aux calomnies des

(1) Après la « sottise intolérable » des prêtres catholiques, après « les brutes sacerdotales », après Torquemada et Escobar » : le « catholicisme venimeux de Veillot » — naturellement; ces très neufs clichés des imprimeries anti-catholiques ne vont jamais l'un sans l'autre.

A quand les « crimes des jésuites »;

Car il faut compléter la série, n'est-ce pas mon très catholique confrère?

(2) On lira plus loin quelques lignes au plus haut point édifiantes sur le catholicisme du défroqué F. . M. . Eliphaz Lévi.

(3) Vous avez bien lu? « L'Église catholique romaine n'a été (si:) que le commencement et la figure de l'Église » (???) Et c'est après une telle profession de foi, dite d'un « chrétien »-occultiste qu'on a encore l'effronterie ou l'aberration de se dire « soumis à l'autorité du Pape infallible » (!!!)

faux-croyants, esprit de piété filiale, soit sociale, soit humanitaire, opposé à l'égoïsme impie de ceux qui laisseraient tout périr pour sauver leur âme; esprit de conseil parceque la charité vraie commence par l'esprit et assiste d'abord les âmes; et enfin, esprit de crainte du mal qui foule aux pieds la crainte des hommes et qui nous apprend à ne pas rendre au mal un culte sacrilège en nous figurant un Dieu capricieux et méchant (1). Je crois que cet esprit est celui de l'Évangile et a été celui de Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi j'adore Dieu vivant et agissant en Jésus-Christ, dont je ne fais pas un Dieu distinct et séparable de Dieu même (2). Jésus ayant été vrai homme et complètement homme comme nous, mais sanctifié par la plénitude de l'esprit divin parlant par sa bouche, vivant et agissant en lui. Je crois à la vie éternelle. Aussi les occultistes ne craignent la mort ni pour eux ni pour les vivants qu'ils aiment. J'admet le symbole des Apôtres, de Saint Athanase et de Nicée, en reconnaissant qu'ils doivent être expliqués d'une manière hiérarchique (3) et qu'ils expriment les plus hauts mystères de la philosophie occulte. Mais je réprovoe la réprobation, j'excommunie l'excommunication comme des attentats contre la charité et la solidarité universelles. » (4)

(1) Ce qui veut dire en franc-parler : « Le Dieu des catholiques : Adonaï est le Dieu du mal, le Dieu *Nambroth*, le Dieu de la confusion qui porte pour emblème sur son bouclier la Tour-de-Babel. »

Blasphème doublé d'hypocrisie!

(2) Pourquoi toujours ces amphibologies qui m'ont un fameux air de cache mensonge?

(3) C'est-à-dire que vous ne les admettez pas, car il en faut garder la lettre pour en conserver le sens vrai. Et puis, je serais bien curieux de savoir comment vous faites coordonner MM. les messianistes, le règne du Paraclet, qui doit succéder, selon vous, à celui du Christ, avec ce dogme du Symbole de Nicée que vous prétendez admettre en son entier : « Je crois... en Jésus-Christ... dont le règne n'aura pas de fin... » — ??

(4) Vous êtes donc de votre propre aveu en contradiction flagrante avec l'autorité infaillible du Pape auquel vous vous dites soumis! O Logique!

Jugez, loyalement, après réflexion faite, mon cher confrère, en quoi cette profession de Foi d'un *occultiste-chrétien* est en dehors de l'Église (1).

(A suivre.)

J. DELVILLE.

« *MON* » *CATHOLICISME* (2)

par Eliphas LÉVI.

« Ma profession de foi de *chrétien-occultiste* la voici, toute formulée qu'elle est, par Eliphas Lévi le grand occultiste français, mort avec le *crucifix* sur la poitrine. »

J. DELVILLE, R. † C.

La kabbale est une doctrine qui vivifie et féconde **toutes** les autres; elle ne détruit rien et donne au contraire la raison d'être de tout ce qui est. Le kabbaliste est *plus* (sic) *catholique* que M. de Maitre, plus protestant que Luther, plus israélite que le grand-rabbin, plus prophète que Mahomet; *n'est-il pas au-dessus des « systèmes » et des « passions »* qui obscurcissent la vérité?

*
* *

« Si le dogme religieux est un *conte de nourrice*, pourvu qu'il soit ingénieux et d'une morale bienfaisante, il est *parfaitement vrai* (!?) pour l'enfant et le père de famille serait fort sot d'y contredire. »

*
* *

Obéissant et s'abstenant par crainte du fruit de la science, *l'homme eut été innocent et stupide* comme

Ma's il suffît, votre *catholicisme* est jugé. « Excommunier l'excommunication! » Luther n'a fait que la même chose en brûlant la bûche excommunicatrice sur la place publique de Wittemberg.

(1) C'est fait.

G. R.

(2) Extraits *textuels* des œuvres de ce F. M.

l'agneau; curieux et rebelle comme « **l'Ange de la lumière.** » (sic) Il a coupé lui-même le cordon de sa natalité, etc...

*
**

« *Le christianisme*, semblable aux premiers jours de l'homme typique dans le paradis terrestre « **n'a été** » (sic) qu'une aspiration et un veuvage. »

*
**

« O Eve! sois saluée et **adorée dans ta chute!** »

*
**

« L'idéal divin du vieux monde a fait la civilisation qui finit, et *il ne faut pas désespérer de voir le Dieu de nos barbares pères devenir le diable de nos enfants mieux éclairés* (!!!)

*
**

« O **Lucifer** dont les âges des ténèbres ont fait le génie mal — tu t'es détaché **volontairement** et **dédaignusement** (sic) du Ciel! où le soleil te noyait dans sa clarté, pour sillonner de tes propres rayons les champs incultes de la nuit.

« Tu brilles quand le soleil se couche, et ton regard étincelant précède le lever du jour, etc.

*
**

« L'avenir prochain du christianisme retrempé à la source de toute révélation, c'est-à-dire dans les fortes vérités du magisme et de la kabbale, a été pressenti par un grand poète polonais Adam Mickievoisch, *qui a créé pour cette doctrine un nom nouveau et l'a nommée le mes-*
sianisme.

Ce nom ne nous déplaît pas et nous l'adoptons avec plaisir.. pourvu qu'il ne représente pas l'idée d'une secte nouvelle » (1). Le monde est las de morcellements et de divisions et tend de toutes ses forces vers l'unité; *aussi ne*

(1) Comme c'est bien le cas de dire : Magie — Hypocrisie — Satanisme!

sommes-nous pas de ceux qui se disent catholiques et non romains, ce qui constitue un contre-sens des plus ridicules; catholique veut dire universel, or l'universalité n'est-elle donc pas nécessairement romaine... « puisque Rome est dans l'univers? » (1)

RÉPONSE

à quelques objections et à quelques critiques (2).

Demande. — Espérez-vous que les catholiques sérieux accepteront vos croyances cabalistiques, vos interprétations philosophiques du dogme et votre définition même du catholicisme, c'est-à-dire de l'universalité en matière de religion?

Réponse. — Si par catholiques sérieux vous entendez ceux qui nient la civilisation et le progrès, non certainement je ne l'espère pas.

D. — Alors vous êtes protestant?

R. — Oui, si l'on est protestant si on croit à la civilisation et au progrès.

D. — Pourquoi alors vous dites-vous catholique romain?

R. — *Parceque je ne crois pas qu'il faille exclure, même les romains (sic) de la communion universelle.*

D. — Qu'espérez-vous si tout en vous disant catholique, vous n'espérez pas convertir les **vrais catholiques**?

R. — Je voudrais ramener à l'unité hiérarchique, à l'intégrité du dogme et à l'efficacité du culte les communions chrétiennes dissidentes, et cela est possible pour les communions émancipées (*sic*) par la Réforme puisque celles-la admettent la civilisation et le progrès.

ÉLIPHAS LÉVI.

(*Alias* A.-L. Constant, ex-abbé catholique, mage et chevalier kadosch, 33^e degré de la F. . M. . universelle.)

(1) Gheel et Charenton aussi.

(2) Voyez Eliphas Lévi : « Dogme et Rituel de la Haute-magie » (page 443 et suiv.) (N. D. L. R.)

LES CHEMINEUX ⁽¹⁾

A GEORGES RAMAEKERS.

*Les derniers Juifs errants s'en allaient dans les sentes,
rabougris et chenus, ravagés par l'antan,
le bâton dans la mains, les rides pénitentes
se sillonnant au front cinglé par l'âpre vent.*

*Les pauvres chemineux à l'escarcelle vide
disaient à basse voix des mots que nul n'entend :
O la prière éclose à la lèvre livide
de froid ! — et que repousse un dédaigneux passant.*

*Les pauvres chemineux s'en allaient dans la bise
au large des champs roux, cherchant, les méconnus
vers le marais à sec quelque couche à leur guise...
où le froid de la nuit mordra leurs membres nus.*

*Et quand on trouvera leurs cadavres rigides
couverts de givre blanc, au milieu des roseaux,
devant ces morts les vieux bergers seront timides,
et leurs grands chiens velus hurleront au corbeaux !*

*Les derniers Juifs errants s'en allaient dans les sentes,
rabougris et chenus, ravagés par l'antan,
le bâton dans la main, les rides pénitentes
se sillonnant au front cinglé par l'âpre vent.*

PAUL MUSSCHE.



(1) De Mendiants.

LES JALOUSIES

*J'ai dit tout bas à la pervenche :
Pourquoi ce front triste qui penche
Et ce long regard nébuleux ?
Et la fleur a dit comme en rêve :
Enfant j'implore la mort brève,
Car ta Jane a les yeux trop bleus.*

*J'ai dit au lys d'argent candide :
Pourquoi ce teint jaune et livide
Et ce morne aspect tout tremblant ?
Et le lys a dit dans un râle :
Je sens se figer mon sang pâle,
Car ta Jane a le front trop blanc.*

*J'ai dit aux blés mûrs dans les granges :
J'en veux aux assassins étranges
Qui vous couchent dans les sillons ;
Mais eux de leur voix abattue :
Nous sommes contents qu'on nous tue,
Ta Jane a les cheveux trop blonds.*

GASTON BLÈME.

L'Orage

A MAX ELSKAMP.

*Un ciel vitreux, un ciel blafard, cinglé de pluie,
s'appesanti sur l'horizon ensoleillé ;
dans un sursaut l'effroi partout s'est éveillé,
c'est un éclair en chaque ardoise qui reluit.*

*Avec fureur l'averse biffe le soleil,
et l'astre fuit, l'effroi blêmit son teint vermeil,
l'ouragan claque et s'entre heurte aux carrefours,
des démons fous semblent hurler à travers l'air,
l'étable meugle — et c'est un déluge d'éclairs,
un fracas bref — et puis un long grondement sourd
qui creuse et roule au fond du sol comme la houle,
encore un coup ! Dieu ! l'on dirait que tout s'écroute !...*

*Mais un vol de colombe a passé dans l'obscur...
revoici plus sereins le soleil et l'açur !*

GEORGES RAMAËKERS.

26 juillet 1895.



ÇA ET LA

Maintenant que la question de la réforme des études est plus que jamais à l'ordre du jour et puisque le vaillant confrère Pol Demade, le directeur de *Durendal* vient d'aiguiser à nouveau sa fameuse lame pour le prochain triomphe du classicisme chrétien, nous croyons à-propos de rappeler à ce sujet l'appréciation d'une autorité célèbre :

« La réforme des études consiste à mettre la jeunesse en rapport beaucoup plus habituel et beaucoup plus intime, avec les hommes et les choses du christianisme, qu'avec les hommes et les choses du paganisme ; à faire étudier pour la formation de l'esprit *et du cœur*, les grands génies qui s'appellent Saint Augustin, Saint Chrysostome, beaucoup plus que *les petits grands hommes qu'on appelle Virgile et Horace*.

Mgr GAUME.

* *
* *

... Tous les voyageurs qui ont visité les « villes mortes » de Belgique, connaissent le château des comtes, le *Graven*

Kasteel, de Gand. Ils se rappellent avec admiration le tableau que formaient ces vieilles et sombres ruines, dans l'ombre desquelles les petites maisons à pignons gothiques dormaient, leur reflet bercé par l'annulation lente des canaux. Or, un architecte a senti le besoin de bâtir... Tout a été remis à neuf, du pied des tours aux créneaux. Le *Graven Kasteel* a pris des airs de château d'opéra-comique ou de mur de jardin pour villa anglaise. Les artistes de Gand d'ailleurs, se désolent de voir leur vieille ville livrée à une « commission des monuments » qui « reconstitue », et ils se sentent devenir indulgents à ceux qui voudraient démolir. (*Journal des artistes.*)

* *

« J'étais né pour être écrivain, je ne conçois rien de plus noble, de plus utile, de plus digne de remplir la vie d'un homme, que cette fonction de l'écrivain qui permet de défendre ses croyances, de protéger les faibles, de taper sur les forts, d'éveiller des idées chez les autres, de faire part à tous des connaissances qu'on a acquises, des lectures qu'on a faites, des réflexions auxquelles on s'est livré. »

EDOUARD DRUMONT.

* *

De la *Jeune Belgique*, numéro de Juin :

« Beau jeune homme, mon fils, ô mon *royal enfant*.. (1)

Mon art miraculeux de poète et de **mage** (2)

Saura créer pour toi des prodiges divers. »

(Signé) IWAN GILKIN. (3)

(1) « Royal enfant » nature ! puisque fils d'Iwan-le-Terrible.

(2) *Tu quoque!* Il y avait donc aussi en toi un Sâr latent. Maintenant je comprends ces allures de « pontife-esthétique. » Seulement, faut pas nous la faire ; suffit d'un Sâr-Cabotin, mon cher. U.

(3) Grand Hiérophante de la kabbale... contre Émile Verhaeren et les « vers libristes ».)

UYLENSPIEGEL.



Les Livres

GEORGES RODENBACH. *Vocation*. — (Illustrations de H. Cassiers, collection Ollendorff, Paris).

« Vers ou prose, on dirait une musique blanche, comme ouatée, de cette musique dont on dorlote ceux qui vont mourir dans les grandes chambres silencieuses, aux rideaux calmes... » A l'époque où Mgr Guérin donnait cette si heureuse et si véridique appréciation du style de G. Rodenbach, *Vocation* était encore à paraître, et pourtant de tous les livres de l'écrivain brugeois, s'il en est un où mieux encore elle se vérifie c'est bien celui-ci.

Le grand art de Georges Rodenbach en cette œuvrette charmante c'est la simplicité de l'intrigue puisée toute à la vie réelle, c'est l'inapparence surtout d'aucun apprêt dans l'inattendue justesse des comparaisons et la si délicate peinture, toute communicatrice, des sentiments. Quant au fond, *Vocation* est une œuvre hautement morale : (1)

Veuve un an et demi après son mariage, M^{me} Cadzand a élevé son cher petit Hans dans une atmosphère de piété et d'oraison. Maintenant, l'adolescence, petit à petit advenue, elle se dit que cette vie pieuse éloignera pour toujours son fils de la femme. Car M^{me} Cadzand caresse tout bas ce rêve égoïste des mères : garder toujours son enfant là près d'elle, tout près d'elle. Hélas! cette ferveur entretenue par la mère pour se l'attacher plus sûrement, devait, dans les desseins de Dieu l'emporter à jamais loin d'elle. Un soir après la retraite Hans lui déclara que Dieu l'appelait pour les missions. Ce fut dans le ciel bleu du rêve maternel la soudaineté de l'éclair foudroyeur. Le

(1) Toute réserve faite pour la peinture, absolument blâmable, de la tentation de Hans, bien entendu.

mariage que bien encore elle appréhendait si fébrilement pour son fils, à présent elle le désire, elle l'appelle de toute son âme.

Mais la grâce candide, les chastes coquetteries de Wilhelmine Danele, la charmante fille d'une vieille amie des Cadzand, ne parviennent pas à ouvrir le cœur de Hans déjà mort au monde et en qui — selon l'expression de Sylvestre — « l'orgue paroissiale chantait plus fort que les voix tentatrices de l'inutile jeunesse et le poème charmant des premiers aveux. »

Tout fut rompu. La jeune fille se résigna, douce et brisée. L'enfer pourtant s'acharnait.

Et voici, tout-à-coup, c'est Ursula, une servante depuis peu au service des Cadzand, dont les yeux effrontément sollicités et fascinants hallucinent la puberté du moine futur... L'ange est déchu.

La veuve alors comprend, le voile de son égoïsme est désormais tombé. Hans est allé se jeter aux pieds du prêtre, mais il s'estime désormais indigne de la mission où Dieu l'appelait.

« Il est sorti de sa première faute comme d'un gouffre dont on n'approchera plus. Ainsi Mme Cadzand garda son fils, et le gardera jusqu'au bout de sa vie, à coup sûr, car nulle femme, nul amour ne pourront désormais le lui disputer. Mais tout en l'ayant conservé près d'elle comme elle l'a tant voulu, elle est malheureuse, regrette, se sent en faute d'avoir osé disputer son fils à Dieu. Elle ne pouvait pas vaincre Dieu. Et aujourd'hui elle demeure plus effarée que d'une défaite devant son apparence de victoire. Elle reconnaît qu'elle a gâté la vie de Hans et même la sienne. Il vaudrait mieux savoir son fils heureux loin d'elle que de le voir malheureux près d'elle. »

Le pinceau si délié d'Henri Cassiers — un autre Belge — rehausse encore par de délicieux « coins » de Bruges, ce dernier livre, le plus parfait, le plus impressionnant de Georges Rodenbach.

LA LUTTE.



Echos du monde artistique

On se rappelle l'admiratif accueil qui fut fait naguère par les Allemands à notre grand compositeur catholique et flamand : Edgar Tinel; hier c'était le tour des Américains — dont le protestansisme est plus expressif que le luthéranisme berlinois — d'acclamer avec une exhubérance très « yankee » un autre *maestro* belge : Eugène Ysaye, que leur enthousiasme a surnommé à bon droit : *The great belgian violonist...* Or ça, bravo! les grands « petits belges »!

*
**

Le grand prix de dernière année de l'école architecturale de St-Luc à Bruxelles (à laquelle nous consacrerons un article spécial dans notre numéro de septembre) est remporté cette année par M. Chrétien Verhaert.

Toutes nos chaleureuses félicitations au lauréat. Cela équivalait au mérite — si pas au retentissement — d'un grand prix de Rome. Détail horrible : ce sont les petits frères qui dirigent l'école St-Luc... Oh! ces « ignorantins »!

*
**

Il est au moins piquant de savoir comment les peintres Rose † Croix, disciples du *Sâr* Joséphin Péladan, aux pieds odorables (ne pas lire *adorables* s. v. p.) comprennent la liberté dans l'Art pictural :

« La règle d'Idéalité (c'est le *sâr* qui parle) bannit toute représentation contemporaine : rustique, militaire, les fleurs, les animaux, le genre comme l'histoire et le *portrait* comme le paysage. »

(Excusez du peu!)

« *Mais accueille* toute allégorie, légende, le mysticisme et le mythe, et même la tête d'expression, si elle est noble et le nu s'il est beau! »

Ah diantre! c'est donc, ô Joséphin, que ton hiéroglyphique tignasse de caniche hermétique est estimée NOBLE par toi-même que tu « tolère » ta reproduction par le pinceau de tes fervents et l'exhibition d'icelle en moult salons de peinture?

Mince de modestie mon *sâr*!

Même je crois me rappeler avoir vu un jour le portrait du *sâr* Peladan *en pied*... Ça, par exemple, c'est symbolique tout plein.

PICTOR.

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : G. RAMAËKERS

Belgique, 5 francs l'an. — Etranger, port en sus (5 fr. 60)
50 centimes le numéro.

ANNONCES : 20 centimes la ligne — Réclames à forfait.

BRODERIE ARTISTIQUE

Jeune homme désire donner des leçons de BRODERIE D'OR. —
S'adresser pour conditions, rue du Cercle, 8, Etterbeek-Bruxelles.

IL SERA RENDU COMPTE de tout ouvrage dont un exem-
plaire sera communiqué à la Rédaction.

La LUTTE est en vente :

A **Bruxelles**, chez La Rose, rue des Paroissiens,
chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue de Longue-
Vie, etc.

A **Gand**, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A **Liège**, chez Gnusé, rue du Pont d'Ile, 51.

A **Louvain**, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A **Paris**, chez Chérié, Boulevard Montparnasse, 166.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

5 frs. l'an. — Un n° : 50 cent.

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.

Sommaire:

- Fin de polémique* . . . G. Ramaekers
Injures J. Delville
Propos « chrétiens » P. Roca
Qu'importe! Max Elskamp
Clair de Lune Alf. Cousin
Rhenstein A. Lemaire
Vanitas vanitatum. Franz Ansel
Ohé! G. Blème
Pour un poète per-
sécuté G. Ramaekers
Scintillements Jean Casier
Cà et là Uylenspiegel
Les Livres La Lutte

Dessin à la plume
par M. A. Lemaire: RHENSTEIN.

Paraît chaque mois.

Rédaction et administration :
15, place Van Meyel, Bruxelles

Bruxelles

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTRIERS



Reçu :

Les Revues : *Durendal* n° de Juillet : Une belle étude de William Ritter sur le grand peintre préraphaélite : Burnes-Jones, et, de Pol Demade, cette délicieuse comparaison du dernier livre de Max Elskamp :

« En automne, les matins, après les nuits fraîches, on trouve suspendues aux arbres des toiles d'araignées toutes blanches, dont chaque fil est comme un bout de collier fait avec des perles de rosée. *En Symbole vers l'apostolat* me donne, littérairement, la même impression : c'est aussi ténu et aussi joliet, c'est aussi exquis et aussi vain. » —

Journal des Artistes nos 33, 34, 35 ; signalons au n° 33 un concluant article de M. L-B. Dauzats : « *Réalisme et Idéalisme* » pour « prémunir les artistes contre les théories réalistes qui semblent vouloir tout définir ». — *Essais de Jeunes* (n° 8. Juillet-Août). Toutes les poésies de ce numéro sont dignes d'être lues et citées. — *Les Temps nouveaux* nos 15 à 18. — *La Justice Sociale* nos 27 à 30. Nous sommes heureux de pouvoir cette fois nous déclarer en parfaite concordance avec les opinions émises par M. J. Hennebicq dans son article : *L'art à l'église* paru au n° 29. — *L'art jeune* (n° 7 Juillet.) Ce numéro est de beaucoup supérieur aux précédents. Notre confrère a-t-il enfin compris que pour faire « jeune » *mais avec art* il faut à tout prix bannir toute incohérence, et que l'incohérence n'est pas synonyme de « *belle hardiesse* » ?

Les Livres : *Scintillements* de Jean Casier, (compte rendu de ce livre au prochain ainsi que des « *Apirations* » de Victor Remouchamps).



La fin d'une polémique

La reproduction des textes de l'Occultiste F. M. M. Eliphaz Lévi, dans le précédent numéro de *La Lutte*, a mis ce bon M. Delville dans un tel état d'exaspération qu'il inspire à notre charité chrétienne de sérieuses appréhensions pour sa mentalité.

Dès ma réponse à sa première lettre, nos lecteurs avaient été abondamment édifiés touchant « le catholicisme » d'un écrivain qui se fait dans ses livres l'apôtre d'hérésies aussi flagrantes que la métempsycose, de pratiques aussi formellement condamnées que la nécromancie, depuis les premiers siècles chrétiens, et qui est le co-sectaire du Rose † Croix-blasphémateur, ami de Satan-Lucifer : Stanislas de Guaita. Quelques jours après, M. Delville en guise de « réponse » m'envoyait un kilomètre de sa prose.

En cette interminable épître *il ne réfutait naturellement rien des irréfutables accusations d'hérésies formulées par moi contre sa Rose † Croix et son occultisme dans ma réponse à sa première lettre.*

Dans les dernières lignes il reconnaît d'ailleurs lui-même avoir noirci tant de papier pour... laisser *debout* toutes mes preuves contre sa magie quand il écrit :

« Si vous le permettez, *je réfuterai* dans un prochain numéro de *La Lutte* vos objections au sujet du cas Huysmans et au sujet de mon *Dialogue entre nous*, si mal compris par votre orthodoxie. »

« *Je réfuterai* », ce futur est éloquent... comme un *aveu*. Si, de mon plein gré, j'ai jugé bon de publier cette

seconde lettre dans *La Lutte* (1) c'est que M. Delville m'y donnait presque à chaque ligne (ce dont je lui suis bien reconnaissant) l'occasion de rendre plus manifeste encore au lecteur toute l'impudence des Eliphas Lévi, des Peladan, des Encausse, des Roca, les modernes chefs de l'Esotérisme, dont M. Delville, avec un sérieux par trop désopilant s'il n'était pitoyable, me met au défi, dans cette même lettre, de suspecter le catholicisme. La lecture du numéro du mois d'août de *La Lutte* où je rassemblai les textes les plus manifestement anti-chrétiens du Chev. Kadosch Eliphas Lévi acheva d'édifier le lecteur sur « le catholicisme » du Mage et par le fait aussi sur celui de son disciple le Rose-Croix Jean Delville qui faisait sienne la non moins manifestement hérétique profession de foi de cet admirateur de Satan Lucifer. Le coup était décisif...

Et il a bien porté, je vous assure !

Plus que jamais à court d'arguments, M. Delville, qui ouvrait sa précédente épître par un beau sermon sur « **le tact particulier qu'exige la polémique** » m'envoie aujourd'hui en place de réfutation : **des injures**.

Je m'étais bien proposé en fondant *La Lutte* de démasquer les hérésies des Eliphas Lévi, des Peladan, des Roca.

Or, voici que sans même qu'il me fallut déranger pour en faire la demande, vous êtes venu, mon cher Confrère, me faciliter étrangement la besogne.

Merci.

Merci surtout pour vos injures.

Elles sont aux yeux de tous la confirmation la moins

(1) Puisque M. Delville nous somme de poursuivre jusqu'au bout la publication de sa « Profession de Foi d'un chrétien-occultiste », et cela au nom d'un droit de réponse qu'il n'a point, — et que, d'ailleurs, cette interminable réponse (qui ne répond rien) outrepasserait un peu par trop, s'il l'avait — nous nous contenterons de pêcher, hors des 150 lignes qui restent (!!!), les plus jolies perles.

suspecte et la plus éclatante du triomphe de la cause que j'ai défendue ici contre vous, qui est celle de la Vérité.

En son nom une dernière fois je vous remercie.

Chacun tirera de cette polémique la conclusion qu'en ont déjà tirée tous ceux à qui j'ai fait lire votre dernière lettre :

« Delville rage ; il jette le masque ; et ne sachant plus que répondre il insulte bêtement Ramaekers *parce que Ramaekers a tapé juste!* »

GEORGES RAMAEEKERS.

Injures

Cher Monsieur Ramaeckers,

Je reçois à l'instant *La Lutte*. Sa lecture, je dois vous l'avouer à regret, m'a écœuré : Je vous croyais un intellectuel pur et je m'aperçois que vous employez des procédés de journaliste ! La blague, Monsieur, est une infirmité déplorable et les petites allusions imbéciles (j'aime à croire qu'elles n'émanent pas de vous !) (1) qui salissent votre couverture me prouvent l'état d'esprit inférieur où vous laissez patauger votre revue ; jusqu'ici, j'ai été loyal ; « l'hypocrisie » de votre polémique est flagrante, et je regrette n'avoir pas à moi le temps nécessaire pour fustiger comme il convient de le faire, dans *la Lutte*, même, votre regrettable conduite ! (2) Votre devoir d'homme, comme

(1) J'aime, moi, à vous dire que je les fais miennes... pour vous satisfaire.

(2) Il est plus commode n'est-ce-pas ? mon cher Monsieur, après avoir lancé des injures gratuites à son adversaire de se réfugier derrière le prétexte « du manque de temps », que de justifier ces injures.

votre devoir de directeur vous dictait le respect de mes écrits, c'est à dire de ne pas y intercaler, afin d'en amoindrir insidieusement la portée, une vaine profusion de points d'exclamations(1) ou un tas d'autres traces de votre dépit incompréhensif (2). Bref, outre votre totale incompréhension des doctrines kabbalistiques et votre ignorance plus totale encore des mystères théologiques, je vous accuse de déformer dans vos alénias, le sens véritable des citations formulées(3). Ceci est grave et me fait douter de votre probité littéraire. Il me serait aisé de relever une à une, vos protestations insolites, mais, je vous l'ai dit déjà, des préoccupations immédiates prennent en ce moment tout mon temps (4). Je me bornerai à vous crier de toutes mes forces que vous comprenez mal *l'Esotérisme* et qu'il est stupide et fou de le confondre avec les saloperies franc-maçonniques (5). Après tout, je vous plains (6). Je

(1) Le dépit vous fait loucher, mon pauvre ami. Je vous défie de relever plus d'un seul point d'exclamation dans votre texte. Est-ça la « profusion », dites ?

(2) Voyons, ne parlez pas comme ça de cordes dans la maison d'un pendu.

(3) Allez, vous aurez beau faire, beau dire, *scripta manent*. Vous savez aussi bien que moi que les « citations formulées » sont **absolument textuelles** et que le contexte n'en déforme en rien le sens, loin de là. Car quand un Eliphaz Lévi écrit par exemple : *O Eve, sois saluée et adorée dans ta chute*, il aurait beau faire suivre hypocritement cette infâmie des plus belles prières, l'infâmie écrite par lui n'en apparaîtrait que plus infâme, voilà tout.

(4) Le temps ne vous a pourtant pas manqué pour écrire ces deux pages d'insultes. Puisque cela vous « serait si aisé » que n'avez-vous donc relevé, ne fut-ce qu'une seule de mes « erreurs ». En quarante lignes il y a bien moyen de faire cela. Je n'ai eu, moi, besoin que de cinq ou six lignes pour relever chacune des vôtres.

(5) Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela, mais bien à vos amis, à vos maîtres en « esotérisme » qui sont la plupart (tels Papus et Eliphaz Lévi) Francs Maçons... et Chev.: Kadosch encore bien !

(6) Gardez pour vous vos pitiés, M. le Rose Croix.

sais qu'un jour vous recevrez le contre coup de vos erreurs et de votre sectarisme anti-chrétien, anti-catholique.

Toutefois, je vous somme, au nom de mon droit de réponse, de publier la présente et de continuer à publier la suite de ma *Profession de Foi* d'un Occultiste-chrétien(1).

A vous quand même,

JEAN DELVILLE.

Propos « Chrétiens »

par l'ex-abbé Roca(2)

« Il est bon de rappeler que le clergé a refusé la sépulture ecclésiastique à l'abbé Roca, lui qui indiqua au grand Pape Léon XIII la voie à suivre dans l'*Encyclique*. L'abbé Roca avait parait-il le grand tort d'être un *initié*, c'est-à-dire un chrétien doublé d'un savant. »

JEAN DELVILLE, R. † C.

« Les idées révolutionnaires et les **principes anarchiques ne s'expliquent que trop par les inépties des prêtres**, par les bévues doctrinales du cléricalisme, par les pataquès du charabia ultramontain. »

« Telle qu'elle est, la Papauté disparaîtra ; le Pontife de la divine Synarchie ne ressemblera pas plus au Pape de l'heure présente que ne ressemble à celui-ci le *Pape du Luc-Salé!* (3) »

(1) Cette plaisanterie est de mauvais goût, mon cher Monsieur. Je ne vous conseille pas de prendre dorénavant ce ton, qui vous sied très mal, croyez moi, car votre papier irait sûrement cette fois où celui-ci serait allé si je n'avais jugé bon de publier ces injures parcequ'elles peignent bien qui les a écrites. G. R.

(2) Extraits textuels.

(3) Le chef des polygames Mormons d'Amérique.

N. D. L. R.

» Le nouvel ordre social s'inaugurera hors de Rome, sans Rome, malgré Rome et *contre Rome*.

» Tout chrétien est appelé à devenir son propre gourou, son roi, *son prêtre et son pontife*. Tout homme sera roi, *tout homme sera prêtre*, tout homme sera divinisé. C'est « le règne divin de l'humanité » de Comte, le « phalanstère » de Ch. Fourier, « l'âge d'or de l'avenir » de Saint-Simon, la « Synarchie universelle » de Saint-Yves, le **communisme et le socialisme des anarchistes.** » (!!!)

» *La hideuse plaie du célibat* disparaîtra, même des casernes, *le jour où elle aura disparu des presbytères.* »

PAUL ROCA.

« Il est stupide et fou de confondre l'Esotérisme avec les saloperies franc-maçonniques. »

JEAN DELVILLE, R. † C.

« L'Évangile est... *le rituel maçonnique* des idées rationnelles, dont les germes gisent enfouis dans notre propre entendement.

» **La Franc-maçonnerie** est donc appelée à réaliser sur terre les idées évangéliques (sic). Elles rayonnent dans les écrits de Findel, de Craüze, de Bauër, de Lessing et de Ragon (1).

» Une évolution savante se fait en ce moment dans le **temple maçonnique**, d'où peuvent sortir de précieux éléments pour le triomphe du christianisme **ésotérique** et social, comme le font espérer les grands travaux du groupe initiatique, organisé dans les loges par le clairvoyant F. Oswald Wirth. »

PAUL ROCA.

(1) Tous F.F. et auteurs de rituels maçonniques.

« Alchimistes, Templiers, *Roses* † *Croix* ou *Francs-maçons* ne tendent qu'à la reconstitution de cette *unité d'enseignement* figurée sous le symbole de l'édification d'un temple universel. »

Le F.·. P. P. P. mage.

(Chev.·. Kadosch, 33^e).

QU'IMPORTE !

... Je suis très heureux de voir que *La Lutte* se met au-dessus des mesquines questions de procédés qui déparent presque toutes nos revues aujourd'hui.

Qu'importe n'est-ce pas, vers libre, parnassien, alexandrin, classique ou quelconque?

L'Art est si loin de ces toutes petites choses, qui ne sont que moyens d'expression.

Il n'y a que le vers qui naît, comme nous naissons, avec ses difformités ou sa beauté plénière.

Il y a le vers et voilà tout.

MAX ELSKAMP.

Clair de Lune

A EDOUARD RÉGOUT.

*Sur le fond sombre
l'astre d'argent
tranche dans l'ombre
comme un œil blanc.*

*D'une chouette
sur un poteau,
la silhouette
trempe dans l'eau*

*Léger, alerte,
sous le sapin
crainte de perte
court le lapin.*

*Sur le fond sombre
l'astre d'argent
tranche dans l'ombre
comme un œil blanc.*

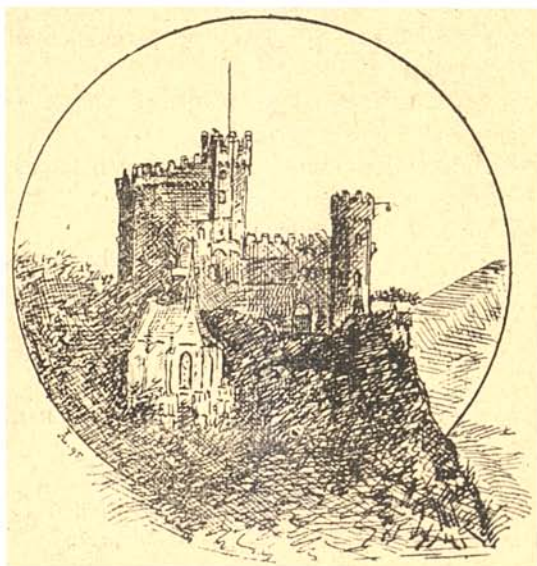
*Et sa lumière
du fond des cieux
tranquille, éclaire
ces sombres lieux*

ALFRED COUSIN.



Légendes du Rhin

LE CHATEAU DE RHENSTEIN



Le soleil estoit levant par dessus le Niderwald, la nubée de la nuit se dissipoit et malgré l'eure matineuse desjà sur les routes cheminoient de riches cavalcades s'en allant devers le chasteau de Rhenstein acompaignées de trompettes et menestrels cournans et sonnans.... Davant les haberges, homes et femmes de roture venoient veoir eulx

et s'estoit tousjours de nouveaulx arrivez desquels l'antrée faisoit plain en tout le pais sonnades et crys de joyeuseté...

A ce jour, le Sire Sigfrid de Rhenstein marioit sa damoiselle Gerda au Chastelain Kurt d'Erenfels...

Gerda avoit dix huict années : ses yeulx estoient bleuz come le ciel ; sa taille fragile come ung rouzeau ; en ung mot, avecques son frays visage et son souris calme, elle estoit douce joliete et mignoune tant come desjà grant quantité de nobles chevaliers et gentils escuiers jusques à des contrées d'Almagne les plus distantes et loingtaines, estoient venuz de tous costés quémander icelle en mariage à son père.

Toutteffoiz iceluy avoit tousjours resisté et adfinqu'à tousjours il mit prétendans d'assentiment, il les assembla tous à jour nommé et temps deu à Magence, à ung grandésyme pardon et noble tournoy ouquel il avoit la main de sa fille Gerda come pris donné. L'heureux victeur fut Kurt d'Erenfels ouquel le Sire Sigfrid de Rhenstein bailloit ce jour d'hui volentiers sa damoiselle en mariage.

Mais Gerda en son âme de jouvencelle avoit promiz féal amor à ung gentilhomme Kunon de Reikenstein lequel avoit esté le compaignon de son jeune aage et avoit pour icelle gardé son cueur et sa foy. Enplus, il fault scavoir qu'il estoit bon et chrestien en la mesme mesure que Kurt estoit mauvais et barbare : si Gerda, entendisque trestous estoient en esbatement, estoit tout seule en larmes...

Pourtant en la court du chasteau moult se rassembloient : de tous costés, hauls et doubtez chevaliers vestus de riches robbes et couvers chascun de ses armes ; grant quantité de dames et damoiselles habillées de veloux veluté et d'estoffes de satin et de soye ; honnorez escuiers, flotte de menestriers et de varlez oultre plus douces lictières et beaulx palefrois encouvertes et armoyez le mieulx et le plus jolierment qu'on pouvoit veoir...

Doncques damoiselle Gerda en son huys se lamentoit

et de son cousté Kunon, le cueur brisé et l'âme triste manoit à fenestre de son chasteau suivans des yeulx les apprests de sérémonie. En son grant mal et désespoir de sçavoir sa bien amée à ung aultre donnée, il luttait en luy mesme entre le désir de veoir icelle encore une foiz et celui de prendre vindicte de l'injure...

Et Kurt vinst quérir Gerda en sa chambrette adfin de la menner à l'église Saint Clesment mais icelle passant davant la chapelle du chasteau ala se gecter aux piés de Nostre dame Sainte Vierge et luy dict : « O benoiste dame Sainte Vierge, ung grant male heur me menace ; ouy moy, je te implore, se non tu viengnes à mon ayde j'ystrai à trespasement ; tu sçais, j'ayme Kunon, ô dame Marie ; j'ay en horreur Kurt ouquel mon père veult me donner ; Sainte Vierge, donne moy courage et force... »

Tout resconfortée et confiante en la mère de nostre Seigneur, Gerda vinst devers Kurt qui l'attendoit et l'accompagna...

Grant cry de bon heur et joyeuses sonnades saluèrent icelle et trestous estant à cheval ou en lictière, le cortège s'en vinst son beau petit pas et le plus bellement qu'il pouvoit devers l'église Saint Clesment.

On aloit arriver... mais veez là le cheval de Gerda tantost doulx et tranquille qui estrive, s'eschappedes mains du varlez qui le tenoit et fouit devers le Rhin...

Adonc trestous les chevaliers invités, entendis que dames et damoiselles gectoient leurs bras haut sur leurs testes faisans signes de désespérance et se lamentoient, alèrent à poursuite de Gerda tant come ils pouvoient mais aultre chose ne sçurent faire se non demourer arrière à loingtaine distance.

Le destrier aloit tousjours ; desja il se presparoit à saulter par dessus les rocjs en le fleuve ; desja ung cry partoît hors tous les poitrines, quant le cheval, conduit invisiblement, resbroussa chemin et galoppa devers le chasteau

de Reikenstein ou Kunon, ayant veu de la fenestre haulte iceluy se despartir des reings et ayant faict abesser le pont levis eust enfin le bon heur de retrouver sa bien amée car le cheval se arresta luy mesme davant luy et il repçus en ses bras Gerda esvanouye...

Ung cry de raige eschappa a Kurt et à Sigfrid et sur leur ordonnance tous, chevaliers, escuiers et hommes à pié firent l'assaut du Castel dont Kunon avoit faict fermer les portes... Le combat fust long, moult passèrent de vie à trespassement. Sigfrid luy mesme fust blessé en la meslée et transporté prez Kunon et Gerda desquels il bénist l'union, icelle estant si grandement au plaisir Dieu.

Tendis quoy, ung nauf avecques ung cadavre paré pour des nosces, descendoit le Rhin : le Seigneur meschant, Kurt d'Erenfels s'estoit occis tombant avecques son destrier d'en hault le roc le Rhenstein.

.....
Icy finist l'histoire et le dittié.

ALF. LEMAIRE.

Vanitas Vanitatum!

*Ce soir tiède, enlacés sur un balcon de pierre
Dans l'immobilité d'un couple de granit,
Ainsi que deux oiseaux confondus en leur nid,
Par instants, nous fermions ensemble la paupière.*

*Dans mon âme, à l'amour ouverte tout entière,
Je sentais s'éveiller le bonheur infini,
Que goûte après l'orage, en un calme béni,
Le poète adoré par une femme altière....*

*Mais tout à coup, baignant l'horizon de lumière,
La lune y fit surgir un vague cimetière
Disant la vanité des choses d'ici-bas :*

*Et moi, las de bâtir mon amour sur le sable,
Quittant avec dégoût l'étreinte de tes bras,
Je détachai mes mains de ton corps périssable !*

FRANZ ANSEL.

21 Avril 1893.

OHÉ !

*Le ciel est bleu, les prés sont verts
Les oiseaux chantent dans les branches
La brise a des paroles blanches
Et mon âme chante en mes vers
Le ciel est bleu, les prés sont verts.*

*Il nous revient un soleil riche
Qui sous les arbres éblouis
Sème des tas de faux louis
Et c'est un grand joueur qui triche
Il nous revient un soleil riche.*

*Margot la brune, nous irons
Chanter avec tout ce qui chante ;
Moi le faune et toi la bacchante
Avec le soleil nous jouerons.
Margot la brune, nous irons.*

GASTON BLÈME.

POUR UN POÈTE PERSÉCUTÉ

*Le Christ t'avait marqué du sceau de son Génie;
et, mouette d'argent vers un lointain fanal,
de ce monde bourgeois fuyant l'ignominie,
ton âme s'essorait vers le Christ-Idéal...*

*Ceux qui veulent — les fous! — que tu cesses d'écrire,
que tu fermes ton cœur à l'art sacré des vers,
ceux-là ne savent pas que ton cœur, c'est ta lyre,
et qu'on est mieux poète, alors qu'on a souffert.*

*Mais vous, tremblez qu'un jour le Poète Suprême,
quand l'Astre de Justice, en Vengeur aura lui,
étrangleurs d'Idéal, ne vous crie : « Anathème ! »
pour avoir entravé cet essor jusqu'à Lui !*

GEORGES RAMAËKERS.

Le 21 Août 1895.

SCINTILLEMENTS ⁽¹⁾

FÉERIE VESPÉRALE

*De lourds nuages bleus — tel un étrange mur —
Au bas d'un ciel d'or vif allongent leur dos sombre...
Feux électriques, nés avant que trône l'ombre,
Piquez de vos brillants cet or et cet azur !*

..

(1) Fragments inédits de *Scintillements*, volume de vers, chez
A. Siffer, place St-Bavon, Gand. 2 fr.

*La poésie, ô Christ, est l'un de vos rayons,
Et c'est pourquoi je puis l'aimer à la folie :
A la beauté de votre Face elle me lie.
Et c'est Vous qui vibrez dans mes ardents crayons !*

JEAN CASIER.

ÇA ET LA

Un confrère nous apprend qu'il existe une célèbre revue que dirige le non moins célèbre poète nègre Valentin, (Muse à genoux ! voici ton *Rédempteur*), en nous signalant dans son numéro 7 l'articulet que voici :

« Connaissez-vous *La Lutte* ? C'est une revue jeune, catholique, mystique, sociologique et je ne sais quoi encore. Son numéro de Juin, le troisième, renferme des « Vers pour Zola » qui sont d'un grotesque grandiose :

« Il voyait procéder les horribles visions », etc.

« L'indignation, qui fit ces vers, aurait pu se contenter de douze pieds. »

L'auteur de cette amusante remarque compte 13 syllabes dans ces vers parcequ'il scande encore le brave homme ! (selon les règles — euphoniques, ô combien ! — du sacro-saint XVIII^e siècle.) vis-i-on (3 syll.) pour *vi-sions* (2 syll.) — Nous comprenons fort bien son attachement à l'harmonique « *i-on* » des classiques, car il doit lui rappeler le chant mélodieux de ses ancêtres (originaires de la terre très classique d'Archadie).

Mais gardez, cher monsieur, vos doux braiments pour vous...

Plus loin il fait suivre une de nos citations de *En Symbole*, le beau livre de Max Elskamp, de ces « traits d'esprit » dignes d'un « archadien » :

Même si l'on me disait que ce sont là des vers, j'hésiterais à le

croire. Mais peut-être suis-je inapte à les juger (*cette fois nous sommes d'accord. N. D. L. R.*) Le Lutteur (1^{er} trait d'esprit) termine en effet de la sorte son appréciation sur *En Symbole*: « Ce livre ne s'analyse pas, il se sent. »

« Je manque de nez. » (2^e trait d'esprit.)

Oui, et surtout de jugement

*
* *

I. Lettre de M. Jean Delville à M. Delville Jean

(Documents secrets de la Kabbale rosi-† crucienne, découverts dans les archives du Temple par Uylenspiegel.)

Mon cher Moi,

Je relis à l'instant ta lettre ; sa lecture je dois te l'avouer m'a écœuré. Je te croyais un intellectuel pur et je constate que tu emploies des procédés de journaliste. L'insulte mon cher Moi, est une infirmité déplorable (1) Je ne te pardonne pas d'avoir été beaucoup trop loin. Tu n'étais pas calme au moment où tu écrivais ces lignes et un homme qui n'est pas calme est toujours sur le point de se tromper, malgré lui. La polémique exige un tact particulier sous peine de la faire dégénérer en pugilat verbal, c'est-à-dire en coups de poings littéraires. Il y a du vertige à l'état latent dans la polémique, tu as cédé à ce vertige. Dès que les nervosités éclatent, la discussion se trouble, s'encolère, prend le caractère de la combattivité et le polémiste n'est plus qu'un instinct qui veut à tout prix tomber son partenaire. C'est un peu ton cas, permets moi de te le dire (2).

A toi quand même, mon cher Moi

(signé) JEAN DELVILLE.

*
* *

II. A M. Valère Gille, bouffon de la *Jeune Belgique*.

La blague, Monsieur, est une infirmité déplorable,

(1) Voyez *La Lutte* de ce mois, page 3.

(2) id. n^o double de juillet, page 9, lignes 6 à 12.

c'est pourquoi je vous dédie de mes vers pour votre n° du mois prochain.

Bien admirativement,
(signé) JEAN DELVILLE, Mage
Pour copie conforme : UYLENSPIEGEL.

De *Dwendal*, n° de Juillet.
* * *

« L'éducation païenne et antique, exclusive ou à peu près, est une pure stupidité éducative. Nous sommes des chrétiens et nous vivons au XIX^e siècle, n'oubliez pas cela, pédagogues rétrogrades! Vous nous embêtez à la fin, avec votre siècle d'Auguste et de Louis le Grand. Il y en a eu dix-sept autres siècles, dont vous ne paraissez tenir aucun compte »...

POL DEMADE.

Bravo! Demade!

UYLENSPIEGEL.

Les Livres

LÉON PASCHAL. — *Paroles intimes* (Coll. du *Réveil* chez E. Deman édit. Bruxelles.)

En ce petit volume, qui rappelle un peu le *Vers l'âme* de Victor Remouchamps, l'auteur nous dit dans un style point neuf sans doute, mais châtié et d'un beau coloris, ses impressions, ses idées personnelles sur tous les sujets qui peuvent intéresser un artiste et un penseur, comme déjà l'annonce cette métaphore dès la première page : « C'est ce soir où avec la clef d'or je descends en moi même. »

Le Livre de M. Léon Paschal échappe nous semble-t-il à une appréciation générale et succincte à cause de l'absence de rapport entre ses trois divisions bien distinctes que le manque de place nous oblige à ne faire que citer ici : *Paroles intimes* — *Paroles d'un athée mystique* (?) — *La naissance des Héros*.

Tout cela émaillé de pensées souvent belles, élevées même, parfois.

G. R.

N. B. Les abonnements partent du 10 de chaque mois et se font pour un an.

PROPAGANDE : Toute personne qui nous procurera trois nouveaux abonnés aura droit à un abonnement d'un an.

Outre la Rédaction composée de :

MM. GEORGES RAMAEKERS,
PAUL MUSSCHE (MORDAC)
ALF. LEMAIRE
GASTON BLÈME
ALFRED COUSIN
PICTOR, etc...,

ont déjà collaboré a *La Lutte* :

MM. EDOUARD DRUMONT
JORIS-KARL HUYSMANS
JEAN DELVILLE
ELIPHAS LÉVI
PAUL ROCA
GEORGES RODENBACH
LÉON RYCX
CHARLES FUSTER
FRANZ ANSEL
MAX ELSKAMP
JEAN CASIER
EMILE VERHAEREN.

Le numéro 7 de *La Lutte* (Octobre) contiendra en **Supplément gratuit** une magnifique reproduction des :
Ruines de Villers.

Éditée sur fort papier de luxe cette véritable œuvre d'art photographique est due au talent de M. Ernest Castelein.

Les injures de M. Jean Delville nous obligent à remettre au n° prochain l'article annoncé sur l'école de St-Luc, ainsi que le compte-rendu d'« *Aspirations* » le livre de M. V. Remouchamps.

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : G. RAMAEKERS

Belgique, 5 francs l'an. — Etranger, port en sus (5 fr. 60)
50 centimes le numéro.

ANNONCES : 20 centimes la ligne — Réclames à forfait.

BRODERIE ARTISTIQUE

Jeune homme désire donner des leçons de BRODERIE D'OR. —
S'adresser pour conditions, rue du Cercle, 8, Etterbeek-Bruxelles.

IL SERA RENDU COMPTE de tout ouvrage dont un exemplaire sera communiqué à la Rédaction.

La LUTTE est en vente :

A **Bruxelles**, chez La Rose, rue des Paroissiens,
chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue de Longue-
Vie, etc.

A **Gand**, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A **Liège**, chez Gnusé, rue du Pont d'Île, 51.

A **Louvain**, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A **Paris**, chez Chérié, Boulevard Montparnasse, 166.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

Première année, N° 7 — OCTOBRE 1895.

5 frs. l'an. — Un n° : 50 cent.

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.

Sommaire:

Devant l'Océan.	Ed. Drumont
Prière	Jean Casier
Villers	Alf. Lemaire
Les Briquetiers.	G. Ramaekers
Les Cygnes	>
Vers le bonheur	Franz Ansel
Les Gitanos.	A. Cousin
La « Renaissance » chrétienne	G. Emmanuel
Mon cimetière	G. Blème
Un dernier mot à Jean Delville	G. Ramaekers
Çà et là.	Uylenspiegel
Les Livres	La Lutte

Paraît chaque mois.

Rédaction et administration :
15, place Van Meÿel, Bruxelles

Bruxelles

IMPRIMERIE VAN VINOKENROY, 28, RUE DES RENTRIERS

Reçu :

Les Revues : *L'Art Wallon*, n° 2, septembre 1895 :

« Ici, dit le memento, quelques Wallons se rencontreront : ils laisseront s'exprimer l'âme de la race, qui chante en eux et leur joie, leur ambition, serait de voir, sur leur coin de terre, s'épanouir quelques floraisons jeunes et nouvelles. »

A en juger par ses débuts, *L'Art Wallon* tiendra promesse ; aussi est-ce avec joie que dès à présent, à son fraternel salut au nouveau confrère de Wallonie, *La Lutte* joint ses félicitations.

Durendal, n° 8, août, à lire : « Vous venez en aide à l'Anarchie ! » Le vigoureux réquisitoire de Pol Demade contre l'éducation classique, dont nous reparlerons, et « l'Art religieux » de l'Abbé Moeller.

La Justice sociale, nos 27 à 35.

Les Temps nouveaux, nos 19 à 23.

Le Journal des artistes, nos 36, 37, 38. Au numéro 37 cette très juste remarque de M. H. Nocq, à propos d'un projet de reconstitution du théâtre antique (!!!) :

« Quelle manie absurde que de vouloir sans cesse reconstruire. Quand cesserons-nous de revenir en arrière, toujours, à tout propos ? »

L'Art Jeune, nos 8-9, où G. Eekhoud fait l'apologie des plus infectes saligauds. Citons encore : *Une statue*, poésie burinée par Verhaeren, de beaux vers (bravo !) d'Arthur Toisoul, Rancy, Ruyters et le toujours désopilant charabia de Ch.-L. Phrlippe.

La Presse artistique et littéraire, bi-mensuel, n° 7, octobre, où, à côté de très intéressants articles sur l'art musical et la peinture, une mordante satire de *l'auri sacra fames*, par Camille Lepêche : « Seigneur million. »

La Ligue artistique, bi-mensuel, n° 19, octobre. Tendances esotériques à part, magnifique et virulent article de Levêque et signé J. D. J. (?), une page « d'apologétique » (??) rosi + crucienne « défendant » notre excellent ami J. Delville.

Journal des gens de lettres belges. Un très bon article de Max d'Oudenaerde sur l'*En Route* de J.-K. Huysmans, et des polémiques souvent même spirituelles, comme *œuvres* : o.

Devant l'Océan

A qui l'aime la mer seule suffit. Le bruit seulement d'un pas humain choque celui qui est organisé pour contempler, pendant des heures entières, cette immensité, pour interroger le mystérieux infini dans un isolement que trouble seul le clapotement des vagues.

Les gens du monde, on serait tenter de le dire, s'approchent de la mer comme ils s'approchent de la politique. Il n'ont point la tête assez forte pour sonder ces abîmes, pour se mesurer avec la puissance secrète qui met ces montagnes écumantes en mouvement, et qui soudain les rappelle au moment où il semble qu'elles vont tout envahir et tout détruire.

La lame mugissante les déconcerte et les étourdit ; le coquillage ne leur apprend rien.

Ils ne blasphèment point devant ces colères superbes qui s'excitent et s'apaisent tour à tour ; mais ils ne savent pas prier-là ; ils ne sont pas inspirés par ce temple plus majestueux que Saint Pierre de Rome : un rivage désert, des flots grondants, un ciel plein d'énigmes, et l'homme, debout s'efforçant d'entrer par la volonté de l'âme dans la communion de ce colossal inconnu, envoyant en guise de prière, au Créateur de toute chose, quelques unes de ces clameurs inarticulées qui meurent sans écho dans la solitude de la grève et dans le brouhara vertigineux de la mer...

Au XVII^e et au XVIII^e siècle la mer n'existe ni littérairement, ni mondainement.

La plaine liquide des poètes est un élément tout classique

que gouverne Neptune et où s'ébattent des Tritons; la mer véritable, avec du sable ou des galets, des barques aux toiles grossières, des filets qu'on racomme, n'apparaît pas une seule fois dans l'œuvre des contemporains. Nulle trace de cet amour qui s'affirme chez d'autres peuples, les Anglais et les Hollandais par exemple, qui inspire à chaque instant leurs poètes et leurs peintres; qui se mêle à leur existence familière.

On pourrait m'objecter qu'il en est de même du sentiment de la nature en général. *L'Astrée*, très mythologique et très confuse, ne compte pas : M^{me} de Sévigné, sans doute, a décrit sa propriété des Rochers en phrases bien quintessenciées et bien précieuses encore. La Fontaine a parfois des vers d'une saveur toute campagnarde; mais rien ne semble indiquer que les esprits du XVII^e siècle, si élevés, si délicats, si attentifs à tout ce qui touche à l'homme lui-même, aient eu l'idée de regarder une seule fois le paysage...

Dès que les marins parlent de la mer, au contraire, leur parole naïve vous touche et arrive sans efforts à la plus saisissante éloquence.

Le drame de l'Océan, la barque qui clapotte et disparaît dans l'abîme, les amis avec lesquels on a trinqué la veille et qu'on n'a plus revus... tout cela apparaît devant vos yeux, et ces rudes visages semblent superbes, tant on y lit une admirable expression de confiance en Dieu, d'abnégation, de courage tranquille.

Peu à peu on reconstitue cette âpre existence, cette bataille quotidiennement renouvelée, on est frappé de la grandeur simple de ces vaillants, grandeur que ne gêne nulle emphase, nulle récrimination nulle de ces protestations contre le sort, dont ne se privent point les travailleurs de nos cités, qui ne risquent point leur vie pour un aussi minime salaire...

Pour admirer vraiment la mer, il faut ou de ces âmes candides et simples comme en ont les marins, ou de ces génies robustes, épris des grandeurs un peu âpres, trempés pour respirer sous le souffle des tempêtes, comme Hugo et Chateaubriand.

Qui parle là est un sot.

On ne comprend devant ces étendues sans fin que le pêcheur qui se tait ou l'artiste qui crie d'enthousiasme.

EDOUARD DRUMONT.

PRIÈRE ⁽¹⁾

*Pour les poètes morts je vous prie humblement,
Seigneur, ... contemplent-ils votre gloire bénie ?
Je me trouble, je prie avec un tremblement...
Oh ! si leurs yeux avaient heurté l'ombre infinie ;
Eux faits pour mieux voler à votre jour divin,
S'ils avaient déchiré leur aile vaine et lasse ;
Eux faits pour mieux se joindre aux chants du séraphin,
aux rythmes amoureux dont le ciel vous enlace,
Eux faits pour votre claire et douce royauté,
S'ils avaient pour leur chef hideux le roi de l'Ombre,
S'ils entendaient — chercheurs d'harmonique beauté —
Les grincements, les cris aigris du gouffre sombre...
Seigneur, quels désespoirs, quels abîmes d'ennui
Pour les cœurs se tordant vers Vous, l'Inaccessible !
Oh ! faites rayonner vos yeux dans cette nuit
Et pardonnez s'il est possible !...
Pitié pour eux, Jésus, Poète essentiel :*

(1) De *Scintillements*.

*Pitié par vos douleurs, pitié par votre gloire,
Pitié par votre sang que leur soif voudrait boire,
Pitié par votre Cœur dont l'amour fait le ciel....
Mais si pour ces captifs de l'éternité noire,
Nulle grâce ne peut ramener la victoire, —
Pitié pour nous, Seigneur, pour nous qui survivons,
Pour nous leurs fils, pour nous leurs frères ;
Vous êtes l'Idéal vivant que nous rêvons :
Donnez-nous, dans la nuit des efforts littéraires
De le voir, et malgré tant de brumes contraires,
Au temple et sous les cieus profonds,
De lever jusqu'à Vous ces yeux que nous levons !*

JEAN CASIER.

Octobre 1894.

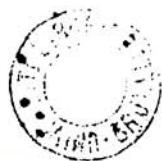
Villers

A l'auteur des *Moines*.

Lentement, lentement tombait l'ombre, couleur de vé-
tusté.

Le ciel se décolorait en teintes indéfinissables et en cha-
toîments inconnus ; derrière les collines — à l'occident —
entre les grands bois de sapins noirs, l'horizon s'incendiait
et de longues flambées de feu, filtrant à travers le feuillage,
coulaient dans la vallée.

Encore un peu, ce sera le crépuscule. Les forêts se
noyent dans un brûme bleuâtre, l'eau a fini de rouler ses
ors et repose tranquille au pied des vieux moulins ; tout
là bas sous les chaumes brillent des lumières comme des
yeux fatigués qui s'éveillent et dans un coin sombre, fan-
tastiques et lugubres, se dressent les ruines drapées de



Villers

lune qui met aux murs écroulés de grands trous béants et noirs.

.

Et voila tout à coup que dans le calme, des deux tours sévères rongées par la dent des tempêtes, un mystérieux et comme lointain angélus tombe, mélancolique et doux et s'en va, caressant le toit des chaumières, se perdre au fond de la vallée...

Et dans les ruines, tout à l'heure inertes et assoupies semble s'éveiller et frémir l'âme antique des pierres....

On dirait des bruissements de feuilles mortes qui dansent et ricanent sur le sol...

Ecoute, mon âme !... Ecoute, mon cœur !...

Et par les couloirs sombres où depuis si longtemps pèse le mystère du silence, par les embrasures des fenêtres ogivées, par les écroulements où s'échevèlent les brousses et s'incrument les ronces, à la clarté lunaire, ce sont eux qui passent, eux les moines, rapides et pieux dans le soir fantomal...

Regarde, mon âme !... regarde mon cœur !...

De tous côtés — en longuesthéories — ils viennent à l'invité des cloches et, deux à deux, drapés dans leur silence pénètrent dans l'église dont la voûte est le ciel, avec pour Cierges les étoiles...

Les moines se sont assis aux stalles invisibles : un murmure de prières répond au murmure du vent...

Ecoute, mon âme !.. écoute, mon cœur !..

Dies iræ, dies illa, solvet seclum in favilla...

Grandioses et sombres, les voix des moines s'élèvent ébranlant la masse frémissante du sanctuaire — et s'en va par l'abbaye déserte et les bois du val endormi mourir au fond du soir la psalmodie mystique...

.

Lentement, lentement s'est éteinte la prière...

Et les moines se sont levés et, deux à deux, en longues

théories, vont se confondre dans l'obscur... Le chœur a dépouillé son inconnu manteau de clarté; l'ombre rêve en l'esseulement des ruines, vaste sépulcre où dort le passé.

Les arbres tourmentent toujours leurs branches au haut des murs, mais une à une, — au long des ans — comme des larmes, en les broussailles tombent les pierres...

Pleurez, mes yeux!... pleure, mon âme!...

Septembre 95.

ALF. LEMAIRE.

LES BRIQUETIERS

A Paul Mussche.

*La brune tombe; aux lointains morts plus rien ne bouge,
Pourtant là-haut, et sans répit, sur la fournaise,
— gestes rythmés — toujours se dressent, puis se baissent
les corps en feu, dans les ardeurs du couchant rouge.*

*Depuis le sol, de bras en bras, par les échelles,
la brique vole à ceux qui peinent près des braises,
tandis qu'au loin des torses nus creusent la glaise,
— tout ruisselants, tout maculés — à coups de pelle.*

*O qu'ils sont beaux en leurs labeurs herculéens,
ces parias suant leur sang pour du pain noir!....
Fils de Mammon, vous les blasés, venez donc voir,
aux soirs sanglants, peiner encor les Plébéens!*

15 Septembre 1895.

Les Cygnes

A Georges Rodenbach.

*Ce matin je me suis assis sur le vieux banc,
tout au fond de la paix du petit sentier sombre,
qui va, sous les arceaux feuillus, mourir dans l'ombre
et longe l'étang noir où sont les cygnes blancs.*

*Les cygnes blancs, encor plus blancs, sur l'étang noir,
que les jours du feuillage, à peine une seconde,
me permettaient, de loin en loin, d'apercevoir,
mirant leur majesté dans le miroir de l'onde.*

*A voir voguer les cygnes blancs comme des âmes,
lors dans mon cœur aussi vogua nouvel Espoir,
dans l'onde de mon cœur mirant ses blanches flammes,
comme faisaient les cygnes blancs, dans l'étang noir.*

Juillet 1895.

GEORGES RAMAËKERS.

VERS LE BONHEUR

*Laisse-moi reposer la tête, ô jeune amie,
Parmi tes noirs cheveux pleins de substils parfums ;
Et berce dans l'oubli des désespoirs défunts,
Avec ta voix d'argent, ma langueur endormie !*

*Sous les rayons d'amour que versent tes yeux bruns,
Mon âme s'illumine en mon corps d'anémie :
Tel, un sombre océan s'éclaire en l'accalmie,
Quand le soleil joyeux dissipe les embruns...*

*Doux ange auréolé, sur tes pas tu m'entraînes
Vers l'éden calme et bleu des voluptés sereines,
Tu m'ouvres lentement les portes d'or du Ciel;*

*Tu fais l'heureux sourire habiter sur ma bouche,
Et s'enfuir de mon front la tristesse farouche
Aux bruit mélodieux de tes baisers de miel!*

FRANZ ANSEL.

Avril 1894.

Les Gitanos ⁽¹⁾

A José d'Acéquia

*J'aime vos accords joyeux,
Et le rythme et la cadence
De vos chants, de votre danse,
Et les éclairs de vos yeux,*

*J'aime vos soupirs profonds
Qui s'exalent longs et vagues,
Telle, la plainte des vagues
Qui se heurtent sur les fonds.*

*J'aime vos belles chansons,
Vos trainantes mélopées,
Vos superbes épopées,
aux accents vifs de clairons.*

*Oh! je vous aime vous tous :
Vous, les vagabonds Tziganes,
Vous, errantes caravanes
Qui pérégrinez chez nous!*

ALFRED COUSIN.

(1) De *Gitanos* en préparation.

La Renaissance Chrétienne

L'autre midi, comme je m'en retournais hâtif vers le repas, dans la cohue bureaucratique, qui envahit à cette heure les abords des ministères, j'entr'aperçu tout-à-coup le grand tricorne et le rabat blanc, tranchant sur la robe noire, des Frères des Écoles chrétiennes.

Bien que je ne l'eus de ma vie rencontré que deux fois encore, à ce regard perdu de rêveur, à cette lèvre ironique et pâle, sous ce manteau d' « ignorantin » jeté à l'artiste, — manches ballantes — sur les épaules, de prime abord je reconnus le Frère Marès, le directeur actuel des Écoles architecturales de Saint-Luc.

Et cette simple rencontre (faisant taire soudain les convoitises pentagruéliques, qu'ameutaient en mon estomac creux les senteurs chaudes et affriolantes des cuisines,) orienta brusquement mon esprit vers cette œuvre de rénovation splendide de l'art ogival en terre belge : les nouvelles académies de Saint-Luc.

Maintenant, étranger à tout le bruit ambiant de la rue, marchant d'une marche inconsciente et ne regardant plus qu'avec les yeux de la mémoire, je revoyais dans cette vaste salle de l'École St-Luc de Bruxelles, rue des Palais, tel qu'au 6 Août 1894, le savant archéologue vice-président de la Ghilde St-Thomas et St-Luc, le chanoine Delvigne, faisant revivre devant le deuil des jeunes disciples rassemblés, la grande vie du maître défunt : « de M. le baron Bethune, l'inspirateur, le père, peut-on dire, des nouvelles académies de St-Luc ».

Alors, dans la vivacité du souvenir, croyant ouïr encore son éloquent panégyriste, comme en un vaste panorama m'apparut la carrière glorieuse et par trop ignorée, de Jean Bethune, le bâtisseur chrétien :

Depuis le providentiel entretien de Courtrai, au cours duquel, sans le savoir, l'illustre Montalembert révélait à l'enthousiaste *credo* de son jeune ami, en même temps que l'existence d'un *art croyant*, sa vocation d'artiste ; jusqu'à cette mort récente et mille fois trop hâtive, mais pas assez pourtant pour avoir su frapper ce travailleur jamais las avant qu'il eut vu de ses yeux le fruit de ses labeurs : le triomphe de cet art gothique et national, pour la réhabilitation duquel il avait lutté sans relâche.

Et Dieu sait ce qu'il avait fallu apporté d'énergie, de tenacité, d'argumentation péremptoire, pour faire triompher en cette joute esthétique l'architecture catholique du moyen-âge, du dogmatisme intolérant « de cette renaissance payenne du XV^e et du XVI^e siècle, source féconde de tant d'erreurs dans l'ordre religieux et politique, littéraire et artistique ».

Il semblait à première vue, qu'il était tout aussi raisonnable au moins, de vous ramener à l'âge des Louis van Bodeghem, des Waegemaeker, des Keldermans, des Jean de Ruysbroek, des Sulpice van Vorst, des Mathieu de Layens, que de nous transplanter à Athènes sous Phidias et Ictinus, à Delphes sous Polygnote, ou à Rome au millieu des masses ouvrières élevant le Panthéon et le Colisée. Il n'en fut rien. Chose étrange, expliquée par la chute originelle : l'homme est créé pour le vrai et il aime le faux. Trompée par des lettrés échappées au sac de Byzance sous Mahomet II, l'opinion publique s'était laissée dire depuis quatre siècles qu'il fallait renier cet art chrétien, dont les racines plongent dans les catacombes et dont le plein épanouissement s'était fait au XIII^e siècle. On nous avait répété sur tous les tons que les frères van Eyck et Memlinc étaient des naïfs, Rubens, faisant sienne l'appréciation de Vasari, qualifiait de *barbare* l'architecture gothique ; Fénélon, dont le *Télémaque* fut notre premier manuel de lecture, ne comprenait point que les métropoles de Paris et de Rheims avec toutes leurs pointes et leurs roses, des pierres découpées comme du carton ! pussent encore tenir debout ! Ces *raffinements gothiques*, n'avait rien de la *simplicité grecques*. !! » (1)

Tels étaient les préjugés que le belge Bethune, à la suite

(1) *Un artiste chrétien : le Baron Bèthune*, par Ad. Delvigne. (p. 8).

des quelques hérauts de l'art chrétien, à l'étranger, entreprit d'anéantir chez les esprits cultivés de son pays.

Déjà, et effet, des talents tels que Welby Pugin en Angleterre, De Coumont en France, Reichensperger, en Allemagne, avaient « battu en brèche le préjugé qui assurait à l'art de l'antiquité payenne un monopole tout à fait injustifiable quand il s'agit de l'imposer à une société chrétienne, à des climats bien différents de celui de la Grèce et de Rome, avec l'emploi de matériaux qui sont incompatibles avec ses formules architecturales. »

Ces paroles de Bethune lui-même, font bien ressortir la clarté de leur concision, tout l'illogisme de cette implantation de l'art italique en pays du Nord, où le soleil trop rare et souvent sans éclat, exige pour faire les *clairs* et les *ombres* des reliefs exagérés que ne demandait pas l'ardent Phœbus du sol classique.

Comme son maître Pugin, Béthune, estimant lui aussi l'expérience du fait preuve plus convaincante que de longues disputes théoriques, qui avortent le plus souvent, ferma la bouche au préjugé non par l'œuvre écrite mais par l'œuvre bâtie ; en bâtissant, selon les principes de l'architectonique médiévale, des chefs-d'œuvre tels que l'abbaye de Maredsous, assurant à elle seule au génie de son architecte l'immortalité de sa mémoire. Béthune fit plus encore : pour perpétuer l'œuvre entreprise dans tout le feu de la jeunesse, le baron Béthune fonda à Gand les premières écoles gothiques de dessin, noyaux de cette école Saint-Luc, multipliée aujourd'hui dans les centres artistiques de la terre belge et jusque par delà nos frontières du Sud.

C'est dans la glorieuse cité flamande, parmi les « Petits Frères » — ces « Petit Frères » à la vue desquels le crétinisme incroyant s'enfle d'imbécile mépris — que Jean Béthune, le grand esthète, trouva, en la personne du Frère Marès et de ses collaborateurs les continuateurs glorieux de sa haute mission artistique et chrétienne.

Grâce au labeur incessant, grâce au talent surtout de ces *artistes - ignorants* on a pu dire avec vérité que le baron Béthune laisse derrière lui une école pleine de vie et de jeunesse, où la sève coule en abondance, qui a déjà couvert le pays de centaines d'églises, d'édifices, de châteaux, de monastères, d'écoles, et qui renoue au milieu de nous, par delà l'éclipse de la Renaissance, les traditions perdues du grand art religieux. »

A vous donc Béthune et Marès, notre admiration et notre lûs ! à vous tous humbles frères des écoles chrétiennes, dignes émules de l'humble et sublime artiste : le frère Hugo d'Oignies, champions de la *Renaissance gothique*, cette « *Renaissance chrétienne* ! »

GEORGES EMMANUEL.

MON CIMETIÈRE

*Mon cimetière est un vieux livre
Où de vieux poètes passés
Clament leur tristesse de vivre
En de tristes vers angoissés.*

*Chaque feuillet cache une tombe
Et mes morts aimés sont des fleurs....
Car ici-bas tout meurt et tombe,
Tout enfin se résout en pleurs.*

*Ce sont de petites fleurs sèches
En leur blémité qui séduit ;
Les ligaments, ce sont des mèches
De cheveux noirs comme la nuit.*

*Voici des œillets blancs et roses,
Des violettes au cœur d'or,
Voici des pétales de roses
Et des bleuets de messidor.*

*L'une me dit l'amour naissante
Les premiers baisers créateurs
Et sa grâce toute-puissante
Et ses charmes fascinateurs.*

*L'autre me dit les jours de joie...
Et chacune ainsi tour à tour
Déroule l'écheveau de soie
De notre existence d'amour.*

*Mais voici le myosotis pâle,
Le « ne m'oubliez pas » si beau
Qu'un soir sans lune, soir de râle
J'allai cueillir sur son tombeau.*

*Ainsi je resterai fidèle
Dans les sombres jours à venir
A tout ce qui me parle d'elle,
Fidèle à l'ardent souvenir.*

*Mon cimetière est un vieux livre
Où de vieux poètes passés
Clament leur tristesse de vivre
En de tristes vers angoissés.*

GASTON BLÈME.



Un dernier mot à Jean Delville

Cette fois l'excellent homme m'envoie des injures « recommandées », avec, au bas, cet encadrable *nota bene* :

« *J'exige la publication de la présente lettre dans votre prochain numéro, sinon je me verrais contraint d'agir légalement.* »

Comme il faut toujours être charitable, surtout à l'égard d'adversaires qui n'ont pour tout argument que l'insulte gratuite, je prévins donc très charitablement ce monsieur, dans notre dernier numéro, que s'il nous envoyait encore de sa prose en le prenant sur le ton de sa dernière lettre, son papier irait où vous savez.

Pourtant, si le cœur vous en dit, mon Mage, libre à vous de dépenser inutilement votre « temps intellectuel », votre encre, votre papier et votre salive, à des lettres recommandées. Ça nous fera toujours quelques timbres de 35 cent. en plus pour l'œuvre de la Ste-Enfance. Grand merci d'avance.

Mais si cette littérature rosi † crucienne peut être très goûtée à la Halle aux poissons, elle ne l'est pas chez nous.

Une fois pour toutes, Monsieur, tenez le vous pour dit.

GEORGES RAMAEKERS.

ÇA ET LA

« *Argumentum baculinum* ». Les quotidiens auront sans doute fait connaître déjà à nos lecteurs la regrettable algarade, qui s'est produite rue Neuve à Bruxelles le mois

dernier, entre nos deux éminents confrères : M. G. Eekoud du *Coq rouge* et Alb. Giraud de la *Jeune Belgique*, à la suite d'une violente polémique littéraire entre ces deux Revues. Plus digne eût été, nous semble-t-il, M. Eekoud en se souvenant que la bêtise d'une insulte est en proportion de sa violence et ne peut atteindre que l'honneur de celui-là seul qui l'a écrite. (Qu'en pense Delville ?...)

* * *

Les artistes de Liège continuent toujours d'achever dans le *Journal* du poète Valentin la *Rédemption* (1) de la Littérature française ; car (qui oserait l'ignorer ?) elle serait incurablement morte de langueur, la pauvre ! si le poète susdit n'était enfin venu, comme autrefois Malesherbes, lui inoculer à l'aide de sa plume, cette vigueur juvénile qu'on ne lui connaissait pas jusqu'à ce jour trois fois béni. — Allons, Sire, un bon mouvement ! voilà trop longtemps que dure l'ingratitude ; réparez cela, et dès les prochaines fêtes nationales puissions nous voir épingler par vous à la poitrine de Valentin-l'Illustre : la « médaille de sauvetage de la clarté française, de la rime et de la raison ! »

* * *

Il est de ces phrases qui immortalisent un nom ; délectez-moi ce spécimen du genre :

« Voici l'ombre à s'émouvoir — et c'est le vent dans les marronniers !
Le marronnier d'ombrage : Il s'alentit en gris où tout un effroi de
feuilles fuit et claque et rompt le silence de son mystère d'être. *Tout
un effroi ! Et il plie de l'être au songe gardé, et long (ah ! mourir !...)
du vent, griseur, d'un ciel sans azur !* » (???)

« et des maisons sont le silence indistinct de languir » (???)

(signé) CHARLES-LOUIS PHILIPPE. (2)

Vous ne comprenez pas ?....

Ça n'est pas étonnant, lui non plus.

UYLENSPIEGEL.

(1) Par un oubli impardonnable les typos ont omis le point (!) d'admiration, de rigueur à la suite de ce mot, quand il résume une œuvre aussi admirable.

(2) *Art Jeune* (Août-Septembre. 95.)

LES LIVRES

VICTOR REMOUCHAMPS. *Les Aspirations* (poèmes en prose)
— Vanier, édit. Paris.

Elaboré avant *Vers l'Ame*, ce beau livre nous révèle déjà la puissance de son auteur ; l'auteur des *Aspirations* c'est déjà, en effet, le mélancolique assoiffé d'au-delà et de Mystère. hantise éternelle de son âme. Moins de désolance pourtant, mais sublimes parfois les cris douloureux, entre où jaillit de loin en loin une étincelle d'espérance : « Et je rêve de chants si doux qu'à les chanter on aimerait la Vie... Et je rêve de mots si doux qu'à les savoir on aimerait la Mort... Le cri triomphal de Vie retentira!... Espère mon âme... »

*
**

JEAN CASIER. I *Flammes et Flammèches*. II *Scintillements*. (I P. Lacomblez édit. Brux. II. Siffer. édit. Gand.)

Deux volumes de poésies détachées, ce qui offre cet avantage : de nous révéler tout à la fois, l'écrivain en des genres multiples et très différents. L'un des grands mérites de l'auteur c'est, à nos yeux, sa préoccupation constante d'innover dans le *rythme* et le *nombre* du vers. Si, comme il était à prévoir, le résultat n'a pas toujours absolument répondu, cet effort audacieux n'en mérite pas moins l'approbation de tous. Surtout que le plus souvent aussi heureuse qu'inattendue est la trouvaille, témoin « Forêt » la 2^e pièce des *Flammes et Flammèches* où l'ample beauté des vers de 16 syllabes.

Quand à la source inspiratrice où puise l'auteur des *Harmonies chrétiennes* et de *Scintillements*, la *Prière* signée de lui et parue dans le présent n° de *La Lutte* dit assez haut que Jean Casier est un poète croyant, fier de son *credo*, et tout débordant de cette Foi catholique par laquelle il lui a été donné, dès ici-bas, de connaître et chanter la Beauté Infinie, le Poète divin de la Création.

LA LUTTE.

N. B. Les abonnements partent du 10 de chaque mois et se font pour un an.

PROPAGANDE : Toute personne qui nous procurera trois nouveaux abonnés aura droit à un abonnement d'un an.

Outre la Rédaction composée de :

MM. GEORGES RAMAËKERS,
PAUL MUSSCHE (MORDAC)
ALF. LEMAIRE
GASTON BLÈME
ALFRED COUSIN
JEAN CASIER
PICTOR, etc...,

ont déjà collaboré à *La Lutte* :

MM. EDOUARD DRUMONT
JORIS-KARL HUYSMANS
JEAN DELVILLE
ELIPHAS LÉVI
PAUL ROCA
GEORGES RODENBACH
LÉON RYCK
CHARLES FUSTER
FRANZ ANSEL
MAX ELSKAMP
ÉMILE VERHAEREN.

La Belgique artistique vient de perdre en la personne d'Auguste Verwée, le plus puissant de ses peintres animaliers. J'ai donné ici même il y a trois mois un « instantané » de cette belle et glorieuse carrière, trop tôt interrompue par la camarade vendale ! Verwée reflétait dans ses toiles toute la vie de sa Flandre, dont l'âme robuste respirait toute en lui. Eh bien, il est des artistes : les peintres Rose † Croix, comme Jean Delville, qui dénie toute valeur esthétique à de pareils talents !.. Décidément le « Temple » du *Sâr* devrait être transféré, de la Rue de la Paix, à Charenton.

PICTOR.

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : G. RAMAEEKERS

Belgique, 5 francs l'an. — Etranger, port en sus (5 fr. 60)
50 centimes le numéro.

ANNONCES : 20 centimes la ligne — Réclames à forfait.

BRODERIE ARTISTIQUE

Jeune homme désire donner des leçons de BRODERIE D'OR. —
S'adresser pour conditions, rue du Cercle, 8, Etterbeek-Bruxelles.

IL SERA RENDU COMPTE de tout ouvrage dont un exem-
plaire sera communiqué à la Rédaction.

La LUTTE est en vente :

A **Bruxelles**, chez La Rose, rue des Paroissiens,
chez Istace, au Passage ; chez Wattiaux, rue de Longue-
Vie, etc.

A **Gand**, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A **Liège**, chez Gnusé, rue du Pont d'Ile, 51.

A **Louvain**, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A **Paris**, chez Chérié, Boulevard Montparnasse, 166.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

5 frs. l'an. — Un n° : 50 cent.

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.

Sommaire:

- Le chant de la lem-
pète G. Ramaekers
La chanson de la
pluie G. Blême
Feu la Jeune Bel-
gique La Lutte
Four de Novembre. Alf. Lemaire
Un Mendiant Paul Mussche
Les Sonneur
Varia Jean Casier
Aube triste G. Ramaekers
Anniversaire C. Lepêche
Cà et là Uylenspiegel
Les Livres La Lutte
Prix de Rome Pictor

UN MENDIANT

dessin à la plume de G. Ramaekers

Paraît chaque mois.

Rédaction et administration :
15, place Van Meÿel, Bruxelles

Bruxelles

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIER

N. B. Les abonnements partent du 10 de chaque mois et se font pour un an (5 fr.) ou six mois (3 fr.).

PROPAGANDE : Toute personne qui nous procurera trois nouveaux abonnés aura droit à un abonnement d'un an.

PRIN DE ROME.

Le jury a décerné cette année le prix de Rome pour la peinture à M. Jean Delville et Bruxelles, dont l'académie le compte aujourd'hui avec orgueil comme l'un de ses élèves, se prépare à acclamer le lauréat sous les feux multicolores des lanternes vénitiennes. Nous avons toujours su dans une polémique faire la part des aptitudes et des travers. Dans la polémique qu'il a si piteusement soutenue dans *La Lutte* pour la défense de la doctrine du *Sir* Peladan, Jean Delville s'est révélé à nos lecteurs comme très piètre polémiste. Il est vrai que sa cause était indéfendable devant le bon sens. Aujourd'hui, oubliant ses injures, nous voulons des premiers applaudir ici à son grand talent pictural avec le regret profond hélas de devoir lui trouver de l'exclusivisme à outrance dans ses jugements esthétiques!

PICROR.

Notre Frime

Vient de paraître :

CANTIQUE DE PREMIÈRE MESSE

Paroles de

Musique de

Georges RAMAEKERS.

Ernest DELTENRE

Net 1 franc 50.

Pour les abonnés de *La Lutte*, 1 franc.

Adresser les demandes place van Mevel, 15.

Le Chant de la Tempête

A EDOUARD DRUMONT.

*Comme un rêve sans fin s'étend la mer immense
très calme et très là-bas, sous l'azur infini,
depuis l'endormement rouge du jour fini,
jusqu'à l'autre horizon où de la nuit commence.*

*Sous l'estompe du soir dans du maure s'effacent :
le ciel bleu, la mer verte et le couchant vermeil,
et presque à ras des flots, tout en sang, le soleil,
boulet de feu géant, roule au fond de l'espace.*

*Et des flots et des flots et du ciel bleu sans bornes,
où nul rire de voile blanche, où nul oiseau,
plus rien d'aïlé, plus rien, sur ces étendues mornes,
que l'immobilité du silence sur l'eau....*

*Mais voici brusque et tout-à-coup que l'ouragan
éclate hurleur et s'époumonne et dans sa rage,
épouvantant la paix du soir et l'Océan,
gonfle l'abîme et fait des vagues, des volcans
qui crachent de l'écume et dans le ciel sauvage
lance soudain la meute noire des nuages !*

*Tout est noir : c'est la nuit qui devance la nuit,
Sombreur que rend encor plus sinistre le bruit
de l'ouragan qui siffle en sifflements d'enfer,
si stridents, que d'un trait et par dessus la mer,
ils volent dire aux toits paisibles des falaises :
que les flots révoltés chantent leur MARSEILLAISE !...*

17 Octobre 1895.

GEORGES RAMAEKERS.



La Chanson de la Pluie

*Dans la nuit ténébreuse et grise
La pluie a chanté sa chanson
Dolente comme un chant d'église
Et douce comme une oraison :*

*Je suis la pluie aux ailes vertes
La tristesse du firmament
Qui de ses prunelles ouvertes
Tombe en un grand épanchement*

*Je suis la visiteuse triste ;
Je pleure sur les volets clos
Des paroles douces d'artiste
En la musique des sanglots.*

*Sur la ville en fête il bruine ;
Voici comme un glas sur les toits,
Et c'est comme une ville en ruine
Le cœur du poète aux abois.*

*Je suis la tristesse des choses
Des toits, des feuilles et des fleurs,
Dans les âmes et sur les roses
Mes pleurs font jaillir d'autres pleurs.*

*Et le poète qui m'écoute
Songe à la saison des lilas...
— Margot vivait — et chaque goutte
En son âme sonne le glas.*

GASTON BLÈME.

FEU “ LA JEUNE BELGIQUE ”

In Memoriam.

Sic transit!..

« Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé »

Or de ceci, voici bientôt quinze ans :

Ce fut en l'an fameux : mil huit cent quatre-vingts. Avec l'aide vaillante de quelques sincères amants du Beau, comme lui jeunes, comme lui moqueurs du « qu'en dirait-on », un disciple dilectionné de Flore et des Muses réussit à faire fleurir alors sur le pauvre arbrelet rachitique de la littérature belge une pousse neuve et fleurant bon la sève printanière.

Vinrent aussitôt, de toutes parts, guêpes et frelons pansus souiller de leurs dards la floraison neigeuse et puis s'envolèrent bourdonner par tous les alentours que le suc en était détestable.

Si bruyamment bourdonnèrent les frelons que leur bourdonnement ressuscita de leur sommeil léthargique les vieux jardiniers, commis par le Gouvernement à la « conservation » du jardin de notre littérature nationale, sorte de Porte-de-Hal botanico classique, objet jusqu'à ce jour de leur constante insouciance.

Et vieux jardiniers d'entrer en colère contre « ces jeunes extravagants » dont les audaces sacrilèges méprisaient « l'autorité infailible du *Législateur du Parnasse français* et qui faisaient ainsi arracher à leur rond-de-cuiriste ronflement d'augustes vieillards ! »

Des vieux jardiniers, les uns prétendirent qu'il fallait sans plus tergiverser, chasser à jets d'encre excommunicatoires le jeune disciple de Flore et ses amis, puis émonder, puis jeter au feu « cette branche folle » — leur

œuvre; les autres, moins excessifs, se contentaient d'exiger le redressement de la dite branche à l'aide du tuteur classique....

Bref, depuis le réveil des vieux jardiniers par les frelons, ne tarissait plus leur radotage. Ah! chers vieux radoteurs de vieux jardiniers!

Les jeunes littérateurs belges des générations nouvelles jamais n'oublieront de combien ils vous sont redevables, à vous, qui par vos foudres réactionnaires et vos jacaseries tintamarantes, avez provoqué (sans le vouloir, Dieu sait comme!) l'éveil de l'attention publique, bientôt suivi de ce courant de sympathies et de juvéniles enthousiasmes autour de la *Jeune Belgique* de 1880!

Car, après des ans de lutte, malgré la mort prématurée du jeune disciple de Flore et des Muses, pleuré de tous les vrais artistes sous le nom de Max Waller, la branche fleurie porta quand vint l'été des fruits abondants, savoureux.

Ceux qui avaient été avec lui les promoteurs valeureux de cette émulation artistique en Belgique et qui portaient maintenant son deuil, trouvaient en ce deuil même comme la consécration de leur œuvre et le feu des premiers jours en retrempant leurs âmes dans le culte de cette mémoire chère.

Alors, à travers les brouillards de l'universel avachissement bourgeois, où croupissait l'indifférente Patrie des van Hasselt et des Conscience, s'éleva la voix plus jeune, mais écoutée cette fois, d'une nouvelle phalange littéraire: Alors tout le monde des lettres de Belgique et surtout de France connut ce nom glorieux: *Jeune Belgique*.

Alors, vinrent de toutes parts, et d'on ne savait où, jeunes abeilles butiner précieusement les calices des fleurettes blanches à la branche nouvelle, dont la floraison splendide semblait assurer un été éternel....

Hélas! voici qu'après quinze ans de labeurs, les ridicules prétentions de quelques uns (les Giraud, les Gilkin et les Gille) à l'infailibilité en matière littéraire, sont venues mettre la zizanie au jardin du Parnasse.

Ah! sans doute, les restes de Max Waller en ont frémit de rage dans leur impuissance, en son cercueil!...

Voici donc qu'il nous est ordonné de voir — spectacle étrange et combien affligeant! — quelques *Jeune Belgique* rénégats tenir envers leurs frères d'Art la même stupide attitude qu'avaient tenue contre eux mêmes il y a quinze ans, frelons et vieux jardiniers!

Rénégats, oui vous l'êtes! vous l'avez par trop bien montré du jour où vous avez fait alliance avec les Valentin, ces ennemis de hier! vous vous êtes ravalé à leur niveau!

Aussi à part les deux ou trois écrivains rentrés plus récemment à la *Jeune Belgique* comme Maurice Cartuyvels et Franz Ansel, qui partage lui aussi les idées de ces gens là (ce qui ne nous empêche pas à *La Lutte*, parceque sans nul parti-pris, de reconnaître ses aptitudes et de le compter avec joie parmi les nôtres) des compagnons de Max Waller, ne resta bientôt plus que le trio susnommé : Giraud-Gilkin-Gille.

Quant à tous ceux restés fidèles au principe de la *liberté dans l'Art*, pour le triomphe duquel l'avait fondée Max Waller, force leurs fut bien devant cette attitude de quitter cette *Jeune Belgique*, déchue grâce à l'orgueilleuse aberration de ces trois ci-devant poètes, dégringolés au rôle grotesque de petits-bonzes!

Et le *Coq rouge* lança, vigoureux, son cocorico! Quelques mois encore, ces derniers ont osé déflorer ce nom de *Jeune Belgique*, cher à tous les artistes Belges pour son passé glorieux, en allant déposer aux pieds de l'autel des Muses les pissenlits du journalisme et les feuilles desséchées de quelque *Cerisier pourri* — honteux présent aux Muses de ceux la mêmes qui naguère encore leurs offraient

— présent inestimable — les fruits sans nombre de leur génie!

Le vent d'automne de Novembre 1895 emporte la branche vermoulue, éclos de 1880 dans notre jardin littéraire grâce à la culture jalouse des vrais *Jeune Belgique!*

Incapables désormais d'encore rien produire, les hommes du Trio en sont réduits à présent à ne plus enfanter qu'une « Revue de Critique » que nous appellerons à bon droit « la *Revue du Dénigrement* ».

Grand bien leur fasse!

Mais ce qu'il convient de faire c'est de les laisser rado-ter — nouveaux vieux jardiniers, — tout seuls en leur coin, c'est là tout l'intérêt qu'encore ils méritent.

Nous ne retiendrons plus d'eux qu'une chose :

Ils ont tué la *Jeune Belgique!*

LA LUTTE.

FLEURS DE TOMBE

III

Jour de Novembre

*Lugubre et douce — comme un râle
la voix d'automne, la voix pâle,
se lamente par les bois nus
et les cloches aux lointains d'ombre
gémissent, sourdes, le glas sombre
pour ceux qui ne sont plus.*

*Les feuilles mortes — brunes, blondes,
toutes folles — dansant des rondes
sur les routes, sur les talus,*

*et feuilles mortes sur les pierres,
bruisantes, bruissent leurs prières,
pour ceux qui ne sont plus.*

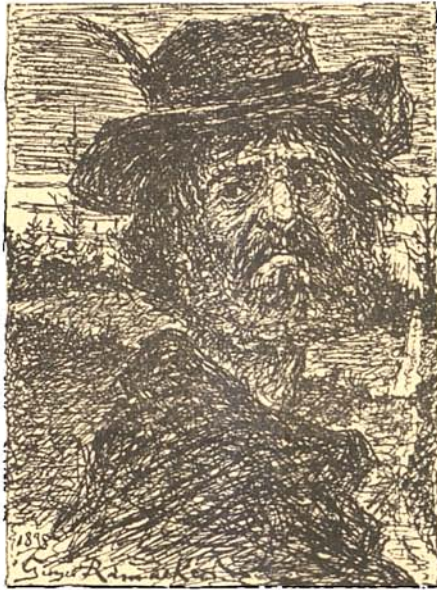
*Le soleil mort baise la plaine,
les grands chiens hurlent à la chaîne
et des vieux toits tout vermoulus
de la chaumine recueillie
le vent qui vient dit que l'on prie
pour ceux qui ne sont plus.*

*Mais mon deuil, sans voir, sans entendre,
l'œil éteint, fixé sur la cendre
qui griffe les chemins battus,
s'en vient sur la tombe d'un père
à son tour pleurer la prière
pour ceux qui ne sont plus :*

*« Crucifié, je te supplie
pour les pauvres morts qu'on oublie
et pour ceux-là, les inconnus,
dont l'homme a perdu la mémoire.
Dieu, je te demande la gloire
de ceux qui ne sont plus.*

*« A genoux dans notre poussière
j'implore surtout pour mon père
ta miséricorde, Jésus ;
s'il souffre, abrège sa souffrance,
en cette heure de délivrance
soit-il de tes élus !*

ALF. LEMAIRE.



Un Mendiant

H Paul MUSEBE.

Dessin à la plume de M. G. RAMAKERS.

Un Mendiant ⁽¹⁾

*Quand le soleil se meurt aux horizons sanglants
et que Soukel, géant, apparaît dans les combes,
on croirait voir surgir quelque veilleur de tombes,
qui, muet et pensif, se promène à pas lents.*

*Ce mendiant doré des orgueils castillans
et taillé tout d'un bloc dans l'airain et le cuivre,
s'en va, superbe et fier, n'exigeant rien pour vivre
que de glaner parfois, dans la forêt, des glands.*

*Trainant sa morgue au cours des routes royageuses,
blasonné de fierté, casqué de désespoir,
il marche au but certain, là-bas, vers les yeuses,*

*et, rythmant son pas bref, dans le calme du soir
lance devers l'azur, d'une voix gutturale,
un beau chant vigoureux éclos chez les Vandales!*

PAUL MUSSCHE.

LE SONNEUR

I

C'était à Hal, autrefois.

Dans la tour de l'église vivait Lamme Spleet, le vieux sonneur de cloches. En été il habitait près d'elles, tout là haut, dans un abri fruste où le vent chantait des mélopées bizarres.

Bercé de ces chants, ivre d'air, les oreilles vibrantes des

(1) De *Mendiants*.

sonneries de carillons, abasourdi de l'envolée des cloches, Lamme vivait, là haut, d'une vie étrange.

Souvent il passait des heures longues, à voir mourir le soleil, le soir, lorsque les nuages passent devant son orbe, comme des ombres de cyclopes devant un brasier ardent. Parfois il s'abimait dans la contemplation des nuits eucharistiques, quand la lune est plus pâle que la candeur des lys, blanche comme une hostie, ou bien dans celle encore des nuits troublées, quand les nues galopent échevelées sur son cadavre.

Lamme connaissait toute l'émotion de la grande vie du large. Il était la vigie de ce grand mât : la flèche gothique.

Le sonneur passait pour fou près de ses concitoyens et les enfants se le montraient du doigt lors de ses rares apparitions.

A dire vrai, le brave homme divaguait un peu.

Une nuit, un passant attardé, longtemps après le couvre feu, avait aperçu une forme blanche déambuler par le clocher ; depuis lors les vieilles se racontaient tout bas qu'un esprit revenait sur la tour. Or, c'était simplement Lamme, somnambule, qui vaguait là, en chemise.

Cette légende augmenta le respect aversif que l'on avait déjà vis à vis du sonneur, si hardi que de loger encore là haut....

II

C'était jour de marché. Les mûnants, chargés de fruits, franchissaient les remparts.

De loin ils avaient aperçu une chose insolite sur la tour, plus près avaient distingué un homme en blanc : c'était Lamme, le sonneur.

La nouvelle courut rapide par la ville. Les marchands quittaient leurs échoppes, les bourgeois leurs maisons ; tous, curieux, accouraient sur la grand'place. Ils riaient de voir ce fou là haut, en costume si étrange.

Mais brusquement le rire s'éclipsa, la foule frémit lors-

qu'elle vit l'homme se mouvoir et entreprendre l'ascension extérieure de la flèche.

Elle ondula un instant, hésitante, comme les flots de de la mer puis immobile, figée au sol, elle regarda.

La forme blanche était bien le sonneur, qui somnambule, ascensionnait vers la croix :

Un silence planait sur la ville, la foule s'était tue dans l'expectative de cet homme en danger.

S'arcboutant aux saillies, Lamme montait toujours, de l'ascension sûre d'un halluciné, il ascensionnait vers la croix.

Les corneilles effarouchées voletaient autour de la flèche avec des cris d'effroi.

La croix était plantée dans la feuille médiane d'un trèfle de pierre, entamé par le temps, c'était vers elle que Lamme ascendait...

La foule est muette.

Il gravit encore quelques pierres, leurs saillies avaient teinté de sang ses membres séniles. Son chef branlant hésitait... A deux mains il saisit la base de la croix... Une pierre céda sous son pied...

Une clameur immense s'éleva de la place... clameur poussée par des milliers de poitrines hatelantes....

Ce cri réveilla le sonneur. Il vit la foule en bas qui ondulait, l'attirant comme des tentacules de pieuvre et pris de vertige, bras ouverts, tête en arrière, il tomba... Ce fut la chute blanche d'une mouette blessée.

Il tomba... Son pauvre corps de vieux s'accrocha pantelant et hideux aux aspérités d'une gargouille de granit à mi hauteur de la tour... ses membres se détendirent dans les derniers spasmes de la mort...

Le corps de Lamme Spleet étalait sa nudité sanglante sur les grisailles de la tour.

Et d'en bas, un moine, d'un geste large, bénissait cette agonie...

PAUL MUSSCHE.

V A R I A

Fête de Sainte-Barbe. (1)

*Petite vierge, vieille, vieille
comme l'Empire, si bien mort,
— Jeune au jour où te prit la mort,
jeune en l'ombre où ton corps sommeille,
jeune en la gloire où t'émerveille
la contemplation sans fin, —
voici que ton nom se réveille,
jeune et vieux comme un nom divin !*

Devise pour un homme de lettres.

*J'écris en vers, j'écris en prose :
j'écris en noir, j'écris en rose,
je fais l'enjoué, le morose,
le gourmandeur ou l'indulgent —
d'après la commande et l'argent !*

Reproche.

*Nous attachons nos cœurs à de si minces choses :
bribes s'accumulant dans nos armoires closes,
débris de rêves, brins d'épines ou de roses !
Nos regards vont de nos mentons à nos genoux...
l'Eternité pourtant s'étale devant nous !*

Humiliation.

*Vous aimez à tuer l'orgueil, je vous l'apporte,
Seigneur, c'est mon orgueil profondément subtil...
Cette bête blessée — en apparence morte —
Demande votre coup suprême... ainsi soit-il !*

JEAN CASIER.

(1) De *Scintillements*.

Aube triste

A Gaston Blème.

Ce matin quand je me suis levé, il y avait du gris dans le ciel et dans mon cœur.

J'étais mécontent — m'étant accagnardé au lit — d'avoir vécu en moins ces heures indues de paresse, soustraites encore à la brièveté de la vie! — Car est-ce vivre, dormir?...

De ma fenêtre, derrière Valduchesse je vis se lever, après moi — encore plus paresseux, bon Dieu! — le jour exsangue et anémié.

Pleins d'ombres, mes yeux, dix longues heures désapri-voisés de la lumière diurne, clignottaient quand même à regarder cette Aube sans éclat.

Un seule nuage, veule et désollamment gris, mais avec la mesure du ciel, écrasait cette Aube chétive sur le paysage indistinct de la campagne, vaste tache noir broyé, où les seuls contours de l'extrême horizon laissaient deviner des arbres et quelques toits.

Dans cette rayure lumineuse, étroite et blanche, qui était l'Aube, l'Astre ne se démarquait par pas même une lueur moins mate.

Tout voluptueux au mol contact, encore senti, des azurs d'Orient aux transparences aqueuses, par lesquelles, tandis que je dormais, il avait promené, adoré des peuples, la majesté de sa splendeur et la fête de ses rayons, il s'étonnait maintenant devant ce masque opaque jeté sur son ciel bleu. Lui aussi — pauvre Soleil! — clignottait des yeux.

L'horreur de l'obscur l'avait tout pâli :

Vite, bien vite, il s'effaça dans la brume du nuage.

Sa trainée lumineuse, s'applatissait, blanchâtre, de plus en plus sur le lointain.

Un lambeau des mes menus espoir me sembla agoniser
en mon cœur avec ce jour, là-bas, agonisant dès l'Aube...

Ça donc ! c'est rire qu'il fallait faire !

Sorti de la muraille de brume, de l'autre coté du nuage
le grand soleil emplissait son ciel bleu retrouvé de ses
regards flamboyants de bonheur.

Et ce fut soudain, dans la fissure blafarde de l'aube
morte une échappée de rayons joyeux !

Et cet or lumineux sous ce nuage sombre, dans l'indécis
du lointain matinal mit un peu de son éclat dans mes
yeux, et dans mon cœur de sa chaleur un peu.

Et cet or lumineux sous ce nuage sombre, c'était
comme une pluie de bienfaits dessous la porte entrebail-
lée du ciel, derrière laquelle sans doute, les Anges du Bon-
Dieu filaient les lins de sa Lumière !

GEORGES RAMAEKERS.

Anniversaire

Pour ses 17 ans, 6 nov. 1895.

*Jeanne, mon bouquet se compose
De deux fleurs et vraiment c'est peu :
Une marguerite, une rose,
Le tout attaché par un nœud.*

*Mais ce bouquet, c'est ton emblème,
C'est pourquoi je veux te l'offrir,
Symboles des vertus que j'aime
Sur toi je veux les voir mourir.*

*Comme la rose, ô ma Chevette
Ton cœur a des parfums bien doux,
Comme la blanche pâquerette
Il est simple et... je suis jaloux.*

*Et pour apprendre si je t'aime,
Tu peux l'effeuiller jusqu'au bout,
Il dira vrai le cher emblème
Car il te répondra : « BEAUCOUP. »*

C. LEPÈCHE.

ÇA ET LA

Il te souvient sans doute encore, féal lecteur, du suréminent rédacteur de *l'Art-jeune*, l'exhilarant Arthur du Blond-Azur dit Toisoul et de son ineffable « droit de réponse » en lequel l'âme jeune homme lançait au directeur de *La Lutte* cette épithète de mépris : « Monsieur le colporteur de *fumier potachique!* » (1)

Or voici-t-il pas que notre impitoyable confrère Léon Rycx, directeur de la revue : *Pages d'Art et de Science* vient de nous dévoiler au grand jour l'honnête Toisoul (Arthur pour ces dames) plagiant de la façon la plus flagrante de mauvais vers (qu'il a rendus plus mauvais encore) publiés il y a quelque dix ans dans un petit journal d'écolier : *Le.. Potache.*

Ohé! « *Monsieur le colporteur de fumier potachique!* »

Le monsieur qui reprochait naguère à notre collaborateur Paul Mussche de ne pas scander comme lui *vis-i-ou*, commence, dans le dernier numéro du *Journal* à Valentin, par reprocher à *La Lutte* ce qu'il appelle « ses aménités » et finit en me traitant de ... « cochon »!

On n'est pas plus attique!

Mais voici que le même Henry Gravez cite avec une satisfaction manifeste à la colonne suivante cette remarque trop juste d'Henri Fouquier (sansse douter qu'il vient de la vérifier à l'instant) : « L'école nouvelle de critique remplace la discussion par l'injure et les malices par les gros mots ». Pour moi donc, je ne lui renverrai pas son injure, puisque ce serait faire preuve d'un manque de tact moindre pourtant que le sien, et puis je ne veux pas faire de tort à la réputation dont jouit la race porcine en comparant un de ses « membres » à ce monsieur.

D'ailleurs cette conduite, chez lui, s'explique par l'avoué même

(1) Voyez « *La Lutte* » de juin.

qu'il a fait dans ce même article, quand, dans un beau mouvement de sincérité il s'est écrié :

« Ane, si vous le voulez, mais de bonne race! »

Corbleu! mais comment donc s'il est de bonne race! Pour un âne Monsieur est un âne parfait, nous n'en ignorions guère; n'empêche que l'avcu est vraiment typique — nous le ferons *graver*.

UYLENSPIEGEL.

LES LIVRES

ANDRÉ RUYTERS : *Douze petits nocturnes*. (Lacomblez, édit. Bruxelles.) Collection de l'*Art Jeune*.

Bienqu'œuvre très personnelle *Douze petits nocturnes* place glorieusement Ruyters à côté de Fernand Severin. — Je suis sûr au moins de n'être pas accusé de « camaraderie » par ceux qui trouveraient ce rapprochement excessif.

Faut-il le rappeler? Je suis loin de partager toutes les idées du directeur de l'*Art Jeune*, voilà pourquoi, moi qui l'ai combattu, je me sens bien à l'aise pour juger aujourd'hui, en toute impartialité, son livre. — Avec ce livre Ruyters quitte l'école réaliste de Lemonnier pour monter d'elle à l'Art idéal, à l'art immatériel, voie neuve et véritable de son jeune mais grand talent.

Comme Severin, Ruyters chante moëlleusement l'Amour.

Ici le décor, la nature ambiante, la paix nocturnale font la toute beauté harmonique de l'œuvre.

Et c'est l'amour très pur sous la chasteté sidérale des nuits stellaires :

« Le soleil s'est couché, tantôt, je ne sais où ...
Un peu d'ombre tenue est tombée en l'allée :
Le crépuscule vert dans l'ombre se résoud
et le ciel pâle est plein de lumière en allée. »

« C'est l'heure où tout à l'air très paisible et très beau.
Il croit aux pieds des troncs de singulière mousses
vertes comme des yeux et si douces... si douces...
qu'il semble en les touchant qu'on caresse de l'eau. »

« L'allée est devant nous, régulière et très lente
avec un grand morceau de ciel qui baille au bout,
— coupé du bercement d'une branche dolente —
Et la ténèbre choit impalpable et partout! »

Non je ne connais pas meilleure étude comparative que celle d'un *Chant dans l'ombre* et des *Douze petits nocturnes* :

Même sujet d'amour, même rythme berceur, même douceur fondante, et pourtant deux poètes l'un à l'autre bien soi. G. R.

Les Revues

Reçu : *Le Magazine littéraire*. Influence de la littérature sur la criminalité. A. Goddyn. — Poésies de G. de la Faille, H. Bordeaux, F. van Caeneghem. — Le salon de Gand, A. Dutry.

Pages d'Art et de Science. Coup d'œil littéraire, Léon Ryex. — Poésies de E. Deibousquet, Franz Ansel, M. Valdieu. Outre quoi une fessée en règle administrée à l'Art potache par Léon Ryex.

Journal des « gens de lettres » belges, n° 10, qui reproduit *con amore* la fameuse bulle (de savon) par laquelle Iwanle-Terrible, Czar et Pontife de l'église orthodoxe parnassienne, excommuniait dans le numéro de juin de la *Jeune Belgique* les plus grands poètes actuels de notre littérature.

Le Justice sociale, n°s 35 à 39, qui prêche toujours avec la même joviale ardeur la cause sainte de la démocratie chrétienne ou, si vous aimez mieux : son titre.

Les Temps nouveaux, n°s 23 à 27, dont le supplément littéraire forme en volume une précieuse « chrestomatie » d'éloquence sociologique.

Durendal, n° 9, H. Carton de Wiart : le sens du pays, *Durendal* n° 10 : Coucher de soleil sur la mer, Pol Demade et une bonne poésie de Fernand Passelecq : Ballade du vent d'Automne.

L'Art Jeune, n° 10. Revue de propagande panthéiste (ce qui ne veut pas dire — oh ! mais pas du tout ! — que ses rédacteurs se prennent tous pour de petits dieux).

Journal des artistes, n°s 38 à 44, foule d'articles intéressants notamment sur la peinture. Au n° 44 : Eglise abandonnée, belle poésie de M. Marc Legrand.

La Ligue artistique, n°s 20 et 21. Article de Jean Delville contre l'école réaliste où de très bonnes et de très fausses choses et très juste réplique de H. Vandeputte à cet article, au n° 21.

La Presse artistique, n° 19. Influence de la musique par Severa Corelli et les fiançailles de Joseph Kaekebrouck par Léopold Courouble.

L'Art Wallon, n° 3, où des poésies de Francis-Vieillé-Griffin, Tristan le Roux, Fern. Rousel, Georges St-Pol, Paul Raimon, et des proses de Paul Arden et José Hennebicq.

L'Escholier, 2^e année n° 16, Lettre God. Kurth. — Souvenirs, Francis Bohan. Un ami disparu : Jules Bastin.

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : G. RAMAEKERS

Belgique, 5 francs l'an. — Etranger, port en sus (5 fr. 60)
50 centimes le numéro.

ANNONCES : 20 centimes la ligne — Réclames à forfait.

BRODERIE ARTISTIQUE

Jeune homme désire donner des leçons de BRODERIE D'OR. —
S'adresser pour conditions, rue du Cercle, 8, Etterbeek-Bruxelles.

IL SERA RENDU COMPTE de tout ouvrage dont un exem-
plaire sera communiqué à la Rédaction.

La LUTTE est en vente :

A **Bruxelles**, chez La Rose, rue des Paroissiens,
chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue de Longue-
Vie, etc.

A **Gand**, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A **Liège**, chez Gnusé, rue du Pont d'Ile, 51.

A **Louvain**, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A **Paris**, chez Chérié, Boulevard Montparnasse, 166.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

5 frs. l'an. — Un n° : 50 cent.

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.



Sommaire:

- Les Hiboux . . . G. Blème
Petite Héroïne. . . C. Lepêche
Aux Villes. . . P. Musscho
La Naissance de
Dieu . . . G. Ramaekers
La vie d'un mage. Ch. Chauliac
Catholicisme de
coffre-fort . . . G. Ramaekers
Çà et Là . . . Uylenspiegel
Les Livres. . . La Lutte

Supplément hors texte :

ÉTUDE

Dessin de M. G. RAMAËKERS

Paraît chaque mois.

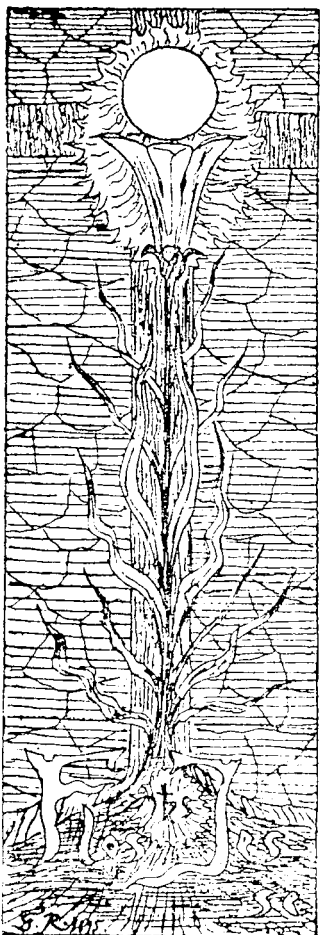
Rédaction et administration :
15, place Van Moyal, Bruxelles

Bruxelles

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIERS

N. B. Les abonnements partent du 10 de chaque mois et se font pour un an (5 fr^s) ou six mois (3 fr^s).

PROPAGANDE : Toute personne qui nous procurera trois nouveaux abonnés aura droit à un abonnement d'un an.



Notre Prime

Nous offrons à nos abonnés au prix de 1 franc au lieu de 1 fr. 50, prix de vente, le

Cantique

DE

PREMIÈRE

MESSE

Poésie de

Georges Ramaekers

Musique de

ERNEST DELTENRE

(10 pages avec frontispice)

Adresser les demandes aux bureaux de « La Lutte », 15, place van Meÿel, Bruxelles.

Les Hiboux

A ÉMILE VERHAEREN.

*Or le sixième jour de la grande semaine,
Quand le soir s'écroulait vaste et lourd comme un mont,
Ayant presque achevé sa tâche surhumaine,
Le Titan pétrissait des restes de limon.*

*Des gouttes de sueur perlaient à ses deux tempes ;
Il avait à la terre, astre infime, donné
Pour dôme un firmament et des soleils pour lampes
Eclairant les splendeurs du monde nouveau-né*

*Maintenant de ses doigts meurtris de telles œuvres
Tombaient l'un après l'autre en le noir firmament
Du déchet du limon les rampantes couleuvres
Et les sombres hiboux au long hululement.*

*Le hiboux noir fut la dernière créature,
Et, quand brilla le jour pour la septième fois,
De toute la hauteur de sa mâle stature
Le Titan se dressait, grave, comme au pavois.*

*
* *

*Hosannah! Hosannah! Loué soit Dieu sans trêve!
Un tourbillon de voix long et d'un envol sur
Des plaines s'élevaient lentement comme en rêve
Vers le trône de Dieu découpé dans l'azur.*

*Hosannah! Mais voici dans le concert des astres
Exaltant l'ouvrier sublime qui les fit
Qu'une plainte semblable au râle des désastres
Monta sanglante et dure, âpre comme un défi.*

Et la plainte hurlait en des clameurs funèbres :
« Maudit soit Celui qui nous tira du néant !
Nous sommes les oiseaux lugubres des ténèbres,
Les enfants du caprice injuste du Géant.

« Maudit soit son soleil orgueilleux et farouche
Qui vers nos yeux éteints lance ses flèches d'or !
Car nous sommes les fils de la nuit sombre et louche
Et c'est nous qui veillons sinistres, quand tout dort ! »

* *

*O bourgeois, qui vivez pour entasser des sommes
Dans l'éternelle nuit des choses sans réveils,
Vous êtes les hiboux lugubres, et nous sommes
Nous, Poètes, les grands Créateurs de Soleils !*

GASTON BLÈME.

Petite Héroïne

Quand le médecin fut sorti, la vieille, le cœur meurtri, tomba muette de désespoir sur l'unique escabeau du taudis. L'on n'entendait plus que les râles de l'aveugle moribond qui sortaient sifflants de la gorge et la respiration de la fillette qui, haletante à la vue de la douleur de sa grand'mère, berçait sur ses genoux décharnés son petit frère endormi. Pauvre bébé chétif, inconscient, reposant au milieu d'un désastre ; pauvre innocent dont l'affreuse misère baissait le front hâve et les yeux bistrés !

Cinq jours que l'aveugle gisait alité, cinq nuits que la vieille femme veillait son fils — l'unique gagne-pain — cherchant à lire sur sa face amaigrie quelque indice de guérison. Fini c'était fini ! « *Il ne passera pas la nuit* »

avait dit le docteur. Hélas! sa mort à lui, c'était la mort à tous : la misère dans son horrible le plus poignant. Plus d'aumônes dans l'escarcelle de l'infirmes ; plus de pain, plus de lait pour le petit : la mort. Qu'elle partît, elle, c'était naturel ; un peu plus tôt, un peu plus tard. Elle en avait assez de cette vie où elle avait tiré plus que sa part de douleur, peinant au colier, la faim au ventre, trimant au point que ses vieux os craquaient. Mais les pauvres petits ; quel sort ! entendre la nécessité grincer à leur réveil et le besoin leur tenailler les entrailles ! ô Martyre !

Des larmes, elle n'en avait plus sous sa paupière en feu : la douleur en avait tarri la source ; rien qu'un hoquet lui montait, rugueux, de sa poitrine lacérée.

Tout à coup, les cris du petit la tirèrent de son abattement : il avait faim. Cette voix grêle avait quelque chose de sinistre et de navrant, sous ce plafond bas et sombre, entre les murs marbrés de crevasses, suants, salpêtrés, jaunâtres, aux encoignures dont le noir faisait peur. La grand'mère, alors fouillant dans ses haillons, en retira un sou, le dernier. Elle le regarda longtemps dans la paume de sa main séchée et un sourire à donner le frisson passa sur ses traits ravagés. Le dernier !... et après... ?

Brusquement, elle le jeta au milieu du taudis comme son dernier atout au Destin.

« Un sou de lait pour le gosse... va ! Après... après... Eh ! bien, on mourra, » dit-elle.

La fillette ramassa le sou dans la demi-obscurité et s'en fut.

Maintenant le mourant semblait perdre souffle, les râles s'entendaient plus rares, plus prolongés, plus oppressés. Impuissante, affolée, la grand'mère se tordait les bras.

« Pauvres petits ! pauvres petits ! »

Enfin l'aveugle d'une voix faible et basse et troublant à peine le lugubre silence : « Adieu mes... chers petits enfants..., adieu... mère, veille sur... eux... » puis il se

crispa dans une dernière convulsion et son bras tomba inerte, hors du misérable grabat.

Au moment où il exhalait le dernier soupir, la fillette rentra avec le sou de lait. La grand'mère lui montra le cadavre qui levait encore au plafond ses yeux laiteux depuis longtemps sans regard et lui dit de sa voix profonde, éraillée par les ans :

« Vois, Irène... ton père est mort et je sens que je n'irai plus bien loin... Je n'ai pas mangé depuis hier, ça ira peut-être jusqu'à demain soir... Si après demain matin, tu me trouve morte, raidie au pied du lit, tu le diras aux voisins... Dis-leur aussi de faire quelque chose pour vous; que c'est moi qui les en prie... Moi, je ne demande qu'à pourrir en terre... dans le même trou que ton père... N'oublie pas, Irène... » et elle éclata en d'affreux sanglots.

L'enfant ne répondit pas. Elle ne pleura pas : depuis longtemps elle avait appris à dévorer ses larmes. Seulement, un tremblement la prit : elle grelottait de terreur. Elle avait compris tous ce que ces paroles renfermaient de farouche résignation, car l'esprit de l'enfant se développait bientôt au sein du malheur.

Un éclair traversa soudain ses yeux noirs et un sourire d'ange éclaira ses traits étirés de privations.

« N'aie pas peur, calme-toi, sois sans crainte, grand'mère, demain nous aurons des sous, beaucoup de sous, et puis... tu ne mourras pas ! »

Et elle sortit.

« Grand'mère ! grand'mère ! » cria-t-elle tout à coup entre deux cris à fendre l'âme.

La vieille accourt. L'enfant était sur le palier, tâtonnant dans le vide comme une personne ivre qui cherche un appui, poussant des plaintes inarticulées et portant souvent les mains aux yeux. Deux longs filets de sang jaillissaient sous ses doigts et coulaient rouges sur ses joues cadavéreuses.

Avec une vieille fourchette qui n'avait plus qu'une dent, l'héroïque fillette s'était crevé les yeux !

Et tandis que la grand'mère, trouvant, enfin une larme sous sa vieille paupière, muette devant ce dévouement, essayait en tremblant les trous sanguinolents, horribles, qui bavaient l'écume rouge, l'enfant, brisée par la souffrance, soulevée par les sanglots, murmura sublime :

« N'est-ce pas, grand'mère, tu me conduiras comme papa... et nous aurons des sous... beaucoup de sous ! »

CAMILLE LEPÊCHE.



Aux Villes ⁽¹⁾

Pour Georges Rodenbach.

« Vous insultez l'azur du bruit des capitales,
soit. Plantez vos orgueils comme des étendards,
déployés dans le vent et les clameurs brutales,
dressez leurs frissons d'or aux crénaux des remparts !

« Vous pouvez, déchirant le sol dans ses entrailles,
ensevelir un peuple fou de noirs démons,
et provoquer le ciel avec des tours grisailles,
des phares de granit taillés au flanc des monts ;

« Vous pouvez défier de vos paratonnerres
les foudres réservés jusqu'aux jours des malheurs
et déclarer encor de sacrilèges guerres
au Christ, noble captif du péché de vos cœurs.

« Oui, bâtissez à l'Or, des temples où la foule
des boursiers vils, roulant ses flots tumultueux,

(1) De Mendiants.

*s'arrache les fragments de ce métal qui saouïle
et qui luit dans leurs yeux, jaunes d'éclairs fiévreux.*

*« Détruisez la distance et conquérez l'espace,
conduisez vos canons par delà les déserts,
un poète avait dit que vous auriez la place,
vous l'aurez prise pour resserrer l'univers.*

*« Et ce n'est pas assez ! Prostituez vos âmes
avec du sang, avec la boue, avec de l'or,
dans vos quartiers d'amour et vos bouges infâmes !..
Mais quand sera tué votre dernier remords :*

*« Sachez qu'au temps venu des débauches sanglantes,
vous n'éviterez pas l'assaut des vagabonds,
vous soutiendrez en vain vos murailles croulantes
sous les bravos claquants des vainqueurs furibonds.*

*« Vous verrez s'affaler vos tours et cathédrales,
vos palais allumés flamber aux quatre coins,
cathédrales et tours s'abattant dans des râles
de monuments blessés, incendier les loins !*

*« Vos clochers et beffrois saignant des incendies,
vos banques et comptoirs, bourses et panthéons
se verront démolir sous les haches brandies
par des poings révoltés au rythme des clairons !*

*« Vos peurs et vos effrois, vos cris et vos alarmes,
et tout là-bas, tambours battants, tocsins sonnants,
comme pour appeler les secours et les armes,
tout sera vain devant les gueux pressés en rangs.*

*« Ce jour sera celui des chutes fatidiques
des gueux commis par Dieu pour l'œuvre souverain ;
vous avez méprisé nos clameurs prophétiques,
mais vous serez broyés par le bronze et l'airain ! »*

*Ainsi clamait du fond des saharahs sans bornes
un mendiant cassé d'efforts et de douleurs
et les fauves grondaient vers les lourds couchants*

*[mornes
Où la Voix du Prophète allumait des lueurs!...*

PAUL MUSSCHE.



La Naissance de Dieu ⁽¹⁾

A EUGÈNE DEMOLDER.

*Déjà réapparaît dans l'onde du ciel pur
la lune, fleur des nuits, que l'or du matin fane,
mais si pâle, que dans sa clarté diaphane
comme deux yeux rêveurs sont deux taches d'azur.*

*Du côté du couchant, près qu'à fleur d'horizon
le soleil injecté salement son agonie
et, mourant, plus splendide encore — ô ironie! —
fait jaillir des gerbes d'éclairs hors des buissons.*

*Déjà le deuil du ciel envahissant l'azur
épiole sinistrement sur la calme étendue
la tente funéraire, à l'azur suspendue
par tous ces clous d'argent qui transpercent l'obscur.*

*Tout s'endort, tout se tait, tout se fond sous ce voile
et les pâtres, les yeux alourdis de sommeil,
contemplant dans le soir, ces râles du soleil,
crachant son sang de feu aux premières étoiles...*

*Cette nuit là, — voici dix-neuf siècles — les pâtres
à la clarté lunaire, épendant en bonté*

(1) Du *Verbum Caro*, en élaboration.

*son rêve triste et doux de blanche chasteté,
veillaient le blanc sommeil de leurs troupeaux d'albâtre.*

*Et debout dans la paix nocturnale et muette,
les pâtres appuyés d'un geste somnolent
sur leurs bâtons noueux, dans les pacages blancs,
de loin en loin dressaient leurs sombres silhouettes.*

*Là dans les gazons verts, couleur d'ombre en l'obscur,
les femmes reposaient leur beauté nonchalante
sous les regards amis des étoiles tremblantes
qui parsemaient la nuit sereine de l'azur.*

*Or vers ces plébéens tout-à-coup descendit
l'angélique vision dans un halo de flammes
les pâtres sont tombés à genoux et les femmes
s'éveillent en sursaut : tout l'obscur resplendit,
et s'effacent les astres blancs au fond des airs
et la clarté de Dieu les environne tous,
et l'Ange dit : « La paix soit au milieu de vous
car je vous viens porter la joie de l'univers.
« Levez-vous, entonnez des hosannah de fête,
humbles pâtres élus pour si haute faveur,
parcequ'en cette nuit vous est né le Sauveur,
le Christ divin dans la cité du Roi-Prophète.
« Vous le reconnaitrez à ce signe : des langes
entourent frêlement de leur blancheur de neige,
ce frère enfant couché dans le froid d'une crèche. »
Et ce disant, prenant son vol, disparut l'Ange.*

*Mais tout soudain, voici, peuplant l'immensité
Que chantent dans la nuit les séraphins de feu :*

*« Gloire dans les hauteurs suprêmes, gloire à Dieu,
et paix sur terre à ceux de bonne volonté!... »*

12 octobre 1895.

GEORGES RAMAEKERS.



La vie d'un mage du XIX^e siècle

Le nom d'Eliphaz Lévi a déjà été plusieurs fois cité dans *La Lutte* au cours d'une polémique récente avec l'un de ses adeptes belges. Nous croyons, aujourd'hui, intéresser nos lecteurs par la lettre que communique à *la Revue mensuelle* de Paris un homme qui l'a pu voir de près. Ces pages projettent le jour vrai sur ce satanisme moderne que les ignares prennent pour un mythe et qui, hélas ! a pris en notre fin de siècle « sceptique » une extension aussi et peut-être plus formidable qu'aux époques hantées du Moyen-Age :

Le Mage Eliphaz Lévi (*alias* l'abbé Constant) n'a jamais été prêtre, quoiqu'on en dise. Elève de Saint-Sulpice, il était seulement parvenu au diaconat, lorsque ses supérieurs scandalisés par les théories étranges qu'il soutenait avec l'ardeur de sa vive intelligence, le renvoyèrent tout à coup du séminaire...

Son avenir était perdu ; comme tous les détroqués il dévoya complètement. Doué d'une intelligence brillante, profondément instruit, studieux et maniant la parole avec l'éloquence entraînante d'un apôtre, il se lança à corps perdu dans les théories de Gannau qui, à la suite d'un désespoir d'amour, venait de prendre le pseudonyme de *Mapah* pour fonder sa religion de la *Nouvelle Alliance* à laquelle avaient déjà adhéré Félix Pyat, Blanqui, Barbès et *tutti quanti*.

Plein d'enthousiasme, l'abbé Constant se fit remarquer par l'ardeur de ses nouvelles convictions. Il fut bientôt l'un des chefs de cette religion étrange qui prit alors le nom d'*Evadisme*, réunissant ainsi les noms de nos premiers parents : *Eve* et *Adam*, comme Gannau, son fondateur, avait pris le nom de *Mapah*, formé des premières syllabes des deux mots latins : *Mater* et *Pater*.

La publication d'un livre socialiste, qui fit du bruit sous le titre : *la Bible de la Liberté*, conduisit bientôt l'abbé Constant devant la Justice, où le célèbre procureur géné-

ral Portrarieux-Lafosse le fit condamner à six mois de prison. Ce début, loin de décourager le nouvel apôtre, ne fit que le fortifier dans ses convictions. Il était, je le disais plus haut, doué d'une rare facilité d'élocution.

Le *Mupah* songea à utiliser les talents de son nouvel adepte et dès sa sortie de prison, il l'envoya porter la « bonne parole » en province.

L'abbé Constant partit plein d'ardeur et se dirigea tout d'abord sur Evreux.

Ses malheurs judiciaires l'avaient décidé à abandonner sa première personnalité. Il fit donc peau neuve et, après avoir pris soin de faire annoncer bruyamment la mort de l'abbé Constant, il prit le nom d'abbé Diraucourt.

C'est sous ce pseudonyme qu'il osa se présenter à Mgr Ollivier, évêque d'Evreux, qui eut la naïveté de l'accueillir paternellement sans trop approfondir sa personnalité.

L'abbé Diraucourt, qui n'était réellement que diacre, osa officier plusieurs fois à Evreux. Il y prêcha même le mois de Marie dans la cathédrale avec un très grand succès. Il fallut que le hasard conduisit à un de ses sermons le procureur général Portrarieux-Lafosse, attiré par le bruit de l'éloquence du jeune prédicateur, pour démolir l'échafaudage frauduleusement élevé.

Portrarieux-Lafosse fut stupéfait de retrouver dans l'abbé Diraucourt, l'ex-abbé Constant qu'il croyait mort et qu'il venait récemment de faire condamner à six mois de prison. Il prévint de suite Mgr Ollivier qui, désespéré de ce scandale, fit quitter bien vite son diocèse par l'orateur apostat.

Rentré à Paris avant d'avoir pu lancer dans Evreux les théories de Gannau qu'il avait à peine fait pressentir, par prudence, dans ses premiers sermons, l'abbé Constant trouva sur sa route une belle jeune fille, presque une enfant, M^{lle} Noémi, qui devait devenir plus tard célèbre sous

le nom si connu de *Claude Vignon*. Il devint amoureux de cette enfant, et cet amour, hélas! décida de toute sa vie.

Peu embarrassé de son titre de diacre qui lui interdisait le mariage, il épousa la future *Claude Vignon* et en eut deux enfants.

Claude Vignon, du reste, abandonna plus tard son mari et, profitant de la situation, fit déclarer nulle par les tribunaux son union avec l'abbé Constant, comme ayant été contractée avec un diacre, inapte par suite à se marier.

Désespéré du départ de *Claude Vignon* qui eut, du reste bien d'autres aventures, l'abbé Constant n'eut plus qu'une idée : obliger *Claude Vignon* à réintégrer le domicile conjugal. — Il se donna alors à la Magie et se mit à évoquer le démon pour lui demander un philtre capable de ramener à lui l'infidèle.

Le démon ne lui rendit pas sa femme que d'autres amours avaient déjà attirée, mais il lui envoya la fortune sous la figure de nombreuses adeptes.

L'abbé Constant, répudiant pour la seconde fois son nom, avait pris le titre de mage Eliphaz Lévi. Il donna, à partir de ce jour, de nombreuses consultations à de crédules clientes qui n'hésitaient pas à payer vingt-cinq francs la prédiction, par Lucifer, des honneurs et des richesses qui parfois étaient en effet envoyées par le prince des ténèbres à ses adhérents.

Le mage Eliphaz Lévi, que j'eus l'occasion de voir à plusieurs reprises il y a une trentaine d'années, avait pris au sérieux son titre de Mage.

Il n'est que trop certain, du reste, que Satan a parfois répondu à ses incantations.

J'ai bien souvent entendu un de mes amis de Paris, qui connaissait lui aussi beaucoup l'abbé Constant et l'avait reçu familièrement à son foyer, l'accuser très sérieusement d'avoir causé la mort de sa jeune femme par un envoûtement qui l'avait lentement conduite au tombeau. — Ce

n'est pas ici le lieu de raconter cette lugubre histoire qui saigne encore douloureusement au cœur d'une des plus chrétiennes familles de Paris. C'est cependant une page saisissante de l'histoire du diable au XIX^e siècle et peut-être quelque jour vous demanderai-je l'autorisation de la narrer à vos lecteurs.

L'abbé Constant a publié sous le nom d'Eliphas Lévi de nombreux ouvrages de magie, très curieux à étudier — un volume de *fables et symboles* et quelques romans empreints d'un cachet kabbalistique très prononcé.

Toujours vêtu chez lui d'une longue robe rouge, il rappelait confusément avec sa longue barbe blanche et son crâne dénudé les astrologues du Moyen âge...

Comme la plupart des satanistes, comme le chanoine Docte du *Là bas* d'Huysmans, à qui je croyais un moment qu'il avait servi de modèle, il était heureux de la profanation des hosties consacrées et je pourrais dire de terribles épisodes dont il fut le sacrilège héros !!

Et cependant Dieu lui fit miséricorde !...

Quelques années avant sa mort, le Mage Eliphas Lévi, désabusé de ses sanatiques erreurs, avait renoncé à la Magie et était rentré dans le giron de l'Eglise.

C'est ce point que je tiens à mettre ici en lumière.

Enfermé dans une sévère retraite, il eut le temps d'y pleurer ses égarements, de demander pardon de ses fautes et d'en faire une rigoureuse pénitence.

Le Bon Maître, toujours miséricordieux, accueillit encore une fois la brebis égarée et lui permit de se réconciller avant la mort.

Au mois d'Avril 1875 le Mage Eliphas Lévi, redevenu l'abbé Constant, mourut chrétiennement, fortifié par les Sacrements de cette Église catholique à laquelle il avait fait la guerre pendant presque toute sa vie.

CHARLES CHAULIAC.

(Bouliac, Château Dinetty. France.)

Catholicisme de coffre-fort

« Le vaisseau social, écrivait récemment notre vaillant confrère Demade dans sa virulente critique de l'éducation moderne(1), le vaisseau social s'avance positivement avec une accélération de vitesse; la boussole marque l'idéal, comme l'aiguille aimantée marque le nord; par malheur pour l'équipage, on se bat autour du gouvernail. Les conservateurs supplient qu'on arrête et qu'on rétrograde; les socialistes exigent qu'on poursuive la route toutes voiles dehors, quelque soit le péril possible et où qu'on doive aboutir, les démocrates chrétiens n'entendent point reculer non plus que courir à l'aventure, ils demandent qu'on oriente vers la Justice et qu'on marche sans imprudence mais résolument. Il n'est pas difficile d'apercevoir où sont les vrais sages, puisque le progrès exige qu'on poursuive. »

Certes non il n'est pas difficile ! Et vraiment il faut être aveugle comme une huître pour ne pas encore enfin s'apercevoir qu'enrayer la marche en avant de la démocratie catholique, c'est commettre un prosélytisme socialiste plus fructueusement néfaste que toutes les déclamations « grossecaissetrales » de ses harangueurs de cabarets.

Pourtant c'est ce que n'ont pas vu ou n'ont pas voulu voir les quelques bourgeois catholiques (!) dont la trahison scandaleuse a fait échouer le 17 novembre dernier à Gand, Liège, St-Josse-ten-Noode, les candidats des ouvriers chrétiens.

Aberration ou trahison — au choix.

Au fond je les crois plutôt inconscients, et c'est leur excuse.

L'éminent historien et démocrate chrétien Godefroid

(1) *De l'Éducation à l'anarchie* par Pol Demade. Plaquette extraite de *Durendal*, n° 8. Chez Lyon-Claesen, édit. Bruxelles.

Kurth vous les a bafoués hier de l'épithète pittoresquement juste de : coffres-forts affolés.

L'épithète restera et c'est désignés sous elle, que je ne désespère pas dans quelque trente ans, aller contempler Porte de Hal, quelques uns des spécimens de ces doctrinaires « catholiques », momifiés pour le plus grand esbauissement de la génération vraiment chrétienne et démocratisée d'alors...

En attendant, puisque c'est inconscience chez eux et que nous ne pouvons dès lors trop leur en vouloir, qu'il me soit du moins permis de me demander quel concept peut bien occuper l'esprit de ces gens là, quand dans leur acte de charité ils adressent à l'Ouvrier charpentier de Nazareth cette ineffable profession d'Amour qui est toute la synthèse du catholicisme : « Mon Dieu je vous aime par dessus toutes choses *et mon prochain comme moi même pour l'amour de Vous.* »

Pendant nulle hypocrisie, ils en sont incapables, hypocrisie supposant une certaine malice. Aussi je me creuse et l'explication ne surgit toujours pas... Ah! si! une :

De tous les sublimes enseignements puisés à l'Histoire sainte et qu'on leur apprenait à l'école, peut-être ayant gardé une vague souvenance de la *Parabole du bon Samaritain*, peut-être sans bien se rendre compte eux mêmes, se tiennent-ils ce syllogisme : « Notre prochain c'est qui nous fait du bien; or notre plus grand bienfaiteur c'est notre coffre-fort, partant notre coffre-fort c'est notre prochain. L'aimer nous est donc un devoir. »

Quant à Pol Demade que je citais en commençant, si vous l'interrogiez là-dessus, il rejetterait sans hésiter la faute sur le système de l'éducation donnée aujourd'hui dans les institutions catholiques.

Peut-être, mon cher Demade, n'auriez-vous pas tout à fait tort...

GEORGES RAMAEKERS.

ÇA ET LA

Dans la querelle littéraire, si intense aujourd'hui, il est bon de donner l'opinion d'un écrivain français de valeur : Saint-Georges Bouhelier, telle que l'a reproduite, après interview dans le *Figaro* M. A. de Croze, au cours de sa belle étude : *Le Vers-libre et les Poètes* :

« Il y a eu trop longtemps contradiction entre un rythme et une émotion nous dit M. de Bouhelier. Trop de jougs on restreint, défiguré, asservi la pensée. Les jeunes gens qui osèrent hier une poésie libre et autochtone ne s'étaient point trompés, sans doute, car leur révolte fut consacrée par d'exquises, tragiques et merveilleuses œuvres.

Je pense qu'*Eurythmie* de Francis Viélé-Griffin, et les récents *Villages Illusoires* d'Emile Verhaeren suffiraient à excuser et à glorifier une erreur, si le vers libre en était une....

« *Ce n'est point le Poète qui crée le rythme* (ainsi que l'a prétendu Mallarmé) *mais c'est le rythme essentiel des choses qui scande et dirige le Poète.* Ainsi l'ont compris instinctivement les Verhaeren et les Griffin.

Par là ils sont admirables. »

*
* *

A titre de document ces quelques extraits, on ne peut plus édifiants, du Talmud que chacun sait être le vrai « livre saint » des Judaïsants d'aujourd'hui :

« Dieu a ordonné de pratiquer l'usure envers un *goï* (chrétien) et de ne lui prêter de l'argent que dans le cas qu'il veuille bien nous donner des intérêts, en sorte qu'au lieu de lui accorder du secours, nous devons lui faire du tort, même quand il nous est utile. » (Rabbi Maimonidès dans le *Sepher Mixvoth* p. 73, 4) — « Vous ne volerez pas » signifie (dit encore le rabbi Maimonidès au *Sepher Ha-*

Les Revues. Reçu : *La Renaissance Idéaliste* n° 11, où de beaux vers d'Albert Fleury, Directeur, et prose grandiloquente de G. Pioch. *Dénonciation du poète futur.*

La ligue artistique n° 22 où Jean Delville (à quand le procès?) appelle l'*éclectisme* « la chose la plus bourgeoise dans l'art, » puis à dix lignes de là, s'écrie : « Je suis l'abeille (!) qui selon les lois de la Nature **choisit** et dédaigne. » (Si M. Jean le Mage connaissait son Littré il n'ignorerait pas que *éclectisme* vient du grec *ekleiglein*, en français : **choisir.**) ô! Sainte Logique!

L'Escholier n° 16 et 17 où une poésie vraiment belle de notre collaborateur Franz Ansel et foule d'histoires désopilantes.

L'étudiant de Louvain, n° 1 de la 9^e année. Bravo!

L'Art Wallon, n° 4 : *Romance sans musique* délicieuse poésie de Richard Blondel — *Un vagabond* par L. Wéry.

La Justice sociale, n° 34 à 43. Mgr de Harlez : *Le mouvement ouvrier*. — Pol Demade : *Pour quelques meurs de faim.*

Les temps nouveaux dont le supplément littéraire montre sous son jour vrai — il est hideux!! — l'injustice sociale où nous croupissons!

Le Journal des « Gens de lettres » belges, n° 11 : O.

Le Journal des artistes n° 45 à 47. *Apologie et décadence* (n° 45) *Arts et parfums* (n° 47) par Fabre des Essarts.

Les Livres. Reçu : *De l'éducation à l'anarchie* par Pol Demade.

Paroles vers Elle par Albert Fleury.

L'âme en exil par Georges Marlow.

(Compte rendu de ce dernier au prochain.)

Nous avons la vive joie d'annoncer à nos lecteurs que M. LÉON RYCX entre comme collaborateur atitré à la Rédaction de *La Lutte*.

Exposition des œuvres du concours pour le prix de Rome.

Avez vous vu cela? Non? Eh! bien n'y allez pas, c'est trop triste. — Mais Delville cependant? C'est bien dessiné, quelques figures sont intéressantes, *mais le sentiment religieux est absent*; aucune évocation de ce reflet de mystique grandeur, qu'illumine dans la pensée la figure de l'homme-Dieu. Cette expression divine des Fra-Angelico l'ont rendue, mais c'est à genoux, qu'il peignaient l'image de Jésus qu'ils avaient évoquée dans leurs prières et dans leurs longues méditations. Vous voulez peindre le Christ, Messieurs, priez d'abord, et méditez ensuite, vous n'étalerez plus alors de piteuses caricatures qui font mal aux cœurs chrétiens comme une profanation. Car, à part le tableau de Delville ou la figure du Christ a une certaine dignité, le mot profanation n'est pas trop fort pour les autres... à moins que ce soit de l'inconscience.

(Justice Sociale)

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : G. RAMAEKERS

Belgique, 5 francs l'an. — Etranger, port en sus (5 fr. 60)
50 centimes le numéro.

ANNONCES : 20 centimes la ligne — Réclames à forfait.

BRODERIE ARTISTIQUE

Jeune homme désire donner des leçons de BRODERIE D'OR. —
S'adresser pour conditions, rue du Cercle, 8, Etterbeek-Bruxelles.

IL SERA RENDU COMPTE de tout ouvrage dont un exem-
plaire sera communiqué à la Rédaction.

La LUTTE est en vente :

A **Bruxelles**, chez La Rose, rue des Paroissiens ;
chez Istace, au Passage ; chez Wattiaux, rue de Longue-
Vie, etc.

A **Gand**, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A **Liège**, chez Gnusé, rue du Pont d'Ile, 51.

A **Louvain**, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A **Paris**, chez Chérié, Boulevard Montparnasse, 166.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

5 frs. l'an. — Un n° : 50 cent.

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.



Sommaire:

- La Source.* . . . F. Viélé-Griffin
- Pol Demade* . . . G. Ramaekers
- Fille d'Orphée,*
peut-être. . . . Pol Demade
- Les trois étoiles* . . . P. Mussche
- Le Banc* . . . G. Rency
- A Baudelaire.* . . . A. Ruljters
- Pour les gueux* . . . G. Ramaekers
- L'Ame en exil* . . . La Lutte
- Cà et là. — Trio*
luid Uylenspiegel

Supplément hors texte :
Portrait de POL DEMADE

Paraît chaque mois.

Rédaction et administration :
15, place Van Meysel, Bruxelles

Bruxelles

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIERS

N. B. Les abonnements partent du 10 de chaque mois et se font pour un an (5 fr^s) ou six mois (3 fr^s).

PROPAGANDE : Toute personne qui nous procurera trois nouveaux abonnés aura droit à un abonnement d'un an.

Georges Ramackers

et ses collaborateurs

à tous les amis de LA LUTTE :

Bon an ! Saint an ! Encore longs ans !

Dans un but d'émulation artistique, *La Lutte* organise pour Pâques un **Concours littéraire** dont les conditions et le mode d'arrangement seront détaillés en notre numéro de février.

Disons dès à présent que *tout le monde* y pourra prendre part, et que le ou les lauréats auront droit à voir insérer leur œuvre dans *La Lutte*.

A bientôt des vers de Max Elskamp, du Maubel, du Léon Rycx, etc.

NOTRE PRIME

Nous offrons à nos abonnés au prix de 1 franc, à titre de prime, le

Cantique de Première Messe

Paroles de
Georges Ramaekers.

Musique de
Ernest Deltenre.

Vendu 1 fr. 50 pour les non-abonnés.

Adresser les demandes à l'Administration de *La Lutte*, 15, place van Meyel, Bruxelles.

Visitées avec beaucoup d'intérêt les très belles expositions picturales de P. Nys, du *Rubens-Club*, d'Alfred Stevens (à la maison d'Art, avenue de la Toison d'Or), d'Amédée Lynen au Diable-au-corps (rue aux Choux, 12), de Maurice Romberg et Heremans au Cercle artistique et littéraire.

M. Henry Maubel, notre éminent confrère et délicat poète des *Ames de couleur* s'est affirmé une fois de plus musicologue consommé dans sa belle conférence sur *Robert Schumann* donnée en la Salle Ravenstein le mois dernier. Conférence suivie de l'audition des œuvres de Schumann par la puissante artiste, M^{me} Dietz.

PICTOR.

La Source

*Que l'ombre rêve ou rie,
L'eau goutte au creux du rocher ;
L'heure change et la saison varie ;
La hêtraie dort ou frissonne ;
L'eau calme est claire et bonne :
Le rire du printemps rose sur elle s'est penché,
La soif de l'été rouge, d'elle s'est étanchée,
Mais l'automne pâle, au crépuscule, a trébuché,
Y laissant tomber sa couronne.*

*Sur son miroir où tu regardes qui tu es,
L'haleine, déjà, du jeune hiver, pose en buée ;
Tout s'est atténué
D'une poussière de songe ;
Tu ne voudrais remuer
Les feuilles tassées en nuées
Tout au fond du bassin obstrué
Où ton ombre sur leur ombre s'allonge ;
Elles l'ont fait profond et muet ;
Le mystère des bois s'y prolonge :
Car la chanson y gît tuée,
Des feuilles d'Avril, nouées
En guirlandes flétries de mensonges ;
Ton regard qui pensif, s'y plonge
A pleuré et ri de ses songes
Et s'y est habitué ...*

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

POL DEMADE

A quiconque se pique aujourd'hui d'être au courant des « choses d'art » en Belgique, à ceux là surtout qui sont « dans le mouvement », il n'est plus permis d'ignorer ce nom — *ou mieux* les œuvres signées de ce nom. Et j'insiste sur le correctif, car combien s'imaginent *connaître* un écrivain parcequ'ils ont retenu son nom et celui — peut-être — de quelqu'un de ses ouvrages!

Cela tient à ce qu'on leur a donné à apprendre au collège, en guise « d'histoire de la littérature » quelque chose comme un méchant catalogue de librairie. Ceci comme parenthèse. Ce qui a guidé le docteur Pol Demade dans sa carrière de littérateur (et il est hors de l'ordinaire n'est-ce-pas? de rencontrer un médecin homme-de-lettres) ce n'est pas seulement, comme pour la plupart des artistes, le noble et bel enthousiasme de l'Idéal; c'est cela sans doute, tout d'abord; mais c'est plus encore que cela : mettre le culte de la Beauté au service de la Vérité, se faire par sa ferveur à servir celle-là, l'apologiste de celle-ci, tel est le but où tend et aboutit toute l'œuvre littéraire de Pol Demade.

Il a vu l'indifférence coupable des nôtres pour ce qui est d'art littéraire, avec un dépit douloureux; il a entendu d'autre part le sarcasme anti-clérical : « Les catholiques sont incapables de produire une œuvre artistique, ils se soucient pas mal de la Beauté, de l'Esthétique. » Et ce sarcasme — trop justifié hélas en Belgique! — l'a fait bondir. Il s'est senti quelque chose battre là, « sous la mamelle gauche, » et il a résolu de démentir par des œuvres cette calomnieuse accusation d'« *inartistique* » que les adversaires se plaisent à lancer contre le catholicisme « auquel il avait, lui, l'honneur d'appartenir. »

C'était de l'audace — non pas de la témérité — et le proverbe lui a donné raison : dès le principe en effet cette audace — et son talent — l'a fait aboutir.

Demade étudiait encore la médecine quand son premier article parut au *Patriote* sous le pseudonyme bientôt remarqué de *Jean Sais*. Et l'on sait avec quelle efficace éloquence il y a maintes fois plaidé la cause des miséreux; avec quelle vigueur de style il y a fait le procès de l'éducation moderne!

Dégagé de toute mesquinerie sectaire, de tout parti pris, catholique du XX^e et non du XVIII^e siècle, avec courage il a souvent malmené comme ils le méritaient certains préjugés ridicules enracinés chez nous et plus néfastes cent fois que les coups mêmes de l'ennemi.

Nombreuses sont les pages parues sous son nom au *Magasin littéraire*, au *Drapeau*, à *Durendal*, à *l'Avenir*, à la *Justice sociale* et qui resteront.

Pour maître en littérature il s'est élu Jules Barbey d'Aurevilly et s'est montré digne de son maître en écrivant sous le titre de *Passion catholique* cette série de nouvelles : *Religieuse*, *Sœur Magdala*, *l'Erreur fondamentale*, *Sœur Louise* et surtout cet admirable roman : *Ame princesse* où il a fait bonne justice de la calomnie courante : « le catholicisme étouffe le cœur, bannit l'amour. »

En janvier 1894 Pol Demade fondait à Bruxelles : *Durendal* dans le but, toujours, de prouver que l'élite intellectuelle du catholicisme belge ne se désintéresse pas plus que l'autre des choses d'art et de littérature.

Quant à vous faire connaître ses opinions politiques, la netteté de son jugement, autant que son amour d'équité et sa loi catholique l'ont fait vaillamment arborer le drapeau du *christianisme social*, et nous avons la joie profonde d'acclamer en Pol Demade cette trilogie qui nous est tout : l'Art, la Démocratie, la Foi.

GEORGES RAMAEKERS.

Fille d'Orphée, peut-être ?

Pour M. GEORGES RAMAËKERS.

« Dans la nuit de vendredi à samedi, les gardes-barrières du pont de fer entendirent un plongeon dans le canal de Louvain. Ils firent des recherches le long de la digue et trouvèrent une harpe gisant par terre.

On sonda le canal à cet endroit et on retira bientôt le cadavre d'une jeune fille. Celle-ci avait été vue dans la soirée, chantant dans les cafés, car c'était une chanteuse ambulante.

On suppose qu'elle aura été TROMPÉE PAR L'OBSCURITÉ. »

(Faits divers-21 oct. 95)

Son nom ? Noélie, si vous voulez.

Eh qu'importe au train du monde ! Est-ce que l'océan s'embarrasse de l'appellation obscure ou fastueuse du vaisseau qui passe ? Et quel vivant peut s'enorgueillir de laisser de lui, sur la terre plus qu'un sillage de poussière ?

Celle-ci apparut jeune belle et pauvre, en une tombée de jour, dans la ville bruyante de jeunesse et supposée hospitalière, pour chanter.

Chanter ! Elle portait ce désir dans le sang, comme d'autres y portent la fièvre, et elle le portait depuis sa naissance.

Une vague légende datant de son berceau d'orpheline, représentait son père comme un aède mystérieux dont la chanson, jalosée des oiseaux, inquiétait les bois et attirait à lui, domptées et caressantes les bêtes les plus ombrageuses.

Cette légende tenue comme un murmure c'était toute sa fortune.

Enfant, pareille en son désir mélodieux aux oiseaux, Noélie avait fait ce rêve de vivre de chansons. Et la vie



POL DEMADE

DIRECTEUR DE « OURENDAL »

ne l'avait point trop contrariée jusqu'à cet après midi d'octobre où, dans la campagne endeuillée d'automne, quelqu'un de la glèbe, répondant à la demande d'une bouchée de pain, lui avait, d'un geste, indiquée au loin dans le brouillard, la proche ville hospitalière.

— Là!

* * *

La ville est bruyante. Noélie pénètre dans la vaste salle d'une taverne lumineuse où la jeunesse se réunit chaque jour pour passer joyeusement les trop tentes heures du soir.

Autour des tables de marbre blanc, de beaux épébes bruyants mangent des viandes grillées, du pain doré et boivent, en de claires et lourdes coupes de cristal des liquides de la couleur du soleil.

Et, par le tumulte, Noélie, la sœur des pinsons et des fauvettes, enflant la gorge comme l'oiseau qui s'efforce de chanter dans la forêt bruissante, elle chante sa pure chanson, sa pure chanson que personne ne consent à écouter, personne.... Et le bruit des voix couvre la douceur de sa chanson et le son de la harpe dont elle s'accompagne.

On ne l'a pas entendue. Mais quand elle passe et repasse, elle, jeune et belle et pauvre, on sourit.

Quelqu'un lui offre sa coupe de cristal rempli de la liqueur couleur du soleil, mais à peine la chanteuse y a-t-elle porté les lèvres qu'elle trouve la belle liqueur amère.

Et soudain elle s'enfuit, chassée par un geste brutal, suffoquant d'avoir respiré l'étrange odeur qui monte et semble teindre de blanc l'air de la taverne.

Et toutes les tavernes lumineuses sont ainsi hostiles à sa chanson.

* * *

Alors chancelante et croyant s'être méprise elle quitte la ville inattentive.

C'est la nuit froide dans la campagne humide.

Un fleuve, où se reflète la lune, allonge ses eaux en une

longue bande d'argent lumineux, entre deux rangs d'arbres altiers.

Elle suit ces bords où les roseaux frissonnent au vent avec un bruit de soie.

Sur sa tête serpente, par un ciel de velours noir, la voie lactée éblouissante d'étoiles.

Les regards de la nocturne promeneuse errent entre le chemin que trace l'onde argentée et la route dorée des étoiles. Il lui semble qu'elle va par un pays de rêve. Oh, cette route étoilée, cette route étoilée, le chemin de la Terre élysienne, de sa Patrie...

Sa rêverie est soudain coupée par un éclaboussement écumeux et froid. Un suaire pesant l'enveloppe comme à la dérobee et Noélie ferme les yeux pleins de la vision des étoiles.

Elle ne les rouvrira jamais plus.

L'errante s'est égarée sur le chemin d'argent, trompée, non par l'obscurité. mais par la lumière.

*
* *

L'instant d'après deux hommes qui passaient tout près trouvèrent une harpe au bord de l'eau :

— N'as-tu rien entendu, fit l'un d'eux ?

— Si, repartit l'autre. Il m'a semblé que quelqu'un tombait à l'eau.

POL DEMADE.



Les Trois Etoiles

POUR MAX ELSKAMP.

—

I

*Ce soir là je revins dans la paix vespérale
des horizons mourants, où les derniers rayons
du soleil, transmués en reflets longs et pâles,
s'éteignaient lentement comme chères visions !*

*La brise avait des bercements de mousseline,
un parfum de lilas persistait dans les airs,
la sente fleurait bon les senteurs d'aubépine.
Oh! Souvenir réconfortant aux jours d'hiver!*

*Et que d'amour encor épars dans l'atmosphère;
vois les champs palpiter sous l'haleine des soirs,
et puis écoute un peu sur quel ton de mystère
les grands arbres, là-bas, se chuchotent bonsoir.*

*Ah! les ans sont trop courts pour peu que l'on espère;
mon âme! qu'il fait doux quand l'esprit peut songer,
mais viens dans la forêt nous bercer de chimères
car regarde là-haut... une étoile a neigé!...*

II

*Et mon pas m'entraîna dans la paix nocturnale
des grands bois endormis. Un silence absolu
vibrant et respirait près des troncs vermoulus
d'où l'ombre inquiétante, à coups égaux s'exhale.*

*Nul chant de rossignol aux branches des taillis
et nul glou-glou de ruisselet où se reflètent
mignons et beaux les cœurs mouillés des violettes,
les crêtes des sapins n'ont plus un frisselis.*

*Pas même un tremblement aux tiges d'anémones
car tout s'est résorbé dans l'Ombre et dans la Nuit
et ces géants muets ont étouffé le bruit...
Ce bois a l'air si mort qu'il y fait monotone.*

*Quel vertige saisit tout mon être affolé
quand la lune soudain jeta son blanc suaire
par dessus la splendeur de ces bois millénaires...
O mon âme en le ciel une étoile a tremblé!...*

III

*Me voici seul perdu dans la campagne immense
avec, autour de moi, des terres de labour
aux larges flancs féconds où germent les semences
Un murmure confus s'élève aux lointains lourds.*

*Au-dessus de mon front c'est la fête aux étoiles!
c'est l'émerveillement des grands ciels éthérés;
des astres inconnus tout à coup se dévoilent
ainsi que des rayons de Dieu, réverbérés!*

*Oh! c'est bon s'abîmer dans la grande nature,
se sentir tout petit devant l'Immensité,
songer qu'on n'est qu'un rien qui n'a pas d'envergure!
Orgueil! Orgueil! épargne moi ton âpreté!*

*Je restai là, debout, les pieds plantés en terre
me sentant envahir d'un rêve constellé,
sentant mon sang fougueux me battre les artères...
mais tout à coup, là haut, une étoile a filé!*

PAUL MUSSCHE.

Le Banc

Le soir était tombé, sans un regret mélancolique de lumière au ciel. De branche en branche, jusqu'à terre, parmi les arbres, de l'ombre se filait. Le grand étang songeur se multipliait de rides à l'infini, et des cygnes y voguaient, majestueux, au fil de l'eau.

Le petit chemin de terre longeait la berge gazonnée. De là, on apercevait au loin, vers la ville, une place immense, plus vaste de tout le noir qui la plombait, et, sur cette place, des réverbères brûlant.

Flic, flic, flic ! l'eau murmurante et suavement berçante ! Quelle nostalgie pleure en les vaguelettes des étangs ? Eprouvent-elles le regret d'être séparées depuis des temps immesurables de la grande mer ? Flic, flic, flic ! Et la marche de lui et d'elle se rythmait inconsciemment sur le va et vient des vagues, au bord du grand étang songeur dans la nuit...

Une petite cloche, proche ou lointaine. Ils ne savaient, parla tout-à-coup dans le silence. Ils s'arrêtèrent. Le bronze chantait qu'il aimait bien la vie et qu'il vivait. Une âme différente naissait à chaque coup de battant, et dispersait des pensées dans l'air : « J'aime bien la vie, ding, ding ! Je suis vivante, ding, ding ! Soyez heureux, ding, ding ! Pleurez un peu, ding, ding ! » Et vraiment, des larmes leur venaient aux yeux, de douces larmes d'harmonie. C'était si parfait, ces sons de cloches très clairement éperlés, dans le soir délicat qui bruissait multiplement !

Ils marchèrent encore. Décidément, la cloche chantait en eux, car ils ne parlaient plus. Ils étaient intérieurement attentifs et se laissaient persuader de quelque chose. Cela apparaissait bien à leurs regards particuliers, à leurs gestes, à leurs démarches : Elle s'en allait plus vite, tirant presque sur le bras qu'elle étreignait. Lui se laissait envelopper d'une torpeur bienfaisante, qui lui sciait amoureusement les membres et le faisait défaillir.

— « Ah ! Ah ! cria-t-elle, avec un rire, ah ! qu'il fait bon marcher, et vivre, et aimer ! »

— « Je suis las, dit-il, ineffablement las. Ne pourrions-nous trouver un banc ? » Il en était un près d'eux. Il voulut s'y asseoir. Mais elle l'entoura au cou de ses bras, et se haussant sur ses petits pieds jusqu'à sa bouche, elle lui baisa ces mots :

— « Marchons, marchons, marchons, dis, cher, marchons ! »

— Je suis las, dit-il encore, ineffablement las. Tu ne

saurais croire combien est ineffable ma lassitude. Dis, viens t'asseoir : je te la dirai toute, tu verras !

Mais non ! elle ne voulait pas : « Ah ! marchons toujours ! » Il refusa et s'assit. Boudeuse, elle vint aussi, arrangea ses jupes d'une manière posée, et se plaça loin de lui. Il la rejoignit, lui serra la taille, l'embrassa. Elle boudait en souriant à demi, très adorable.

— « Pourquoi veux-tu marcher quand je suis las ! n'est-ce pas ineffable de s'asseoir dans cette paix de tout ? Regarde l'étang, comme il s'infinise de rides multipliées. Regarde, là-bas, comme les réverbères sont beaux de lointaines splendeurs. Et, là-haut, toute cette gaieté d'étoiles, tous ces éclats de rire de clarté ! Je suis si las, si heureusement las ! Donne moi le charme humide de tes lèvres ! — Et quand il l'eut baisée : Peut-on avoir pareille vibration d'âme en marchant, en dérangeant la douce et subtile harmonie de l'immobilité ? Vois-tu, il me semble que, quand on est bien, on devrait rester toujours ainsi, à savourer cette activité inerte de plaisir. Mais non ! tu veux marcher, toujours marcher : tes pieds sont impatients. N'es-tu pas bien ? »

Elle souriait nerveusement sans répondre. Alors, il répéta plusieurs fois : « n'es-tu pas bien, n'es-tu pas bien, n'es-tu pas bien ?.... »

— « Oh ! fit-elle, serrant les poings et les ouvrant fébrilement, en se grattant la face au dessus des yeux, de ses petits doigts lumineux, Oh ! tu m'énerves, dis, tu m'énerves ! si tu savais combien tu m'énerves ! »

— « Pourquoi ? »

— « Oui, je suis bien, je suis très bien ! Es-tu content ? Je n'ai jamais été mieux de ma vie ! »

— « Eh bien ! Alors ne bouge plus, reste immobile, baise-moi ; écoute les mille bruits de vie qui palpitent, enivre-toi de la joie vague de l'air.... »

— « Non, non ! je veux marcher, toujours marcher.

Est-ce que tu crois que j'ai le temps d'écouter ces bruits dont tu parles? Quelle joie, dis-tu, flotte dans l'air! Elle n'est pas pour moi, sans doute : Je ne la sens pas. Ma joie est plus loin, là-bas, peut-être près de ce bouquet d'arbres, ou plus loin, je ne sais pas. Elle change, ma joie, elle court devant moi, je la poursuis toujours, je l'atteins, elle me lasse et se lasse, me quitte, et me rappelle. Comment peut-on vivre à s'écouter penser? Il ne faut jamais penser : c'est cela qui cause le malheur. Marchons, dis, marchons, je m'ennuie à mourir! »

Une détresse s'accusait en elle malgré son sourire. Les petits pieds, très joliment chaussés de souliers bas, battaient la terre, et se frottaient l'un à l'autre en une sorte de supplication.

Et lui, dans la toute naïveté très simple de cette scène, philosophait à l'éperdue....

Il se leva tout de même, pour la rendre heureuse, la baisa, lui reprit le bras, et vivement ils partirent, au bruit jeune et frais de son rire.

— « Tu ne sais pas cher? Il me semble que tout est plus beau quand je vais en avant. Je vois plus de choses, je multiplie leurs aspects, et, tiens, dans l'eau, je peux suivre les reflets des lumières de la rive, et leur faire faire le tour de l'étang comme un carroussel! Dis, n'est-ce pas joli, joli! Quand je suis assise, je vois toujours la même ligne bête de clarté rouge qui ne parvient pas à trouver le fond du miroir... Et, à propos de miroir : tu ne te regardes jamais dans la glace, toi? Moi toujours quand je suis seule. J'ai une grande glace dans ma chambre, et je m'amuse en marchant devant elle, à m'y voir venir de très loin, très petite, presque indistincte, puis à m'y voir grandir, grandir, jusqu'à ce que je la touche et la baise, croyant me baiser moi-même. Puis je me tourne et me penche, je me fais des grimaces, dont je ris ou qui m'effraient, je me salue et me menace, comme ferait un petit enfant. C'est

amusant, tu sais ! Et à quoi bon penser, dis ? n'est-ce pas toute notre vie, à nous, de nous regarder dans des glaces, qu'elles soient réelles ou qu'elles soient vos yeux, petits méchants hommes que nous aimons ! »

Toute rougissante de sa tirade et de son aveu, elle se haussa pour le baiser : Il pleurait doucement, des larmes lui coulaient jusque dans la barbe.

Douloureusement, elle s'étonna.

— « Tu pleures ? Pourquoi pleures-tu, cher ? Parce que je t'ai raconté ces folies ? Ce n'est pas possible ? Serais-tu jaloux de ma glace ? Oh ! non, dis ! ce serait trop bête ! »

Ce fut à son tour de feindre la surprise.

— « Mais je ne pleure pas, pas du tout ! Où prend-tu que je pleure ? Cela m'amuse au contraire de te savoir puérile encore, et naïve comme une fleur. — Et s'essuyant les yeux : Je rêvais simplement : ce sont des larmes de rêve. »

Elle pensa un peu de temps : c'était beaucoup déjà pour son cerveau mignon :

— « Enfin, vois-tu, je ne puis te dire qu'une chose : si je t'ai fait de la peine, c'est involontairement. Je suis toute d'instinct, moi, toute de premier mouvement. Tu m'as déjà dit que c'est cela que tu aimes en moi. Eh bien ! alors, ne te fâche plus, ne pleure plus quand je te raconte mes petits secrets. »

Elle souriait frileusement, presque peureuse. Avait-elle fâché son grand ami ?

Et, non ! petite aimée, petite aimée aux grands yeux caressants ! C'est un rêveur, votre ami, un délicat rêveur de demi-teintes, un amateur de vie lointaine, un contemplatif de balcon, tandis que le cortège humain banderolle ses gestes par les rues. Il vous aime par contraste, parce que vous êtes vitale, et jeune du printemps de votre chair, parce que vous lui apportez dans vos caresses, le frisson presque spiritualisé de cette vie dont il s'éloigne, et qu'il

aime pourtant, de cette vie largement épanouie, sous le soleil en or flanbant ! Mais ne dérangez pas ce qu'il a eu tant de peine à arranger. Ne marchez plus quand il vous demande de vous asseoir, petite aimée ; ne riez plus quand il vous demande parfois d'être sérieuse. Songez qu'en marchant ou en riant alors, vous effrayez la sensitive infiniment délicate qui s'ouvre timidement et tremblotte dans son cœur.

GEORGES RENCY.

A BAUDELAIRE

*Te lire, artiste amer, naïf blasphémateur,
par un soir sépulcral de deuil et de Novembre...
te lire et te relire et s'en griser le cœur,
par un soir pluvieux en la paix de sa chambre !*

*Te lire lentement, triste blessé railleur,
sous la lampe amicalme et sa lumière d'ambre,
tandis qu'éperdûment un grand vent en fureur,
au travers de la nuit souffle et hurle et se cambre !*

*Ah ! te lire ardemment et suivre tes catins,
tes anges, tes démons, tes morts, tes libertins,
tes pauvres efflanqués qu'un idéal affame,*

*Afin que, saturé de tant d'artificiel,
l'on puisse mieux aimer et de toute son âme
la vie au large et saine et belle — sous le Ciel !*

ANDRÉ RUIJTERS.

POUR LES GUEUX

A GODEFROID KURTH.

*O donne moi des mains qui vont vers les malheurs,
des mains de Christ, des mains qui comprennent leur
des mains pour essuyer les yeux qui se désolent. Arôle,
des mains de rédemption pour toutes les douleurs,
des mains pour carresser et des mains qui consolent !*

*Pour Vous, les Gueux, mes frères par votre humanité,
et pour toutes vos âmes, blanches sœurs de mon âme,
avec tes mains d'Amour, tes frêles mains de femme,
de mon cœur égoïste façonne, ô Charité !
une église de chair où brûlera ta flamme.*

*Et lorsque fous de faim, vos rages en volcans
eruptront, ô mes Gueux sans pain qu'on abandonne !
pour que le Dieu qui fut va-nu-pied vous pardonne,
puissé-je dire alors comme le Pélican :*
« Frères, voici mon sang, buvez, je vous le donne. »

GEORGES RAMAEKERS.

13 décembre 1895.

LES LIVRES

Georges MARLOW. *L'Âme en exil*. — (Collection du *Réveil* chez Ed. Deman, Brux.)

Avant même la parution de *L'Âme en exil*, Georges Marlow n'était certes déjà plus un ignoré des fervents de la littérature belge « d'expression française ». Plus d'un, parmi ceux qui glorifient la Belgique par les productions chefs-d'œuvres de leur puissance d'artistes, se l'étaient signalé au tout premier rang des jeunes Poètes qui seront les puissants de demain. Marlow c'est déjà parmi ceux de sa génération *un nom*.

Or, avec *l'Âme en exil* le Poète nous apporte aujourd'hui son premier livre. Et voyez combien ceux qui en auguraient bien ne se sont pas trompés : Ouvrez au hasard et toujours ce sera, à chacune de ces pages à l'aspect très vieillot, la jeune chanson « que son âme d'enfant songeur, très doucement à chuchotée ».

Et la petite âme exilée chante ainsi, triste, tour à tour :

« Les cloches dont le frisselis
Effleure à peine le silence
Et le divin Jardin des Lys
Où l'on se souvient de l'enfance,
Les madones des carrefours
Et les béguines en prières,
L'eau qui sanglote au pied des tours,
Qu'argentent les vagues lumières,
Des vieilles dont les doigts perclus
Filent la laine des années
En offrant à l'Enfant Jésus
Les fleurs de leurs amours fannées
Toutes ces choses que rêcèlent
Une calme cité du soir... »

Peut-être, quand vous aurez lu ce livre, direz-vous, amis lecteurs :
« Georges Marlow c'est déjà, mieux qu'un poète de demain : un poète
d'aujourd'hui. »

LA LUTTE

ÇA ET LA

M. l'abbé Henry Moeller (auquel chacun reconnaît d'ailleurs un sens esthétique ordinairement très juste et très élevé,) taxe « d'absolument odieuses » les peintures et les statues œuvrées par les écoles de St-Luc. M. Moeller quand il parle ainsi parle comme un aveugle de couleurs. M. Moeller ne daigne, en effet, pas se rendre aux expositions ouvertes tous les ans par ces écoles. Si M. Moeller s'était donné préalablement cette peine, sans doute M. Moeller ne *calomnierait* plus, (comme il le fait à présent avec une légèreté que l'on s'étonne assez de rencontrer chez un homme de son âge), cette création catholique d'arts architecturaux, la plus admirable du pays, quand il ose affirmer avec un aplomb risible : « Que l'école de St-Luc n'a pas formé jusqu'ici *un seul* réel artiste, peintre ou statuaire. » Des talents tels que les Ladon pour la peinture des vitraux, les De Beul, les DeMartelaere, les Rooms, etc., pour la statuaire, ce sont là, sans doute, quantité négligeable pour M. Moeller. A moins que M. Moeller ne les ignorent. En ce cas M. Moeller ferait peut-être sagement, en s'abstenant de publier contre la plus belle institution d'art chrétien des calomnies « absolument odieuses. » G. R.

L'âne gravez.. (pardon!) gavé d'atticisme et de talent, qui jusqu'à ce jour, remplaçait à merveille (ainsi qu'il sied à un « âne de bonne

race») la plus rossinante des Rossinante, sous la sage direction du Chevalier antiesclavagiste Valentin (1) va bientôt prendre à son tour la haute direction du *Journal des gens de lettres (sic) belges (resic)*, ce digne allié des ex-Propriétaires Réunis de leu la *Jeune-Belgique!*

Etant donné les qualités du nouveau directeur — et de l'ancien — cette direction là était d'ailleurs toute indiquée.

On oublie trop aujourd'hui que la véritable action sociale consiste d'abord dans l'accomplissement des devoirs inhérents à la fonction dans laquelle Dieu a placé chacun de nous. Combien cette notion est oblitérée dans le milieu dénommé des «gens de bien». Combien de patrons, par exemple, *avant* de faire la charité dans une conférence de St-Vincent de Paul, devraient commencer par faire un peu plus de justice dans leurs usines! Le salut de la société n'est pas dans l'emploi de paillatifs et de remèdes artificiels, il est dans le retour à l'ordre naturel des choses, dans la fidélité, pour chacun, à remplir scrupuleusement sa fonction sociale. »

(XX^e Siècle, revue sociologique et catholique de France. 4^e année p. 843.)

TRIO LAID.

Selon Valère Gille. (2)

Albert Giraud, Ywan Gilkin
et voilà la « Jeune » Belgique
avec *Vagilère*-Arlequin,
Albert Giraud, Ywan Gilkin
(en travail d'un nouveau bouquin
comme il n'en est plus poétique)
Albert Giraud, Ywan Gilkin
et voilà la « Jeune » Belgique!

Comme les Grâces ils sont trois!
— Ravi, Valentin les embrasse —
Ils sont trois criant sur les toits,
comme les Grâces ils sont trois
fabricants de vers et de lois :
Ohé! *Spillebouts* du Parnas-e!
Comme les grâces ils sont trois,
— Ravi! Valentin les embrasse! —

Ils déménagent — La maison
est trop vaste pour ceux qui restent
Amis! faisons leur oraison :
Dans une petite-maison,
(car ils ont pour eux la raison)
Ils s'en vont — Seigneur qu'il y pestent!
Ils déménagent — La maison
est trop vaste pour ceux qui restent.

UYLENSPIEGEL.

(1) Prière au lecteur de ne pas confondre avec l'*Autre* de Louvain.
(2) Voir « Jeune » Belgique de novembre 1894.

LES REVUES. Reçu : LE MAGASIN LITTÉRAIRE : (nov.) A. Dutry, *Un frère flamand de Corot*. — V. Kinon, *Incantation*. — F. Vandenbosch, *Fantômes du soir*. — LE MAGASIN LITTÉRAIRE (déc.) Thomas Braun, *Vers*. — L. Sahel, *Paroles de Foi* et, de notre collaborateur Jean Casier, *Le Christ poète*.

L'ERMITAGE : (7^e année, n^o 1, janvier 96). Directeur, Edouard Ducoté. En ce numéro des œuvres de André Gide, E. Verhaeren, Eugenio de Castro, Maclair, Ch. Guérin, Raymond Bouger, Ad. Mithouard, B. de Vignère.

LE RÊVE ET L'IDÉE : (numéros de nov. et déc.). Articles de Maurice Leblond, directeur, de St-Georges de Bouhélier, Jean Viollis, Edgard Baes, etc. Ces noms disent assez; mais serait-il indiscret de demander à M. Leblond où? comment? dans les œuvres, d'ailleurs souvent bonnes, que publie le *Rêve et l'Idée*, se justifie son sous-titre : *Documents sur le naturisme???*

DURENDAL (nov.) Pol Demade, *l'Invité*. — Joseph Serre, *Pureté*. DURENDAL (déc.) Georges Ramaekers, *Labour matinal*. — Pol Demade, *L'éducation physique*.

L'ART JEUNE (déc.) André Ruijters, *Sourire*. — Une malpropreté « littéraire » de Maurice Beaubourg. — *En aimant*, très belle poésie de Georges Rency. — *Chanson des oiseaux*, H. Vandeputte. — *Reflets*, Georges Ramaekers. — *Fragment*, délicieuse poésie de Paul Mussche.

LA PRESSE ARTISTIQUE : Léopold Courouble, *Joseph Kækebroeck*. — Supplément musical.

LES TEMPS NOUVEAUX : n^{os} 31 à 36. D'un intérêt sociologique toujours très soutenu (et presque toujours trop vrai!)

LA JUSTICE SOCIALE : n^{os} 43 à 48. Au n^o 46, *L'infamie*, article qui vaut à la vaillante rédaction de ce journal démocrate chrétien, d'être traduite en justice par le conseil des Hospices d'Alost qui a poussé tout récemment l'esprit d'intolérance anti-catholique jusqu'à mettre M. l'abbé Daens dans la totale impossibilité de célébrer encore la sainte Messe!... *parceque M. Daens est démocrate-chrétien!* — M^e Woeste (naturellement!) plaidera en faveur des jolis conservateurs « catholiques » d'Alost.

JOURNAL DES ARTISTES, directeur Raoul Sertat : n^{os} 48 à 52. Articles toujours intéressants de MM. H. Nocq et G. Denoinville.

JOURNAL DES « GENS DE LETTRES » BELGES n^o 12 : *La métrique chez V. Hugo*. Bon extrait d'un ouvrage de l'abbé A.-J. Theys et... des « malices » du dr E. V. Ramolot à l'adresse de *La Lutte*. Continuez! Continuez! ô cher « poète » antiesclavagiste, nous vous en mépriserons, s'il se peut, d'avantage.

LA LIGUE ARTISTIQUE, n^{os} du 4, 20 déc. et 5 janvier : Trois virulents articles justement indignés mais aussi — comme d'habitude — bêtement injurieux, de Jean Delville (à quand le procès?) en riposte à Léon Hennebicq.

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : G. RAMAËKERS

Belgique, 5 francs l'an. — Etranger, port en sus (5 fr. 60)
50 centimes le numéro.

ANNONCES : 20 centimes la ligne — Réclames à forfait.

BRODERIE ARTISTIQUE

Jeune homme désire donner des leçons de BRODERIE D'OR. —
S'adresser pour conditions, rue du Cercle, 8, Etterbeek-Bruxelles.

IL SERA RENDU COMPTE de tout ouvrage dont un exem-
plaire sera communiqué à la Rédaction.

La LUTTE est en vente :

A **Bruxelles**, chez La Rose, rue des Paroissiens,
chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue de Longue-
Vie, etc.

A **Gand**, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A **Liège**, chez Gnusé, rue du Pont d'Ile, 51.

A **Louvain**, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A **Paris**, chez Chérié, Boulevard Montparnasse, 166.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

5 frs. l'an. — Un n° : 50 cent.

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.

Sommaire:

- Défaillances . . . Le Masque
Retour . . . Léon Rycx
De l'antinomie de
l'Art et du jour-
nalisme . . . F. Vanden Bosch
Le sans-le-sou. . . Gaston Blême
L'heure douce. . . Th. Braun
Lettre sur Verlaine . . . Jean Casier
Un nouveau livre
d'Elskamp . . . P. Mussche
Prière - Les Balayeurs
Vive Verhaeren! . . . G. Ramaekers
Simples extraits . . . C. Mauclair
Cà et là. . . Uylenspiegel
Notre concours . . . La Rédaction

PLANCHE HORS TEXTE :
PORTRAIT D'E. VERHAEREN

Parait chaque mois.

Rédaction et administration :
15, place Van Mevel, Bruxelles

Bruxelles

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIERS



Au sommaire du prochain numéro de *La Lutte* :
Poème, ÉMILE VERHAEREN, *De l'originalité*, VICTOR
REMOUCHAMPS, *Poésie*, LE MASQUE.

*N. B. Les abonnements partent de chaque mois et se font
pour un an (5 fr^s) ou six mois (3 fr^s).*

PROPAGANDE : Toute personne qui nous
procurera trois nouveaux abonnés aura
droit à un abonnement d'un an.

NOTRE CONCOURS.

Dans un but d'émulation artistique, ainsi qu'il a déjà
été annoncé au précédent numéro, *La Lutte*, ouvre un
concours littéraire.

1. Ce concours comprend deux parties :

I. Poésie — *Deux sonnets*.

II. Prose — *Une nouvelle*.

2. Entière liberté reste donc aux concurrents quant au
choix du sujet. Il leur est loisible de prendre part, ou
non, aux deux parties simultanément.

3. Les copies, adressées à M. Georges Ramackers, di-
recteur de *La Lutte*, 15, place van Meyel à Bruxelles,
doivent lui parvenir *au plus tard* le **31 mars** prochain.

4. Les concurrents auront soin d'enfermer dans une
enveloppe collée à leur copie, un carton portant leurs
noms, qualités et domicile. Ils signeront leur copie d'une
devise et sont priés de ne pas écrire au revers des feuillets.

5. À chacune des deux parties (I poésie — II prose) du
concours sont attribués un premier et un deuxième prix.

6. Les œuvres classées premières paraîtront sous le
nom de leurs auteurs aux premiers numéros de *La Lutte*
qui suivront la décision du jury.

7. Si un même concurrent remporte les deux premiers
prix, outre deux diplômes artistement enluminés, une
médaille lui sera offerte.

LA RÉDACTION.

Défaillances

*Ah! pourquoi le destin qui me leurre et m'accable,
Le maudit, que je hais depuis le premier jour,
A-t-il mis devant moi la Belle et l'Implacable.*

*O Néant! J'ai souffert sous l'ongle du vautour,
Du soleil qui me blesse et de Dieu qui me raille,
Dans les heures de fièvre où je clamaï l'amour.*

*Qu'importe que le ciel ou rayonne ou grisaille,
Que les oiseaux moqueurs sifflent dans le décor
Des airs qui vont au vent comme un fêtu de paille;*

*Que m'importent le nid, l'aube et le Messidor
Et l'âme dans l'açur qui palpite et tressaille
Puisque mon cœur n'est plus! Puisque mon cœur est mort!*

*O Dieu! de qui le nom est éphémère et vide,
Si tu n'es pas de boue aussi, toi, le Titan,
Fais-moi croyant, fais-moi lâche, fais-moi stupide;*

*Prouve s'il n'est pas vain ton pouvoir éclatant!
Que tout s'efface et sombre à l'horizon livide
Si l'amante à mes pieds râle et tombe un instant.*

*Que s'éteigne le monde et croulent les murailles!
Puique sur le calvaire où ta main m'a cloué!
L'oiseau des gibets noirs laboure mes entrailles.*

*Que tout ce qui fut saint, pur, sublime, adoré,
Meure! Je vais chanter les grandes funérailles
Sur ton autel en feu que l'encens a doré.*

*Pardon, je blasphémaïs, Seigneur, et je m'incline.
Là, je suis à genoux humble et soumis et vois
Que le cœur n'est pas mort qui bat dans ma poitrine.*

*J'ai pu, pieds nus, meurtri, sanglant, trainer ma croix,
Laisser de ma chimère à la vic assassine,
Mais l'amante est venue et j'espère et je crois.*

*Je rampais, j'étais vil, ô femme, et tu me sauves
Car dans la nuit des temps où tout était sans voix
J'ai pris la Lyre d'or pour chanter tes yeux fauves.*

LE MASQUE (I).

Retour

*Te voila revenu de ton lointain voyage,
Ce voyage entrepris dans un vœu dévorant
De vivre et de savoir les merveilleux mirages
De l'aube et de l'espoir des jours et des couchants.*

*Un ange a-t-il guidé tes pas, un ange calme
Dont les yeux t'ont suivi par les sentiers vermeils
Où tu marchais, halluciné, voyant des palmes
Surgir dans le déclin embrasé du Soleil...
Un rêve a-t-il laissé sous ton front son mirage
Et foudroyé ton cœur des ultimes splendeurs?
Qu'a tu donc rencontré dans ton troublant voyage
Pour revenir ainsi, pâle et les yeux songeurs?
Peut-être la forêt qui pleure dans le vent,*

(I) Sous « le Masque » se tient anonyme un talent connu qui n'en est plus certes ! à ses premières armes — quoique jeune encore — et dont *La Lutte* s'est assuré la collaboration précieuse.

*La barque déployant le clair défi des voiles,
Vers les immensités de l'horizon mourant,
La mer qui vint rouler à tes pieds les étoiles
Et tous les rayons d'or de ses reflets divins,
La poudre d'or qui flotte au soir sur les chemins
Et le grand deuil profond qui tombe du silence.*

*Ton âme s'est troublée, aimant avec souffrance
Entendre le roulis des lourds nuages noirs,
La plainte du torrent qui monte dans le soir
Et le vent qui gémit à travers la bruyère,
Ta pauvre âme enlevée aux splendeurs irréelles
Par la blancheur d'envol des voiles et des ailes
Et des vagues fuyant en frissons de lumière.*

*Et peut-être vis-tu sourire, les mains jointes,
Nimbée en ton désir et dans ses cheveux d'or,
Celle qui, les yeux clos, au fond de ton cœur dort,
D'innocence et de candeur pour à jamais ointe.*

*Et puis tu vis des jours, des aubes et des ombres
Et des déclinés au fond des voiles embrasés,
Et tu reste muet, tandis que meurt et sombre
La dernière lueur au fond des cieus glacés!*

LÉON RYCX.

DE L'ANTINOMIE DE L'ART ET DU JOURNALISME

Se douterait-on, à lire les articles que consacrent à Paul Verlaine les principaux journaux catholiques, que le poète qui vient de mourir est le plus grand poète religieux de la littérature de France — celui qui donna au sentiment

mystique son expression la plus simplement, la plus naïvement, la plus idéalement adéquate.

C'est la vérité qui s'impose à tous ceux qui ont seulement feuilleté *Amour, Bonheur, Sagesse — Sagesse* surtout...

Mais le journaliste ne lit point ces livres-là : ils sont trop *modernes*.

Pris dans l'engrenage de la copie obligatoire au jour le jour, le journaliste -- soyons lui indulgents -- n'a pas le temps de se tenir au courant ; les acquêts de son éducation première, complétés par d'enthousiastes et hâtives lectures de jeunesse, *fixent* pour lui le beau, et il est agacé qu'on veuille augmenter ce patrimoine de quelque admiration nouvelle.

Pour lui, le cycle de la poésie dramatique est clos depuis que *La Fille de Roland* a fait écho -- écho à la main ! -- au *Cid* ; avec *Veuillot* est mort le dernier des romanciers catholiques ; et la poésie religieuse est bordée d'une part par les chœurs d'*Athalie* et de l'autre par *le Crucifix* de *Lamar-tine*...

Et voilà que viennent à disparaître Barbey d'Aurevilly -- dont le *Prêtre Marié* est la plus éloquente apologie du sacerdoce chrétien -- Paul Verlaine et d'autres...

Et le journaliste se tâte la littérature : Barbey d'Aurevilly?... Connais pas!... Ah! parlez-moi de Paul Féval... et de Charles Buet!... Verlaine?... Lisez plutôt de *Laprade*!

— Pourtant ce furent des croyants qui hautement affirmèrent leur Foi -- la nôtre! -- et la vêtirent du manteau splendide et purpurin de l'Art.

— Vraiment!... mais... leur vie?

— Oui, il furent faibles souvent -- comme beaucoup -- et ils trébuchèrent aux anfractuosités des routes... Leurs chutes furent douloureuses parfois et graves, mais comme édifiants leurs relèvements, comme admirable leur mort!...

— Leur mort à l'hôpital n'est-ce pas?... **Ce ne sont point là des exemples à proposer à la jeunesse!**

Et le journaliste ramène à lui, du fond du passé, les pitoyables et mélancoliques existences de ces grands artistes, les retourne en tous sens, les déchiquète à plaisir — loquace sur les moindres et plus banales péricépéties, silencieux, mortellement silencieux sur l'œuvre.

Or l'œuvre seule importe.

Le temps charriera à l'oubli les folles aventures du « pauvre Lélian » — à l'instar des débauches de Lafontaine, des amourettes de Racine, des flagorneries de Massillon — mais, comme la leur, il consacra son œuvre qui paraîtra plus pure et plus belle à mesure qu'elle s'exhaussera des contingences présentes...

La postérité, grâce à Dieu, ne juge point un écrivain sur le reportage plus ou moins indiscret et détaillé organisé autour de son cadavre à peine refroidi (le vent du lendemain balaye ces brimborions poussiéreux), elle l'apprécie d'après son œuvre — et le reste lui est indifférent.

Je me souviens, à ce propos, d'une séance animée du congrès de Malines; amorcée par le rapport d'un homme d'ailleurs remarquable, mais manquant d'horizon — maître ès lettres.. classiques — la meute des professeurs de collège se rua contre les nobles Idéalistes dont nous nous réclamions... Et pris au dépourvu, ce nous était une rage de ne pouvoir confondre ces clameurs ignorantes et hostiles (il y eut là un imbécile qui traita Baudelaire d'athée) par la lecture du portrait de Sombrevail, de l'un ou l'autre fragment de l'*Amour Suprême* ou de quelques strophes comme celle-ci — de *Sagesse* :

« *Soyez béni, Seigneur, qui m'avez fait chrétien
Dans ce temps de féroce ignorance et de haine;
Mais donnez-moi la force et l'audace sereine
De vous être toujours fidèle comme un chien* »...

Croyez-moi, mes jeunes amis de *La Lutte*, c'est là la véritable et souveraine tactique : quand vous voyez la presse attaquer ainsi des maîtres aimés et nier ce qui est

le meilleur de votre patrimoine intellectuel, ne vous attardez donc point en des ripostes indignées, mais simplement, calmement, dédaigneusement opposez à ces agressions les œuvres des écrivains débinés et faites à leurs dénigreur l'aumône du génie même qu'ils méconnaissent, le plus souvent **parce qu'ils l'ignorent!**

Car, somme toute, il y a peut-être quelque injustice à trop tenir rigueur à la presse de l'indifférence plutôt hostile qu'elle manifeste à l'égard des hautains Représentants du Modernisme catholique; n'oubliez point que rivant son sort au succès matériel du journal, le publiciste — le libre publiciste! — subit et flatte les idées du public plus qu'il ne lui inculque les siennes et que c'est de lui qu'on peut dire en toute et banale vérité: « Il est le chef et le guide prédestiné de ses lecteurs — donc il les suit! » — Oui, il les suit, par profession sinon par intérêt; il marche dans le sillon des foules si perméables aux gloires patinées par le temps, si hostilement revêches aux déroutants apporteurs de neuf, amoureuses des soleils couchants comme les vieilles courtisanes, défiantes, comme les chouettes, des fulgurantes aurores!...

Mais qu'importe après tout? Ce sont là dédains négligeables et négligeables jalousies, puisque les œuvres que nous aimons, les idées que profèrent ces œuvres et la forme qui revêt ces idées ont en elles-mêmes une vertu immortelle et immanente qui les prédestine à fleurir incontestées aux ravages de l'avenir!

Recommandons à Dieu l'enfantine âme de Verlaine — et abandonnons sa vie aux journalistes...

FIRMIN VANDEN BOSCH.

20 janvier 1896.



LE SANS-LE-SOU

*Je suis le sans-le-sou qui rode par les rues
Et par les nuits sans lune et par les jours damnés,
Pleurant sur le néant des choses disparues,
N'ayant plus que la peau sur mes os décharnés.*

*Je suis le sans-le-sou qui vêtu d'une loque
Fait peur aux enfants blonds, hideux spectre vivant,
Et j'ai crainte qu'un jour ou l'autre se disloque
Et tombe mon corps blême ainsi que paille au vent*

*Je suis le sans-le-sou, le pantin, le ganache,
Qui souffre de l'horreur de son rêve brutal,
Le miséreux farouche et fou sur qui l'on crache,
Bon gibier de potence ou pilier d'hôpital.*

*Cependant, je croyais avoir là... quelque chose,
Pouvoir fixer mon Rêve en des vers éclatants,
Et j'espérais gravir, superbe apothéose,
O Gloire, tes sommets réservés aux Titans.*

*Ma peau!.. Je l'ai voulu vendre un jour chez Lemerre
Pour couvrir les bouquins fameux d'Hérédia :
C'eût été de la gloire un peu !... Vaine chimère!
Elle n'était plus bonne et l'on m'a laissé là!*

GASTON BLÈME.

L'HEURE DOUCE

*Les ramiers ont quitté les retraites lointaines
Et viennent s'abreuver, rapides, aux fontaines,
Car tout s'est apaisé dans la douceur de l'air
Et les nuages blancs flottent dans le ciel clair.
Un souffle calme effleure et rafraîchit la terre
Dont un baume divin caresse le mystère.
Les ormes que figeait l'implacable soleil
Écotent s'agrandir et s'épandre l'éveil,
L'éveil momentané des bêtes et des plantes
A l'ineffable son de musiques très lentes...
Et, du côté des champs, ont entend les grillons
Se rappeler, d'un bout à l'autre des sillons.*

*Les ramiers ont quitté les retraites lointaines
Et viennent s'abreuver, rapides, aux fontaines,
Près des frêles roseaux où le flot émergeant
Dépose la fraîcheur de ses baves d'argent.
Dans le bois murmurant, les feuilles sont moins dures.
Au loin, sur les ruisseaux qui bornent les pâtures,
Le brouillard a tramé, soudain, son voile épais
Qui monte et s'élargit dans l'ombre et dans la paix.*

*Les ramiers ont gagné les retraites lointaines
Après s'être abreuvés, rapides, aux fontaines.*

THOMAS BRAUN.

Notre collaborateur Jean Casier adresse à G. Ramaekers la lettre suivante :

Mon cher Confrère,

Je n'ai pas été en correspondance avec Paul Verlaine :
Je n'ai pas une seule lettre de lui, mais j'ai passé en sa

compagnie trois ou quatre jours à Gand et Bruges en Mars 1893.

J'ai entendu Verlaine affirmer la sincérité de *Sagesse* et ajouter qu'il aurait voulu encore mener la vie chrétienne et calme qui s'y reflète.

Il parlait d'ailleurs en catholique sur toutes choses : « Je ne comprends pas, » disait-il par exemple, « vos églises toujours fermées... L'église c'est la Présence Réelle. » — Et quel charmant causeur littéraire !

Beaucoup moins hardi du reste, beaucoup plus classique et traditionnel qu'on ne croit :

« J'ai assoupli, disloqué le vers français ; » disait-il à peu près, « mais je ne veux pas sa suppression. Je ne puis admettre le vers libre (1). J'ai toujours cherché un rythme plus ou moins régulier ; j'ai pu me tromper quelques fois et il y a dix vers peut-être dans mon œuvre pour lesquels je voudrais une coupe autre et plus harmonieuse...

« En ce qui concerne la rime je subis le joug des habitudes au point de n'oser faire rimer ensemble le singulier et le pluriel ; dans des vers inédits j'accouple « fourmillement » et « camomille »

« C'est la première fois que je risque une rime de ce genre ! »

Voilà donc « *le révolutionnaire*, » « *l'excentrique* » Verlaine, se discernant — et méritant — un brevet de prudence, voire de timidité ! J'ai cru qu'à défaut d'une lettre du poète ce rappel d'un bout de conversation vous intéresserait...

JEAN CASIER.

(1) Sans doute parmi nous, les jeunes, trop nombreux sont ceux qui sous l'étiquette « verslibriste » commettent de la *prose* plus ou moins poétique. Cela prouve que nous débutons et cela prouve surtout qu'innover est plus ardu — plus méritoire aussi ! — que rythmer selon les formes surannées, quoique grandioses, du classicisme. Mais voyez les maîtres du « décadisme » Francis Vielé-Griffin, Verhaeren, de Régnier, Elskamp et dites si ce n'est point là de la poésie vraie — et la plus musicale et la plus puissamment rythmique !

Un nouveau livre d'Elskamp

Enfin ! le voici paru le délicieux petit bouquin attendu impatiemment de tous et dont Georges Ramaekers vous disait en mai dernier : « Bientôt paraîtra une nouvelle œuvrette de Max Elskamp : *Six chansons de pauvre homme pour célébrer la semaine de Flandre*, alors et sans réserve aucune nous pourrons vous louer de nouveau le poète anversoïis. »

Ainsi faisons — et de bon droit je vous assure!... Mais au fait à quoi bon ? et de quel poids notre témoignage de totale et enthousiaste admiration à côté d'une nouvelle lecture de *Celle du Vendredi* parue en ce même numéro de « La Lutte », (mai 95) ? Tout ce que nous pourrons encore après cela pour vous décider à enrichir « de ce petit chef d'œuvre » votre bibliothèque de dilection, c'est vous dire qu'en ce dernier livre d'un Elskamp parfait, à côté de cette *chanson du Vendredi* il est encore des vers comme ceux-ci :

Or, pour ces chansons les voici,
Comme mon âme la voilà,
Sainte Cécile, entre vos bras ;
Or, ces chansons bien les voici,
comme voilà bien mon pays,

Où les cloches chantent aussi,
entre les arbres qui s'embrassent,
Devant les gens heureux qui passent,
Où les cloches chantent aussi,
Des dimanches aux samedis.

et ceux-ci :

Mais paix et joie aux rouges mains
c'est mardi blanc comme les anges,
et dans les toiles et les larges,
lors paix et joies aux rouges mains,

puis gloire à vous, sainte Blandine
descendue chez les serviteurs,
puis gloire à vous, sainte Blandine.
en aide douce à leur labeur,

Car mardi, c'est votre conquête,
aux fenêtres, blanc les rideaux,
comme aussi les armoires nettes.
et fleurant bon les draps nouveaux.

et ceux-ci surtout :

A présent c'est encore Dimanche,
et le soleil, et le matin,
et les oiseaux dans les jardins,
à présent c'est encore Dimanche,

Et les enfants en robes blanches,
et les villes dans les lointains,
et sous les arbres des chemins,
Flandre et la mer entre les branches.

PAUL MUSSCHE.

— ❦ —

PRIÈRE

A GEORGES MARLOW.

*Tout dort et le calme veille en la maison ;
voici sonnée l'heure de mon oraison
et mon oraison c'est une chanson,
c'est une chanson d'âme très craintive,
naïve ! — et c'est ma chanson doucement plaintive,
comme au fond du bois sombris,
quand l'affreux ciel gris
a rempli de perles, a rempli de pleurs,
les calices d'or des petites fleurs,
comme au fond du bois sombris
et un pauvre cri
de petit oiseau
dont l'azur est mort au fond du ruisseau.
Et mon oraison c'est une chanson quelques fois aussi
vers le bon Jésus s'exhalant rêveuse
et très langoureuse
et dont les paroles,
avec un parfum vague de corolles,
naissent dans l'hiver de mon cœur transi
frileuses...*

Et mon oraison la voici :

« Seigneur ô! donne moi d'être toujours l'enfant
qui ne fait rien, Seigneur, de ce que tu défends,
le tout petit enfant d'âme simple et timide
qui lève vers tes yeux si purs ses yeux limpides,
comme font les petites fleurettes candides
élevant leurs corolles humides
vers la jeune candeur du matin,
leurs corolles très frêles et mi-closes encor,
quand l'aurore là-bas du tréfond des lointains
soudain jette, splendide!
la Vie joyeuse à pleins jets d'or! »

Janvier 1896.

Les Balayeurs

A MAURICE DES OMBIAUX.

*Ils sont si vieux à présent
qu'ils ne savent plus leur âge;
malgré leur âge pourtant
ils s'en vont par tous les temps :
quand le vent fait rage
ou que l'été luit
dans le ciel ouvert,
par les jours de pluie
ou quand c'est l'hiver
et que c'est le gel et que c'est la neige,
sur leurs jambes lasses et lentes qui plient,
vêtus de haillons qui mal les protègent,
ils s'en vont, les vieux, comme des recrues
balai sur l'épaule, balayer les rues.*

*Dans le ciel et dans mon cœur lorsqu'il fait gris de
en automne bien souvent [brouillard
quand le vent
défeuille nos boulevards,
triste, j'ai suivi des yeux
les bons vieux
accompagnant lentement
ainsi qu'un vrai corbillard,
— en deux rangs formant escorte,
graves, le balai au bras, —
le tombereau où par tas
reposaient les feuilles mortes.*

*Et nous pensions, ô mon cœur!
qu'il est d'autres balayeurs
d'autres balayeurs hélas
que ceux qui passaient là-bas
et nous pensions, ô mon cœur!
que ces autres balayeurs,
pour leur faire un jour escorte,
entassent les feuilles mortes
de nos joies, de nos tourments,
de nos affections ravies
au tombereau de la Vie
et qu'ils se nomment : les ans...*

31 Décembre 1895.

GEORGES RAMAEKERS.

VIVE VERHAEREN!

Quand notre confrère Rency m'a fait part l'autre jour de l'organisation par l'Art Jeune d'un **Banquet Verhaeren**, où tous réunis, nous pourrions « affirmer publi-

quement notre admiration éblouie » à l'auteur prodigieux des *Flamandes*, des *Moines* et des *Villes tentaculaires*, je lui ai répondu que *La Lutte* s'associait d'enthousiasme à nos confrères de la presse littéraire, qui tous, ceux d'outre frontière comme ceux d'ici, applaudissent l'idée de l'*Art Jeune*.

Et cette unanimité atteste assez, n'est-ce-pas, combien ce témoignage admiratif à Émile Verhaeren, répond au vœu de tous les artistes.

En ce banquet, en effet, en même temps que nos acclamations célébreront son grand talent, elles vengeront Emile Verhaeren de toutes les baves qu'une rage jalouse expectore depuis un an sur les pages impérissables de ses chefs-d'œuvre !

Or voici, avant même d'avoir eu lieu, que ce banquet le venge déjà ! Les zoïles, rien qu'à l'annonce de ce banquet ont trépigné ; depuis ils ne déragent plus. Leur dépit est tel que leur « chef » n'a même pas eu la malice de se tenir coi dans son isolement, d'écarter soigneusement d'eux et surtout de lui, les regards ironiques de tous ; il n'a pas su avaler, dans son coin, ses « propres » bavures limaceuses et celles-ci ont souillé une fois de plus les colonnes du *Journal de Bruxelles* — le pauvre !

Donc les amis, bravo à l'*Art Jeune* pour cette heureuse initiative et rendez-vous à tous au banquet au cri de ralliement, qui est celui en Belgique de tous les vrais esthètes :
Vive Verhaeren! G. R.

ÇA ET LA

Les souscriptions au banquet *Verhaeren* (5 frs. par personne, vins non compris) doivent être envoyées à M. H. Vandeputte 131, rue de Brabant. Le lieu et la date exacte du banquet seront indiqués aux souscripteurs sur la carte de convocation.

Supplément à "La Revue"
de
Février 1896.



Georges Ramaekers

Emile Verhaeren.

d'après Van Risselberghe.

Le 15 Janvier dernier nos vaillants confrères de *Durendal* faisaient célébrer un service à 11 h. à N. D. de la Chapelle, pour le repos de l'âme du grand Poète repentin Paul Verlaine « entré dans l'immortalité le 8 janvier 1896. » M. l'abbé H. Moeller collaborateur de *Durendal*, officiait. Cérémonie impressionnante et grandiosément simple. Dans l'assistance, presque exclusivement artiste : M. Georges Verlaine, fils du poète défunt, Pol Demade, H. Carton de Wiart, abbé Gruel et Ed. Bernaert de *Durendal*, Maurice Dullaert du *Magasin littéraire*, le poète Émile Verhaeren, du *Coq rouge*, Maurice Carteuvels et Franz Ansel de la *Jeune Belgique*, Georges Ramaekers et Paul Mussche de la *Lutte*, le peintre Lefèvre, le poète wallon Rassenfosse, etc., *Durendal* a fait là un acte de chrétienne solidarité artistique qui ne manquera pas de faire japper les sous-Homais du chenil anti-clérical.

Pour nous, nous félicitons chaleureusement notre confrère de cette manifestation d'artistes catholiques et nous menions à notre tour de tous les amis de la *Lutte* cette charité bien facile :

« Une prière pour le pauvre Lélian, s'il vous plaît ! »

L'autre jour, nous abordant sur le boulevard, notre ami le peintre Georges F. nous tint à peu près ce langage :

« Tiens, paraît que vous admettez maintenant les Mages à la *Lutte* !

Et comme nous restions interloqués de son ton très sérieux :

« Mais oui, M. Léon Rycx ne fait-il pas partie de votre rédaction ?

— Rycx un mage ! nous esclafâmes-nous, mon cher F. es-tu fou !

— Tout ce que tu voudras, répartit F. imperturbable, mais moi je te soutiens, mon bon, que hier, du train qui m'emportait vers Ottignies, j'ai vu *Rixensart*. (Horrible !!)

Trouvé dans notre boîte cette lettre mortuaire :

M

M. E. VALENTIN, docteur en philologie congolane et son épouse née LARIME-MALAFOU ; M. LANE DE BONNERACE et son épouse née LARAISON ; S. E. YWAN GILKIN, grand lama du Parnasse, ont la profonde douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de leur fils et parent par alliance, feu

Journal des Gens de lettres belges

mort à Liège en odeur d'insanité, le 10 Janvier 1896, d'une constipation... du cerveau.

Ils le recommandent à votre joyeux souvenir.

Mais d'autre part nous parvenait en même temps l'heureuse nouvelle de la parution du premier n° de la *Revue du dépigrement hebdomadaire* ; *Deo Gratias* ! Le *Journal des Gens de lettres* est mort ! Vive le *Journal des Gens de lettres* !

UYLENSPIEGEL.

SIMPLES EXTRAITS

Dédiés aux Néophobes.

D'un article paru au n° de janvier de l'*Ermitage* intitulé *Causerie avant les poèmes* et signé Mauclair, ces quelques extraits spécialement dédiés à quelques « bons amis » dont le cerveau est malheureusement affecté de *classicomane-pertinax* compliquée d'un *néophobisme aigu* :

« Le plus curieux, c'est que les mêmes gens qui nous déclaraient (1) plus inconnus et plus négligeables que le dernier roman de Georges Ohnet nous maudissaient en même temps de révolutionner coupablement la tradition, de fomenter le désordre, et de mener la littérature tout droit à la mort. Ça nous semblait contradictoire, car enfin, ou nous n'avions aucune importance, et alors pourquoi nous abîmer ainsi? ou nous en avons une, et pourquoi alors dire le contraire?... »

« Il suffisait d'ailleurs, aux yeux de la presse qu'un homme fût jeune pour qu'on le qualifiât immédiatement de *décadent*. »....

« Nous recevions l'orage avec bonhomie, sachant bien que nous avions du temps devant nous, et nous étions enchantés, qu'on nous jetât notre jeunesse à la tête, d'abord parce que ce n'était pas de notre faute, et ensuite parce que nous étions très heureux, et que nous devinions l'inquiétude et l'envie de nos adversaires déjà grisonnants ou chauves. Nous nous étions inventé un petit dilemme très rassurant : ou nous sommes tous devenus fous subitement, ou ce sont les autres qui ne comprennent pas, ou qui ne veulent rien entendre. Si nous sommes fous, nous n'avons qu'à continuer, nous ne pouvons pas nous retourner l'esprit : si ce sont les autres qui se trompent, c'est la loi naturelle de continuer. D'ailleurs nous avons nos idées en ordre, et l'expérience nous montre qu'à chaque renouvellement d'art romantique ou parnassien, cela c'est toujours passé ainsi au début. Donc, comme disait Banville, marchons. »

CAMILLE MAUCLAIR.

(1) M. Camille Mauclair emploie *l'imparfait*, nous pourrions, nous, employer le *présent*.

Les Livres. Reçu : *Poèmes* d'Émile Verhaeren (coll. du Mercure de France). — *Ballades* de Paul Fort (id.). — *L'Émerveillée* de Gustave Rahlenbeck (Dietrich, Brux.)
Comptes-rendus au prochain.

Les Revues. Reçu : LE MAGASIN LITTÉRAIRE : (janv. 96) F. Vanden Bosch : *Paul Verlaine*, article qui pourrait s'intituler à bon droit : *Défense préemptoire d'un poète catholique par un artiste catholique contre des catholiques.*

Des vers tels que ceux-ci signés Léon Sahel :

Je ne chercherai plus que mon Sauveur Jésus,
Je lui dirai : « Mon âme est votre humble servante ;
» Hors Vous, toute tendresse est triste et décevante
» Ayez pitié de tous mes beaux rêves déçus !...
Et Jésus m'entendra, car j'espère et je crois,
car je me suis nourri de sa divine Hostie
car mon âme est enfin soumise et repentie,
et suivra jusqu'au bout son chemin de la Croix.

A lire aussi, en ce numéro, de Joseph Soudan : *Rédemption*, page d'une émotion sincère et communicative; des vers délicats d'Henry Bordeaux, le jeune et bon poète catholique de France.

DURENDAL. *Pour Allah!* et *Les Yeux* de Ed. Bernaert. *Le cœur de la terre* par l'abbé Hector Hoornaert. *Cariatide* sonnet en prose de Pol Demade, etc.

LA REVUE BLANCHE : Léon Tolstoï, *Les persécutions en Russie* (1895) et le *Feuilleton philosophique* de J. de Gaultier.

LE RÊVE ET L'IDÉE. St-Georges de Bouhélier, *L'Hiver et Méditations*. Des vers de Fleury et l'étude remarquable de Maurice Leblond sur Malarmé.

L'ART JEUNE. Etude très fouillée de Ruyters sur Francis Vielé-Griffin comparativement à de Régnier. Du Maubel, du Rousseau, etc.

LA RENAISSANCE IDÉALISTE (nos 12 et 13). Articles d'Albert Fleury, et les *Etranglés* de Léonce de Larmandie.

JOURNAL DES ARTISTES. (nos 1 à 4, 15^e année). *Les peintres orientalistes* par Raoul Sertat au numéro 4.

L'ESCHOLIER, numéro de Noël bellement illustré par Amédée Leynen et Léon Dardenne. Vers de Th. Braun et Franz Ansel. L'ESCHOLIER n^o 21, *Pro laude nostri temporis*, Mac-Habbey. *Paul Verlaine* par notre ami Franz Ansel.

L'ART WALLON, à lire Victor Remouchamps : *La Vie subtile* et les beaux vers de Séverin.

LA LIGUE ARTISTIQUE. Correspondance de Levêque.

LES TEMPS NOUVEAUX, à lire le supplément littéraire hebdomadaire.

LA JUSTICE SOCIALE, au n^o 2 de la deuxième année : Pol Demade, *La Rhétorique mortuaire*; *Verlaine est mort!* *Vive Verlaine!* par Henry Carton de Wiart. L'un des plus beaux et des plus judicieux des innombrables articles parus depuis la mort de celui qui fut le plus grand poète catholique de France en ce XIX^e siècle.

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : G. RAMAEKERS

Belgique, 5 francs l'an. — Etranger, port en sus (5 fr. 60)
50 centimes le numéro.

ANNONCES : 20 centimes la ligne — Réclames à forfait.

BRODERIE ARTISTIQUE

Jeune homme désire donner des leçons de BRODERIE D'OR. —
S'adresser pour conditions, rue du Cercle, 8, Etterbeek-Bruxelles.

IL SERA RENDU COMPTE de tout ouvrage dont un exem-
plaire sera communiqué à la Rédaction.

La LUTTE est en vente :

A **Bruxelles**, chez La Rose, rue des Paroissiens,
chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue de Longue-
Vie, etc.

A **Gand**, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A **Liège**, chez Gnusé, rue du Pont d'Ile, 51.

A **Louvain**, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A **Paris**, chez Chérié, Boulevard Montparnasse, 166.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

Première année, N° 12 — MARS 1906.

5 frs. l'an. — Un n° : 50 cent.

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.

Sommaire:

La Forêt E Verhaeren

De l'originalité V. Remouchamps

A Verhaeren . . . G. Ramaekers

Vers la vie P. Mussche

Evocation Le Masque

Le Moulin Paul Duhois

A la « Libre Esthétique » . . . Pictor

Départ Carril Mario

Les Livres G. Ramaekers

Çà et là Uylenspiegel

Aux amis de La
Lutte Les Luteurs

Paratichaque mois.

Rédaction et administration :
15, place Van Meyel, Bruxelles

Bruxelles

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIERS

PROPAGANDE : Toute personne qui nous procurera trois nouveaux abonnés aura droit à un abonnement d'un an.

N. B. Les abonnements partent de chaque mois et se font pour un an (5 fr.) ou six mois (3 fr.). — Etranger port en sus.

AUX AMIS DE « LA LUTTE »

Voici *La Lutte* arrivée au seuil de sa deuxième année de vie.

• Notre ambition? Nous l'avons dite :

Réaliser une revue d'Art et de Sociologie à *tendances vraiment jeunes* « quoique » catholique et qui s'en irait engager hardiment *la lutte* pour l'Idéal chrétien de Beauté et de Justice sur les routes nouvelles, par lesquelles inévitablement nous mènera l'avenir.

Une revue *sans intolérances*, surtout; c'est-à-dire, en Art, accueillante aux classiques comme aux verslibristes, aux réalistes comme aux idéalistes — et par là même s'affirmant ennemie de toutes les étiquettes, de toutes les sectes littéraires et de leurs fulminations réciproques: c'est-à-dire encore une revue ouverte (sous la seule réserve d'immoralité) à *tous* les artistes; y compris ceux-là qui, ne croyant pas, glorifient pourtant quand même par les beautés de leurs œuvres, — sans le savoir, ni le vouloir peut-être, — la Source de toutes beautés.

Avons-nous, dès cette année de début, répondu à ce que nos amis de la première heure attendaient de nous?

Si oui, à eux de nous le prouver en nous continuant *tous et sans exception* l'apport pécunier de leur abonnement, en se faisant même *un devoir* d'alléger s'il se peut dans une plus large part nos sacrifices et tout au moins de récompenser nos efforts par une *propagande active et efficace*, auprès de leurs amis, de cette *Lutte* où nous mettons le meilleur de nos âmes : leur jeunesse enthousiaste, la vigueur et la fierté de leur Foi, et surtout leur passion de l'Art, cet Art qui n'est rien moins que la célébration dans ses chefs-d'œuvre de l'Artiste suprême que nous adorons!

LES LUTTEURS.

LA FORÊT

*C'est aujourd'hui le domaine des seuls oiseaux
Ce bois que les siècles décorent.*

*Dans le mirage en or des soirs et des aurores
Au bord de l'île, où les mers s'éplorent,
Il flotte et bouge au loin sur la splendeur des eaux.*

*Il est d'éternité
Puisque personne
Ne se rappelle avoir planté
Ses chênes monstrueux aux têtes de gorgones.*

*Il est d'éternité comme la vie
Violente, prodigieuse, inassourie
Depuis toujours jusques jamais.*

*Il est d'éternité et se complait
En son rêve de séculaire volonté
Au long des soirs et des aurores
Et des saisons d'ébène et d'or qui le décorent.*

*Tout ce qui fut jadis par les grands dieux sublimes
Jeté en flammes et en orages dans l'espace
Illumine ses cimes ;
Ses troncs, ramus d'audace,
Vibrent et frissonnent encore
D'avoir été le corps d'écorce et d'or
Des satyres railleurs écorchés par la foudre ;
Aux flancs de ses rochers que les micas saupoudrent
Étincellent les Oréades nues ;
L'eau de ses lacs où se mirent les nues*

*Reste froide d'avoir baigné les chairs de jade
Et les crins verts des luisantes Hamadryades.*

*Et tout ce que mêlèrent les poètes,
Ingénument, à l'explosion de fête
Des verdure, des sèves et des voix,
Le pare et l'illumine aussi comme autrefois ;
Voici la troupe en vêtements de fleurs
Des gamines petites fées
Qui répandent en des parfums leur cœur ;
Voici les rondes agraffées
Des sylphes et des lutins
Passant comme des gammes
Sautillantes de prestes flammes
Parmi les thymys ;
Voici les farfadets jouant aux osselets
Sur les gazon en filigrane
Et la soudaine et coruscante Viviane
Surgie, en des clairières d'argent bleu,
Toute en joyaux et en cheveux
Avec la lune au côté d'elle.*

*Enfin, tout ce que les sèves primordiales
Tout ce que les forces éternelles
Ont engendré durant les heures nuptiales
Du printemps jeune et de la terre inassouvie,
Se lève et se modèle en croupes de frondaisons
Et, brusquement, de l'un à l'autre bout de l'horizon,
Bondit en arbres et en taillis,
Comme des bêtes
Vers la vie.
Le bois éclate en or et en verdure
Monte et se tord sous les grands midis blancs ;
Les loins sont bleus, les troncs étincelants
De soleil cru et de brûlures ;*

*Le spasme universel des choses
Se noue et se dénoue en ses métamorphoses ;
Mille insectes pendus au fleurs et aux feuillages
Les fécondent ou les saccagent ;
La clarté fauche au loin de grands pans d'ombre
Et les replie autour des hêtres sombres
Pour, à nouveau, les déplier la nuit,
Quand la forêt entière s'enfle au bruit
De l'être épars et multiforme
Dont on entend le souffle errer et murmurer
Au va et vient du vent dans l'étendue énorme*

*Pour les regards distraits et les pauvres cerveaux
C'est aujourd'hui le domaine des seuls oiseaux
Ce bois que les siècles décorent !*

*Mais toi, passant fiévreux qui récéles
En ta mémoire, en ton désir,
Tout le passé, tout l'avenir
Et les rejoins et les unis et les convie
A exalter, à chaque heure, la vie,
Mêle aux sèves innombrables dont les forêts
Infiniment, sont traversées,
Le sang même de tes pensées ;
Multiplie et livre toi, défais
Ton être en des milliers d'êtres
Et sens l'immensité filtrer et transparaitre
Si fort, par à travers tes pores,
Tes cris, tes extases, tes yeux
Que l'absorbent les fleurs et les verdure
Et les vents fous et les grands soirs de la nature
Qui accrochent leur gloire à la cime des bois
Pour les nimer encor comme autrefois
De tout ce que le ciel mit d'or et de miracle
En eux, comme en d'énormes tabernacles.*

ÉMILE VERHAEREN.

DE L'ORIGINALITÉ

Qu'elle est donc rare, l'originalité!

Je ne puis parvenir à comprendre ce léthargique sommeil de l'âme. Nous avons là en nous un monde qui est nôtre; nous avons hors de nous le monde qui est nôtre, et nous ne voulons pas dire notre vision. Nul n'a l'angoisse de soi. Des phrases lues toujours se dressent dans nos phrases, des souvenirs d'autrui hantent nos yeux; nous ne consentons à aucun effort qui jaillisse de nous-mêmes.

Les meilleurs n'ont que des enthousiasmes sans fierté, des ferveurs infécondes, et dans le temple de l'Art restent mortellement agenouillés devant les Idoles.

*
*
*

Est-ce misère personnelle qui nous fait nous abîmer en autrui? Nous n'avons pas de confiance, nous n'avons pas de loyauté, nous n'avons pas de volonté; nous serions, si nous osions, nos seuls rois intimes; mais nous ne songeons guère à renier nos atavismes ni nos respects.

L'Art n'est qu'une révolte, et non une attitude contemplative. Nous devrions dire tout selon nous-mêmes. L'Art doit tendre à créer uniquement; il est vulgaire et dérisoire s'il n'impose pas un « moi » nouveau.

*
*
*

Que m'importe l'expression imparfaite d'une œuvre — il n'y a qu'imperfection — pourvu que je sente quelqu'un qui ait des angles à lui, une chair à lui, des frissons à lui, des analogies qui soient siennes?

Je suis sûr au moins que des choses inconnues — bizarrement inconnues — vont germer, des fêtes inédites se révéler. On m'apporte une saveur merveilleuse de vivre ou de mourir, et j'attends cette joie ou cette tristesse avec délices....

*
*
*

Nous restons souverainement pauvres dans la Pensée universelle. Tout n'est qu'un vertige énorme, un perpétuel cataclysme, et nous ne voyons la lumière de rien.

Nous n'aimons que les fleurs mûries aux vieux jardins; il faut que nos chansons aient un écho des siècles; nous ne croyons pas à l'adorable fraîcheur des aurores...

*
* *

Oh! en revenir à l'enfance étonnée des sens; reconquérir l'aube instinctive et la refléter en les formes avec naïveté, si bien qu'elles en deviennent nous-mêmes!

C'est le seul espoir un peu d'identification...

*
* *

Cultivons amoureusement ce bel égoïsme d'être soi. La vie se sanctifie qui est féconde; le monde s'élargit de tout effort sincère...

*
* *

Que me font les Edens grappillés? Et tout le vain écho des livres et des lèvres?

Je veux n'offrir que les seules vendanges loyales de mon jardin. Je ne songe pas à rendre mes fleurs bizarres; je les laisse éclore selon leur sève et selon mon rêve. Elles sont fatales absolument; elles ont mûri en la nuit inconsciente de mon destin. Elles sont ma tristesse originelle. Elles se baignèrent, pour fleurir, de l'eau nocturne que pleure mon âme.... Leur racine vient du mystère, mais les fleurs sont à moi....

*
* *

Où, surprendre une facette de la toute-matière, percevoir une note de la toute-harmonie, froler un frisson de la toute-âme, c'est encore trop pour notre somnolence..

Nous voulons qu'on nous vive notre vie; nous errons dans l'exil énorme de nous-mêmes. Ne reflétant que les reflets d'autrui, nous devenons inutiles et obscurs comme des miroirs abaissés sur un lac...

Idéalement, notre âme pourrait éclairer l'infini. Mais

nous sommes les mauvais gardiens du phare. Nous nous laissons endormir par le bruit monotone que font les flots. Nous ne songeons pas à allumer notre âme sur la mer.

*
* *

Pourtant notre âme est plus impérieuse que notre sommeil. Elle éclate ainsi dans certains rêves, qui sont la floraison, malgré tout et malgré nous, de notre moi.

L'âme est libre, n'étant plus éteinte par notre volonté. Il ne nous est plus possible d'aliéner notre « moi », d'attendre qu'on agisse pour nous.

Et c'est pour cela que nos rêves nous semblent si étranges. Ils émanent une telle sincérité de nous-mêmes qu'ils nous font crier au mensonge. Nous sommes épouvantés ou ravis comme d'un mystère par quoi l'ombre nous enchante ; nous ne voyons pas que le mystère sort de notre âme. Et ne serait-ce la meilleure probité, croire à ses rêves ?

Nous ne sommes le jouet de rien.

Quand nos sommeils s'illuminent de délires et de fièvres, c'est simplement notre âme qui s'éveille — loyale jusqu'au vertige.

VICTOR REMOUCHAMPS.

A Verhaeren

*A toi le surhumain, le Géant, le Poète
qui dans tes vers fit vibrer l'âme du pays
et tournoyer à bras le corps aux jours de fête
aux jours d'ivresse
dans les liesses et les kermesses
les Flamandes des grands jadis !
A toi le surhumain, le Géant, le Poète
de ta Flandre, fief de Jésus, pays de foi,
à toi, âme volcan, âme en feu des ascètes,*

à Verhaeren, à toi!
à toi dont le génie apporta, magnifique,
l'aurole de l'Art aux Moines catholiques!

A toi le surhumain, le Géant, le Poète
halluciné, qui burinas avec tes vers
les éclairs verts
entrecassés dans les chaos de la tempête,
et la révolte rouge, avec la faim nourrie
et qui, soudain brandie
en oriflammes d'incendie
contre l'égoïsme aux yeux tors,
à coups de pioche et de marteau
précipite tous les bourreaux
et leurs veaux d'or
et leurs remords
dans la flamme en joie qui les tord!

A toi le surhumain, le Géant, le Poète
qui va chanter l'âme ravie
et débordante vers la vie
— car en ton cœur voici qu'il fait soleil! —
et qui va chanter l'aube en fête
et qui va chanter les réveils
aux bois de mai tatoués d'or et les dimanches
candides et joyeux,
avec leurs pluies de notes blanches
qui rejaillissent jusqu'à Dieu!

A toi, le surhumain, le Géant, le Poète
jeune d'Art, et de cœur, ainsi que nous, toujours!
à toi le jeune et fol élan de notre amour,
de notre Foi!
car cet amour exalte, avec l'Art, avec toi,
Celui-là que toujours toute beauté reflète!

25 février 1896.

GEORGES RAMAEKERS.

VERS LA VIE

A Henry Carton de Wiart.

La clairière, au mois de mai.

Il fait un matin si doux au *Carrefour des trente six routes*, à l'Etoile d'où rayonnent les sentiers vers la profondeur du bois, que c'est merveille d'entendre vocaliser un rossignol dans la douceur de ce printemps.

La clairière est assez grande et plane ; il y croit un thym court et ras mais si parfumé que tous les matins des laperreaux le viennent brouter avec leurs mères. Tenez, regardez d'ici, entre les branches de noisetier, il y en a encore un qui s'ébroue tout seul, dans un rayon de soleil.

Il y a un tas d'oiseaux, chantant un peu partout : des fauvettes à tête noire, des pinsons, des roitelets, de belles petites mésanges à queue jaune et noire, oh !... et brusque, là haut, l'envol double et blanc de deux ramiers.

Mais quel morceau du ciel on voit d'ici ! tendu d'azur immensément avec des palmes bénissantes suspendues en nuages floconneux qui, chassés par la brise, passent et repassent comme des houles de silence, sur l'azur déployé, immensément !

Cris d'oiseaux ! Azur du ciel ! Printemps épanoui !

Un jeune homme sort d'un des sentiers convergeants et débouche dans la clairière. Il est vêtu d'originale façon, portant culotte de peau de daim et veston de velours, mais tout cela, depuis ses escarpins légers jusqu'au chapeau mou aigreté d'une plume de paon, s'allie si bien à la sveltesse de son corps souple et au délié de sa démarche que de suite vous eussiez songé au Prince Charmant.

Vous dire qu'il est beau serait puéril, je crois, tant brille dans son regard angélicisé la flamme d'une jeunesse pure, tant son front s'auréole de clartés, tant son visage entier resplendit d'une lumière intérieure.

Mais voilà qu'il s'arrête au milieu de ce printemps,
qu'il s'arrête, et porte les mains aux yeux, ébloui de
toute la printanière ardeur de ce matin de beau soleil!

Cris d'oiseaux! Azur du ciel!

Perché sur une touffe d'églantiers, un rossignol trille
en bémol le chant d'amour, le ruisseau l'accompagne avec
un rire frais et lui, il s'émerveille à écouter le chant divers
de tant de choses.

Après avoir erré un peu dans la clairière au beau tapis
de thym le voici s'en venant au centre du carrefour, que
fleurissent des touffes de bruyère, pour rester là sous
l'enchantement du grand calme épandu. Puis il prend son
chapeau, un petit chapeau rond et mou, à plume de paon,
et le mettant sur un doigt, le fait tourner en chantant.

Il chante, sa voix vibre, puis s'éteint...

Et lors, regardant fixément la plume du chapeau qui
tourne lentement il souffle dessus.

« J'irai, par où tu me diras. »

Le chapeau s'arrête, la plume de paon avec son grand
œil émerveillé indique un des sentiers, là, à droite.

Le jeune homme se recouvre en silence, se signe d'une
croix mystique et s'enfonce dans la forêt.

Adieu! va, tu marches vers la Vie!

PAUL MUSSCHE.



Evocation

*Dans le salon gothique au parfum d'ostensoir
Les couples ont paru blancs dans le décor noir:*

*Ils vont très lentement, deux par deux, comme en rêve
Et la musique étrange et poignante s'achève.*

*Sous l'hermine assombrie et le fleuron ducal
Les femmes ont du fard aux lèvres qui fait mal.*

*Le silence étouffant a clos toutes les portes
Et même l'on dirait que les lèvres sont mortes.*

*Les cavaliers muets, très graves, dans les coins
Semblent des revenants de légende en pourpoints.*

*Mais dans le jour de tombe indécis qui s'étiole
Monte, en faibles accords, un air mourant de viole.*

*Alors les cavaliers tressaillent aux accords
Et la flamme d'amour brille dans leurs yeux morts.*

*Mais le rêve est atome et souffle dans l'espace
Et la vision pâle et flottante s'efface*

*Et je suis seul, assis devant le feuillet noir
Dans le salon gothique au parfum d'ostensoir.*

LE MASQUE.

Le Moulin

*C'est de très loin dans la vallée
qu'on voit tourner le grand moulin;
le moulin à l'aile voilée
des brouillards du soir incertain*

*La lande est grise et le ciel bleu.
— En moi tout est bleu de jeunesse. —
L'aile vieille du moulin vieux
chantonne au vent qui la caresse.*

*Et voici la Belle en extase,
car le moulin s'est teinté d'or.
Et son aile d'or n'est point lasse,
qui ne repose et ne s'endort.*

*Le moulin tourne et tourne et tourne
son aile belle au vent du soir,
ah! Belle ton baiser retourne
mon cœur charmé de fol espoir.*

PAUL DUBOIS.

A LA " LIBRE ESTHÉTIQUE "

Plus riche de belles et puissantes œuvres que jamais, cette année, la *Libre Esthétique!* C'est d'abord où fut l'an dernier le maître sculpteur Constantin Meunier (que Pol Demade vient de si superbement synthétiser dans la *Justice sociale*), le français Carrière, le peintre de Verlaine, avec ses brumes, excessives parfois, mais auxquelles aussi il doit ses plus caractéristiques et poignants effets. Plus loin voici Rops avec ses Hollandaises, les Boch ensoleillés si bellement! la furieuse vigueur des paysages de feu Vogels, les Heymans au métier trop visible et offrant, à côté de beaux effets lumineux, de désastreuses fadeurs, deux Claus fort beaux, le sculpteur Maubray Taubman avec surtout son incomparable *Baiser* si innocemment vital! le buste hautain de Vanderstappen, les poteries flamandes de W. Finch, les céramiques d'après Grasset, d'Eug. Muller et l'armoire de L. Hestaux où se manifeste, peut-être par trop, l'influence de ces maîtres ès-Arts décoratifs : les Japonais. *Le genre idiot* est abondamment représenté — hélas! — par les tableaux de MM. Jourdain, Denis (nourrices avinées), Ensor (caricatures pour almanach à un sou). Mais sans contredit c'est M. Paul Signac un halluciné des confettis, qui bat le record de l'insanité avec sa toile monstrueuse l'*Age d'or*.

PICTOR.

DÉPART

*Je me suis arrêté, voyageur au front pâle
sur le bord rocailleux où geint la glauque mer
pour contempler parmi l'immensurable opale
le vaisseau qui s'éloigne et fait mon cœur amer.*

*Et très là-bas les loins clairs d'azur, ô mon âme!
s'éblouissaient des ors fulgurants du soleil
et sombrait le vaisseau dans une pourpre flamme,
et mon chant sanglota, pur sous le ciel vermeil.*

*J'ai beau pleurer hélas !
mon cœur est las
et mon amour ne revient pas !*

*Au loin la mer qui gronde !
la mer profonde !
et la nef qui fuit sur son onde !*

*Tempête dans mon cœur !
que la douleur
a broyé sous son pied vainqueur !...*

*Oh reviens ! nous vivrons encor les douces heures
aux prés où tant de fois nous fûmes nous asseoir.
Viens ! nous habiterons les mystiques demeures
et le vieux parc témoin de notre amour, le soir.*

*Oh ! reviens ! Oh ! reviens ! mon bonheur et ma peine
cicatriser mon cœur d'un rayon de tes yeux ;
que des bleus horizons le vaisseau te ramène
loin du baiser géant de la mer et des cieux !*

CARRIL MARIO.



LES LIVRES

GUSTAVE RAHLENBECK. *L'émerveillée* (Dietrich. Bruxelles). Voici, d'un style assuré, alerte et sainement jeune, un charmant recueil de nouvelles qui vous mettent à l'âme une joie mélancolieuse un peu. Telles de ces nouvelles — toutes jolies — sont comme « *Gritte* » d'une perfection devant laquelle force est bien à cette vieille mégère de Critique de fermer sa poche à fiel, de vous mettre son bistouri sous le bras, pour applaudir des deux mains !

PAUL FORT. *Ballades*. (Édition du *Mercury de France*).

« L'impartialité, a dit de la Palisse, est la première qualité d'une critique », aussi vous dirais-je tout de suite que des C I *Ballades* de M. Paul Fort il s'en trouve une huitaine intelligibles, belles, voire d'aucunes fort belles à mon sens. Mais ce dont je tiens à chaudement louer M. Fort c'est d'appliquer, ainsi qu'il fait si bien, la loi des compensations : en effet, tandis qu'un tas de jeunes fabriquent aujourd'hui des *vers en prose*, M. Fort, lui, fait de la *prose en vers*. (Enfoncé ! M. Jourdain !)

Mais ne riez pas ! Car pourquoi, s'il vous plaît, cette *prose rythmée*, mise au service d'une conception belle (mais non *vice-versa* !) ne pourrait-elle être d'un vrai charme à l'oreille et de l'effet le plus heureux ?...

Cela dit, vous me traiterez de « Gilkin » si vous voulez, et quand bien même iriez-vous jusqu'à m'appeler : « Coppée », que vous ne ferez toujours pas que je sois jamais fichu d'entendre plus de trente des cent et trente pages du livre de M. Paul Fort !

Si M. Fort voulait pousser la condescendance jusqu'à me traduire ses *Ballades* en français, il me serait possible alors d'analyser son œuvre. Force m'est bien en attendant de simplement soumettre ces quelques extraits-spécimen au jugement de nos lecteurs, qui, plus heureux peut-être, découvriront dans ce tohu-bohu d'incohérences, d'ineffables beautés, à la délectation desquelles (sans doute parce qu'indigne) ne m'a pas convié le Seigneur, qui me dota d'un cerveau inapte à leur compréhension — Je cite *textuellement* et intégralement :

[Page 60, *Ballades* XXXVIII, ligne 19 à 27] « Damnation ! pour qui ces cris ? Hé ! la cavalerie turque, mais c'est un soleil.... Hé ! hé ! quel chaud soleil. Hi ! hi ! fuyons, fuyons. A moi ! à moi ! Ho, ho,

quel dur jargon? — « De l'or! de l'or! » — Hon, hon, mon casque est en fer! Allons regardez bien, vous voyez bien, c'est le soleil! Ha! ha! quels durs rayons? A moi! à moi! — « De l'or! de l'or! » — Hou, hou, mon arme est en fer, c'est le soleil! A moi! à moi! — « De l'or! de l'or! » — Mais c'est trop de rayons à la fin! — Humph...
fondue je n'ai plus ma tête (I). »

Eh bien, qu'en dites vous? Mais poursuivons; c'est ici comme chez Nicolet : de plus Fort en plus Fort :

[Page 77. Ballade LVII. ligne 14 à 22). « Ah, ah, réfléchissons :

Lorsqu'un étang veut embrasser sa fiancée
Et que sa fiancée se trouve être la lune,
Et que (depuis des temps) la lune est aux étoiles,
Mais que l'étang prétend avoir de quoi voler,
Il vaut mieux filer
Que de contempler d'aussi absurdes choses
D'autant mieux que l'étang peut vous choir sur le nez,
Sans préjudice de la lune
S'il l'a décrochée. »

[Page 105. Ballade LXXVII (en entier)

« LXXVII. — J'ai la tête géniale. (*J'e m'en doutais*, G. R.)

Ce doit être gênant pour regarder les autres.

(Les autres ont parfois de l'esprit comme ont dit.)

— J'ai la tête géniale et je suis le plus beau...

— Bah, dans la gamme des laideurs, de nous à toi il n'y a qu'une mineur.

(Les autres ont souvent de l'esprit comme on dit.)

— ... et le plus grand de toute l'*allitude* de ma tête.

— Un ballon dans la nue! c'te gueule, c'te binette. — Du vent dans ta cervelle! (*Et une nichée d'araignées?* — G. R.)

— Je tombe dans la mer.

— Qu'en sais-tu? dans la merde. » (*sic!!!*)

(Génie, vaut mieux te taire. Les autres ont plus d'esprit que M. de Voltaire).

Après cela, franchement, ne croyez vous pas que la « littérature » de M. Paul Fort (o combien!) relève de la médecine aliéniste bien plus que de la critique littéraire? — C'est aussi mon avis.

GEORGES RAMAEKERS.

(1) Ceci, du moins, a le mérite de la sincérité. G. R.

ÇA ET LA

Le 24 février 1896 marquera au cœur de tous ceux, poètes, écrivains, peintres, sculpteurs, amis, que l'Art, l'admiration et l'amitié avaient réunis ce soir là pour fêter Emile Verhaeren. Soir inoubliable pour nous, surtout, les jeunes, où, après les toasts émus et glorificateurs du Poète, prononcés par MM. Vande Putte de l'*Art Jeune*, Georges Eekhoud, Vielé-Griffin, Albert Mockel, A.-F. Hérold, Mauclair et Lemonnier, il nous fut donné de serrer la main d'Emile Verhaeren et celles aussi de ses compagnons d'Art, nos fiers aînés, venus là de province ou de France pour l'acclamer avec nous.

G. R.

Le *Magasin littéraire* annonce la conversion totale et vaillante du « poète de l'occultisme » Albert Jhouney, directeur de la revue magique *L'Etoile* de Paris. De tout cœur nous souhaitons à Jean Delville d'avoir, lui aussi, les yeux désillés bientôt par la lumière de ce fanal d'où émanent les plus purs rayons d'Idéal et de Beauté : la Foi catholique.

« Est vieux celui qui est arrêté dans son développement ; est jeune quiconque se développe toujours. Le vieux est mort, le jeune est vivant. » (L'abbé Félix Klein).

Qu'en pensent les Woeste et les Gilkin ?

Chez les catholiques c'est le parti *vieux* qui domine ; chez nous il y a comme une peur instinctive de ceux qui, tout en restant fidèles à l'Eglise et prêts à verser leur sang pour la Foi, pensent que rien ne défend aux générations nouvelles, que des circonstances diverses ont détournées des vieilles routes, d'*aller au vrai par des chemins nouveaux*.

L'abbé Naudet, direct. du *Monde*.

Nous renvoyons tous ces catholiques, qui par l'ignorance honteuse des chefs-d'œuvre chrétiens tels que *Bonheur* et *Sagesse*, et par leur impardonnable légèreté, acceptent sans contrôle, comme pur Evangile, toutes les ignobles diatribes vomies contre le grand poète repentant : Paul Verlaine par le premier d'Azambuja venu, à l'article sans réplique que publie dans son numéro de février, sous la signature de son directeur, notre vaillante consœur *Durendal*.

« J'ai adopté le catholicisme aussi complètement, aussi purement qu'au moyen âge : la doctrine et non les cérémonies m'avait séduit, le malheur me ramenait. C'est alors — 1874 — que j'écrivis *Sagesse*, le livre de mon œuvre que je préfère. Depuis j'ai vécu dans les grandes villes, je me suis écarté du catholicisme comme pratique. On s'en autorise pour traiter ma conversion de fumisterie ; c'est une insulte ! Les légendes du quartier latin sont viles calomnies ou exagérations coupables. »

PAUL VERLAINE.

Trois grands événements artistiques en France le mois dernier : M. Stéphane Mallarmé a été élu « prince des poètes » par nonante-trois suffrages. Combien sur ces nonante-trois ont jamais déniché le sens de ses œuvres ? — M. Arsène Houssaye est allé rejoindre ses œuvres dans la tombe. — M. François Coppée a été élu à l'unanimité membre protégé de la Société protectrice des animaux.

UYLENSPIEGEL.

Nous rappelons que les signataires sont seuls responsables de leurs écrits. Il va de soi que pour les œuvres dont les signataires ne font pas partie de la Rédaction même de *La Lutte*, pour chaque fois qu'il y a lieu, toutes réserves sont faites, que demande notre *credo* de catholiques.

Le prochain numéro de La Lutte, numéro initial de sa 2^e année et qui paraîtra le 10 avril 1896 tiré, comme déjà le présent, sur papier de qualité beaucoup supérieure, sera orné de culs-de-lampe spécialement dessinés pour la revue et contiendra des *Poésies* de :

Georges Rodenbach. — Max Elskamp. — Le Masque. — Georges Ramaekers ; une nouvelle de Paul Mussche : *Le Garde*, etc.

Un supplément illustré gratuit y sera joint.

Le concours littéraire organisé par *La Lutte* dans un but d'émulation artistique est ouvert jusqu'au *31 mars*.

Tout le monde y peut participer (voir conditions au numéro de février dernier).

Reçu : *Le magasin littéraire* où une étude de Dullaert sur Verlaine; l'exposé du différent actuel entre, d'une part, les épaves du Parnasse et d'autre la triomphante légion verlibriste, par notre très sympathique confrère Vanden Bosch; deux poésies : « *La marchande de cierges* » par Ramaekers et Sérénité par Léon Sahel.

Durendul. Une seule poésie — mais belle — d'Eugène Périer; une prose poignante de Vanden Bosch : *Rêve de Justice et de Beauté* et le « *Post-scriptum* » de Pol Demade à l'article d'Ad. Mithouard, rédacteur au *Monde*, en réponse au d'Azambuja qui, dans le même journal s'était fait un devoir en sa qualité de journaliste catholique de salir les chefs-d'œuvre catholiques de Verlaine!

L'Ermitage. *Discours* de Barrès aux obsèques de Verlaine — *In Memoriam* d'Yvanhoé Rambosson (qui, lui aussi, s'indigne justement contre l'inqualifiable conduite du d'Azambuja vis-à-vis de Verlaine défunt) et des poésies de Gustave Soulier : « *Emblèmes* ».

L'Art Jeune. L'admirable *Calvaire* de Verhaeren, une prose belle de Ruyters, trois poésies : *Chanson de moi* de Toisoul, *En Aimant* de Rency et *Chanson du pauvre diable* par Paul Dubois, d'un rythme lâche et flou où se devine la voix faible du miséreux, et en laquelle ces deux vers :

« *D'autres rient; je suis honnête*

Et c'est pour ça que je crève de faim. »

Le Rêve et l'Idée, (avec qui fusionne la Renaissance idéaliste) dont le n° de Février nous apporte des vers de Michel Abadie et Albert Fleury, *L'Hiver en méditation* (suite, par de Bouchelier, *Paul Verlaine* par Le Blond, et enfin un sonnet bien rythmé « *Sur la tombe de Verlaine* » par J. B. de Brousse.

Reçu encore : *L'Art méridional*, le *Journal des Artistes* (où un article remarquable de Fabre des Essart sur l'art religieux du n° du 1^{er} mars) *L'Eschoher* à lire : *Les Poètes* de notre collaborateur Franz Ansel (au n° du 1^{er} mars. *L'Université*, de Louvain, qui arbore vaillamment le labarum de la démocratie catholique, la *Justice sociale* qui triomphe dans des plaidoiries admirables et des attendus plutôt favorables. Au n° 9, 1^{er} mars, un article de Demade sur Mounier tout à fait remarquable. *Les Temps nouveaux* qui chaque semaine dresse le réquisitoire — encore qu'incomplet! — de notre belle société bourgeoise agenouillée devant l'Or-Dieu, fiente du Veau juif. *La Ligue artistique* n° du 2 Février : Camille Lemonnier : *Conférence à la Maison d'Art* : La femme et l'amour : *Concours offert aux statues millionnaires* par d'Estoc.

Les Livres : Reçu : Louis Delattre : *Une rose à la bouche* (Coq rouge) compte rendu au prochain, ainsi que des *Poèmes* d'Emile Verhaeren.

Le monde artiste de Paris a célébré le mois dernier un de notre race : Gustave Kahn, à l'occasion de la parution simultanée de trois nouvelles œuvres de lui. Honneur à lui!

Avec vive joie nous apprenons la prochaine résurrection des *Essais de Jeunes* de Toulouse, la revue si réellement artistique et saine-ment jeune, sous le titre nouveau : *L'Effort*.

Bravo et d'avance merci! car ce nous sera sûrement un régal d'art qu'une revue dirigée par Maurice Magre

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : G. RAMAEKERS

Belgique, 5 francs l'an. — Etranger, port en sus (5 fr. 60)
50 centimes le numéro.

ANNONCES : 20 centimes la ligne — Réclames à forfait.

BRODERIE ARTISTIQUE

Jeune homme désire donner des leçons de BRODERIE D'OR. —
S'adresser pour conditions, rue du Cercle, 8, Etterbeek-Bruxelles.

IL SERA RENDU COMPTE de tout ouvrage dont un exem-
plaire sera communiqué à la Rédaction.

La LUTTE est en vente :

A **Bruxelles**, chez La Rose, rue des Paroissiens,
chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue de Longue-
Vie, etc.

A **Gand**, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A **Liège**, chez Gnusé, rue du Pont d'Ile, 51.

A **Louvain**, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A **Paris**, chez Chérié, Boulevard Montparnasse, 166.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

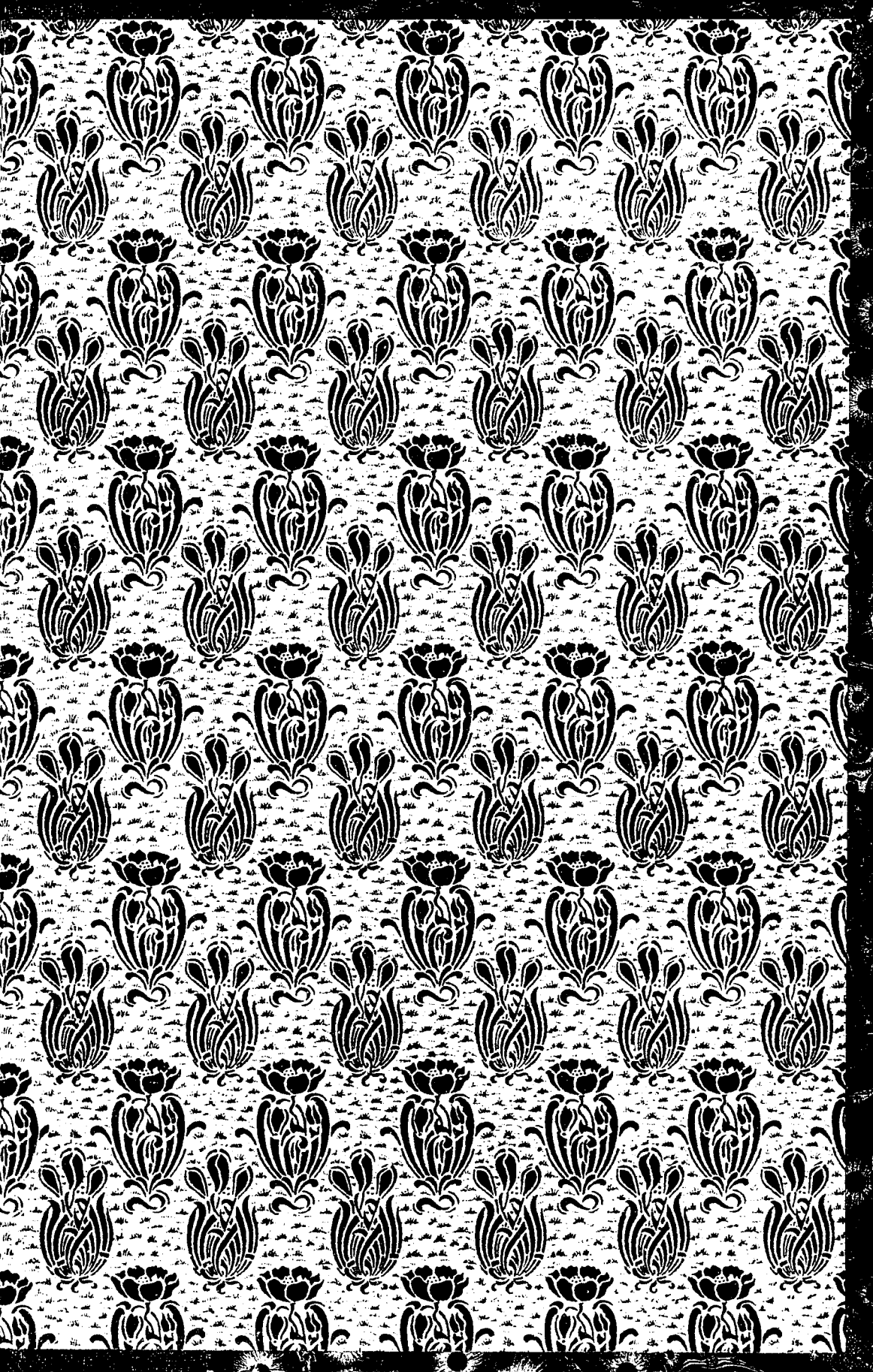
ET LITHOGRAPHIQUE

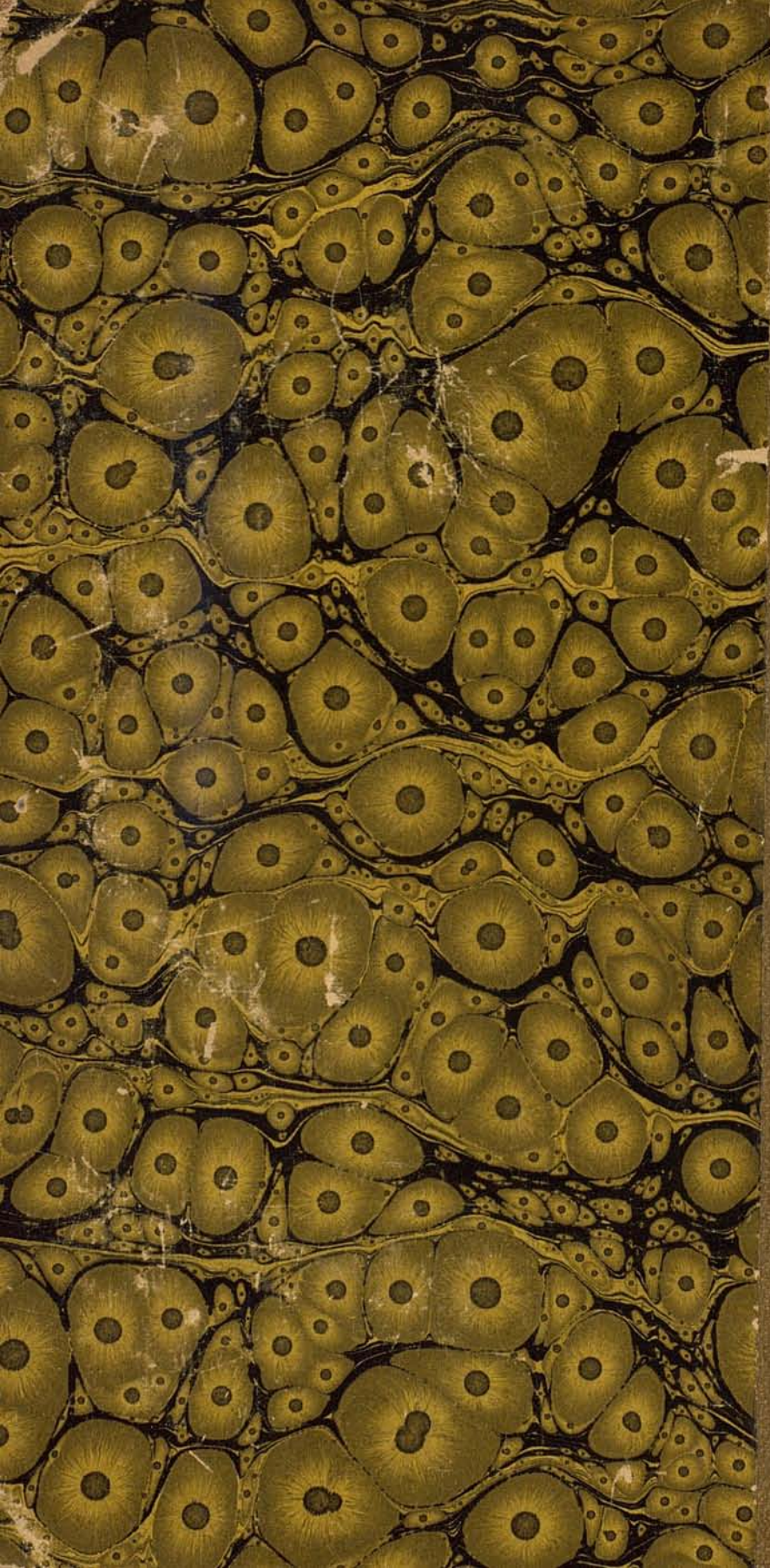
V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES







Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.